

Gabriele Annas, Christof Paulus, Geschichte und Geschichten. Studien zu den »Deutschen Berichten« über Vlad III. Drăculea, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2020, XXXIX–269 S., 8 Tab. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 67), ISBN 978-3-447-11390-8, EUR 55,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dominique Adrian, Nancy

L'histoire du véritable Dracula peut être un moyen efficace pour fixer l'attention d'un public étudiant, mais elle est aussi un véritable objet d'histoire. En français, les travaux de Matei Cazacu sont une efficace introduction à la thématique; en allemand, un projet de recherche de l'université de Gießen a réuni toute la documentation relative à Vlad III Drăculea dans l'ensemble du monde connu, avec comme objectif de la publier sous la forme d'un »Corpus Draculianum« en 5 volumes (2017–).

Dans ce vaste corpus documentaire, ce livre se consacre à un texte qui a suscité depuis quelques décennies l'attention accrue des historiens, courte énumération de quelques dizaines d'épisodes démontrant la cruauté du prince transylvanien. Un livre de Dieter Harmening en 1983 ¹ en proposait déjà une édition, à partir des quatre manuscrits et huit incunables (depuis 1488) qu'il avait alors repérés. Cette fois, les auteurs ont pu étudier huit manuscrits, qui concentrent l'essentiel de leur attention, en plus des huit imprimés déjà connus, et ils vont beaucoup plus loin que la simple édition. L'ambition du livre est de proposer une véritable édition critique, qui propose en parallèle le texte du manuscrit de Colmar (BM, ms. 45), celui d'un manuscrit londonien plus tardif et celui, enrichi de plusieurs épisodes, intégré à la chronique du bourgeois de Constance Gebhard Dacher: les trois textes sont imprimés en parallèle (p. 193–218), avec un relevé systématique des variantes des manuscrits; les incunables, eux, ne sont évoqués que dans les chapitres introductifs, peut-être parce que l'étude en a déjà été faite par William Layher en 2008 ².

Dans un long commentaire, les auteurs cherchent à comparer les événements racontés dans le texte avec l'histoire du véritable Vlad III, qui fait aussi l'objet du premier chapitre, en s'appuyant notamment sur les documents du »Corpus«, à commencer par les témoignages transylvaniens jusqu'alors peu accessibles en Europe

¹ Dieter Harmening, Der Anfang von Dracula. Zur Geschichte von Geschichten, Würzburg 1983 (Quellen und Forschungen zur europäischen Ethnologie, 1).

² William Layher, Horrors of the East: Printing Dracole Wayda in 15th-century Germany, dans: Daphnis. Zeitschrift für Mittlere Deutsche Literatur 37 (2008), p. 11–32.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

occidentale. Ils démontrent clairement que le texte contient une part de vérité historique plus importante que ce qu'une lecture superficielle pourrait laisser penser (cf. tableau p. 121–122), et ce n'est pas négligeable pour qui s'intéresse aux relations des hommes et femmes du Moyen Âge avec le vaste monde au-delà de l'appétit de sensations fortes qu'il sert; ils soulignent cependant aussi ce qu'il y a dans le texte de stéréotypes sur la figure du tyran, l'image inversée du bon souverain qu'on peut y lire.

L'intérêt de ce court texte, constitué d'épisodes simplement alignés, ne réside cependant pas dans sa qualité littéraire, mais dans les modalités de sa circulation, depuis le point de départ historique que constitue l'arrestation de Vlad III par Mathias Corvin fin 1462 – les auteurs défendent une datation du texte suivant immédiatement cette arrestation, et non la précédant comme avancé parfois (p. 89–90); sans pouvoir nommer un auteur, ils placent sa rédaction au cours de l'année 1463 dans l'entourage de la cour du roi de Hongrie. Les auteurs défendent l'idée d'une version latine préalable, telle qu'on en trouve des reflets chez Enea Silvio (Pie II) et chez Thomas Ebendorfer, rapidement mise en allemand à la cour de Frédéric III à Vienne, puis diffusée depuis Vienne. C'est tout l'intérêt du recensement minutieux de l'ensemble des témoins manuscrits et imprimés, qui passe notamment par une vision synoptique des épisodes contenus dans les principaux témoins (p. 48–52) et par l'étude des variantes même là où elles ne sont pas porteuses d'un contenu différent, pour analyser les marges de manœuvre des scribes des manuscrits par rapport à leur source.

Complété par une bibliographie développée, un index des personnes, des lieux et des témoins du texte et par un commentaire historique d'une trentaine de pages, ce livre est donc bien plus qu'un accès fiable au texte qu'il édite: c'est une véritable étude d'histoire culturelle, entendue dans un sens large qui ne se limite pas à l'histoire des pratiques savantes, qui pourra intéresser les médiévistes bien au-delà des spécialistes de la Transylvanie ou de l'Empire dans sa confrontation avec les mondes orientaux. Ce texte, cependant, est loin d'être le seul à témoigner du retentissement considérable dans l'Empire des lointains événements de 1462 (Ebendorfer, Enea Silvio, Michael Behaim ...): connus et cités par les auteurs, ces textes auraient pu être plus constamment étudiés en parallèle des »Deutsche Berichte« pour enrichir les conclusions qu'ils en tirent, mais le présent livre, tel qu'il est, est déjà une forte contribution à une histoire complexe des réseaux de communication (notamment autour de la réforme bénédictine de Melk et des cercles intellectuels d'Augsbourg) dans l'Empire, au-delà même de la simple question de la diffusion de l'information.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89135](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89135)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Klaus Arnold, Franz Fuchs (Hg.), Johannes Trithemius (1462–1516). Abt und Büchersammler, Humanist und Geschichtsschreiber, Würzburg (Königshausen & Neumann) 2019, XII–369 S., Abb. (Publikationen aus dem Kolleg »Mittelalter und Frühe Neuzeit«, 4), ISBN 978-3-8260-6904-8, EUR 50,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gilbert Antoine Fournier, Fribourg-en-Brisgau

Le présent volume est le fruit de deux colloques qui se sont tenus à Trittenheim et Sponheim en 2012 et à Wurtzbourg en 2016 à l'occasion respectivement du 550^e anniversaire de la naissance et du 500^e anniversaire de la mort de Johannes Trithemius. Ses auteurs, Klaus Arnold et Franz Fuchs, respectivement professeurs émérites d'histoire médiévale des universités de Hambourg et de Wurtzbourg, sont notoirement connus pour leurs travaux sur l'humanisme dans l'Allemagne méridionale. Klaus Arnold, en particulier, est l'auteur d'une biographie de l'abbé de Sponheim. Parue en 1971, revue et augmentée deux décennies plus tard, elle demeure encore et toujours inégalée ¹.

Les localités ayant accueilli les colloques indiquent mieux qu'un long discours le propos biographique du volume. Il s'agit des lieux de naissance et où Johannes Trithemius exerça l'abbat, d'abord dans le Hunsrück, à l'abbaye bénédictine de Sponheim, de 1483 à 1506, puis à Wurtzbourg, à l'abbaye des Écossais Saint-Jacques, de 1506 à sa mort en 1516. La biographie marque donc de son empreinte l'ensemble du volume. Au premier abord disparates, les contributions s'articulent autour d'un petit nombre de thèmes qu'égrène le sous-titre du livre: »Abt und Büchersammler, Humanist und Geschichtsschreiber« (»Abbé et bibliophile, humaniste et historiographe«).

La contribution liminaire de Harald Müller (»Johannes Trithemius [1462–1516] – monastische Pflicht und humanistische Neigung«, p. 1–18) introduit à l'historiographie contrastée de Johannes Trithemius et aborde la question lancinante de l'appartenance de Johannes Trithemius à l'humanisme, en particulier au regard de la crise de 1505–1507 qui le contraignit à quitter l'abbaye de Sponheim. L'auteur se prononce en faveur d'une adhésion partielle et somme toute modérée aux idéaux de l'humanisme et à un abandon définitif au lendemain de la destitution de 1506.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Klaus Arnold, Johannes Trithemius (1462–1516). Zweite, bibliographisch und überlieferungsgeschichtlich neu bearbeitete Auflage, Wurtzbourg 1991 (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums und Hochstifts Würzburg, 23).

Au terme d'une étude consacrée à l'activité de Johannes Trithemius au sein de la congrégation de Bursfelde et à ses discours aux chapitres généraux et provinciaux, dont le nombre varie selon les sources (16 selon le catalogue d'œuvres de Johannes Trithemius, 11 selon les sources émanées de la congrégation ou encore 20 ailleurs pour les seuls chapitres généraux), Nita Dzemaili («Der Stellenwert monastischer Bildung in den Bursfelder Kapitelsreden des Johannes Trithemius [1462–1516]», p. 35–58) aboutit à une conclusion analogue. L'abbé de Sponheim projetterait l'idéal humaniste dans le premier âge monastique et investirait les arts (pour l'essentiel libéraux), dont il fait grand cas notamment dans les discours capitulaires et dans les rapports de visites, d'une fonction propédeutique à la compréhension des Écritures et des textes religieux. Leur étude ne constitue nullement une fin en soi et demeure assujettie à la religion, de sorte que les idéaux de formation de l'humanisme et de Johannes Trithemius n'auraient pas grand-chose de commun (p. 52). L'attitude de l'abbé de Sponheim serait assez similaire à celle de ses contemporains Sigismund Meisterlin († après 1497) ou Nikolaus Ellenbog († 1543), voire Érasme de Rotterdam, du moins dans la dénonciation acerbe de l'inculture des abbés (p. 46–47). En définitive, la conception de la formation promue par Johannes Trithemius est mise au service de la dévotion et de la réforme monastiques, ce qui ne va pas de soi au sein des établissements de la congrégation de Bursfelde (p. 56–57).

L'attitude de Johannes Trithemius à l'égard de la bibliothèque prend dans cette perspective tout son sens comme l'attestent les deux contributions de Klaus Arnold («Von Trittenheim nach Sponheim und Würzburg. Zu Leben und Werk des Büchersammlers Johannes Trithemius [1462–1516]», p. 19–34, et «Das Nachlassverzeichnis des Johannes Trithemius, Abt des Klosters St. Jakob in Würzburg, aus dem Jahr 1517», p. 279–340), ce qui ne va pas sans quelques répétitions, notamment en ce qui concerne les sources citées. Partant à chaque fois d'un nombre très réduit de livres, Johannes Trithemius est à l'origine de la création de deux bibliothèques abbatiales, d'abord à Sponheim, puis à Wurtzbourg, exceptionnellement riches. La bibliothèque de Sponheim compte plus de 2000 volumes manuscrits et imprimés, en plusieurs langues, à l'été 1495 d'après une lettre de Matthäus Herbenus à Joducus Beissel (p. 19–20 et 279 n. 2 [bibliographie]), celle de l'abbaye des Écossais Saint-Jacques de Wurtzbourg environ 250 volumes d'après l'*Inventarius* de 1517 sur lequel nous reviendrons immédiatement. Les deux fois, ces chiffres témoignent de l'enrichissement des bibliothèques au terme de la première décennie de Johannes Trithemius à la tête de ces établissements. Selon Klaus Arnold, le caractère humaniste de ces bibliothèques transparaît parmi d'autres au travers de leurs visiteurs et de leurs usagers qui comptent parmi la fine fleur des princes, évêques et humanistes allemands (p. 21). Si la bibliothèque de l'abbaye de Sponheim fut dotée d'un catalogue du vivant de Johannes Trithemius qui ne nous est malheureusement pas parvenu (pour le détail, voir p. 280–281), la bibliothèque de l'abbaye des Écossais Saint-Jacques de Wurtzbourg ne paraît en avoir bénéficié qu'au

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89136](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89136)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

lendemain de sa mort en 1517. L'*Inventarius* recense l'ensemble des biens meubles de l'abbaye: les livres occupent les entrées n^{os} 1 à 375, les autres biens les entrées n^{os} 376 à 478. Il fait l'objet d'une nouvelle édition dans le volume (p. 289–337), avec l'identification des volumes conservés, des commentaires et l'indication des cotes anciennes.

L'historiographie se taille la part léonine au sein du volume. Elle est représentée par les contributions d'Anna Claudia Nierhoff («Die Hirsauer Ruhmesliste und ihre Rezeption. Zum »Chronicon Hirsaugiense« und zu den »Annales Hirsaugienses« des Johannes Trithemius», p. 59–96), d'Arno Mentzel-Reuters («Ekkehard von Aura und Johannes Trithemius», p. 97–119), de Johannes Mötsch («Frühgeschichte, Fälschungen und Verwaltung des Klosters Sponheim zur Zeit des Trithemius», p. 121–131) et de Joachim Schneider («Die Wittelsbacher und das Bild vom Fürsten in der Geschichtsschreibung des Johannes Trithemius», p. 133–165). En règle générale, elles associent l'identification des sources de la production historiographique de l'abbé de Sponheim et l'étude de leurs usages à des fins le plus souvent hagiographiques. Tel est le cas de la première contribution citée, celle d'Anna Claudia Nierhoff, qui, sur les pas de Klaus Schreiner, mène une enquête scrupuleuse au sujet des listes d'abbés réformés de l'abbaye de Hirsau mobilisées dans le »Chronicon Hirsaugiense« et les »Annales Hirsaugienses« de Johannes Trithemius. L'auteure souligne la liberté de plus en plus grande de l'abbé de Sponheim à l'égard de ces listes au fil de sa production historiographique, aussi bien quant à leur ordonnance qu'au sujet des notices biographiques. Sous la plume de Johannes Trithemius, ces dernières sont de plus en plus normalisées, leur contenu excède de loin celui des sources et leur intention hagiographique (l'auteur parle d'»intention moralisante« [»moralisierende Absicht«], p. 80) est de plus en plus affirmée. En somme, elles aspirent à constituer des modèles idéaux d'abbés, ailleurs de seigneurs, voire d'institutions. Car cette tendance ne va pas seulement s'accroissant du »Chronicon« aux »Annales« de l'abbaye de Hirsau; elle est générale à l'œuvre historiographique de Johannes Trithemius. Selon des modalités assez similaires, elle conditionne par exemple les propos relatifs à la branche palatine des Wittelsbach dans le »Chronicon Sponheimense« et dans les »Annales Hirsaugienses« comme l'indique la contribution de Joachim Schneider. Dans le cas présent, Johannes Trithemius ne se tourne pas vers un lointain passé, mais traite de son temps, ce qui est une facette de l'entreprise historiographique de l'abbé de Sponheim négligée par la recherche scientifique jusqu'à aujourd'hui. L'auteur note des similitudes avec Jakob Wimpfeling († 1528), la critique des abus de l'Église en moins (p. 159sq.).

La question du faux, dont Johannes Trithemius avait été soupçonné dès le début du XVI^e siècle, est traitée par Johannes Mötsch qui souligne à plusieurs reprises les discordances, voire les omissions manifestement volontaires, entre le cartulaire et la production historiographique de Johannes Trithemius en rapport avec l'abbaye de Sponheim. Si l'on précise de surcroît que Johannes

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89136](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89136)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Trithemius est à l'origine du *Kopialbuch*, on soupçonne des stratégies divergentes selon qu'il organise les archives ou écrit l'histoire de l'établissement. Sur les membres de son entourage et les »disciples« favorables à Johannes Trithemius, on lira aussi la contribution de Michael Embach (»Anhänger und Nachfolger des Abtes Johannes Trithemius [1462–1516]«, p. 201–219).

En définitive, il n'est pas rare que Johannes Trithemius marque jusqu'à aujourd'hui l'historiographie comme le constate Arno Mentzel-Reuters au sujet d'Ekkehard von Aura, dont l'abbé de Sponheim est l'un des rares à s'être emparé, le mettant en rapport avec la chronique dite de Frutholf et Ekkehart, avec l'abbaye de Hirsau et sa réforme et dans son œuvre tardive avec l'historiographie salique.

Les contributions de Johannes Mötsch, évoquée précédemment, et de Helmut Flachenecker (»Das Würzburger Schottenkloster im Übergang. Beobachtungen zu seiner Geschichte im 16. Jahrhundert«, p. 181–199) brossent un portrait de l'abbé de Johannes Trithemius et content l'histoire des deux établissements qui l'ont accueilli.

Pour finir, Christoph Schmitt (»*Trithemii effigies ... ex archetypo depicta*: Trithemiusbilder des 16. Jahrhunderts«, p. 221–246), Winfried Romberg (»Rezeptionsgeschichtliche Befunde zu Person und Werk des Johannes Trithemius vom 16. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts«, p. 247–264) et Wolfgang Weiss (»Der »Kulturkampf« um die Bewertung des Johannes Trithemius«, p. 265–278) abordent la postérité de Johannes Trithemius, en privilégiant l'iconographie pour le premier et l'œuvre de l'abbé pour les auteurs suivants. Nous ne rentrons pas dans le détail de ces contributions, cela nous éloignerait du parti pris biographique de notre compte rendu, la réception de Johannes Trithemius nous renseignant davantage sur les milieux qui le reçoivent que sur l'intéressé lui-même. Rappelons cependant que plusieurs de ses œuvres majeures n'ont eu les faveurs de l'imprimerie qu'au XVII^e siècle (p. 99, 130 et 133 n. 3). Or, Winfried Weiss constate une réduction drastique des éditions après le milieu du XVIII^e siècle et une concentration de ces dernières sur les œuvres religieuses et monastiques (p. 251). On regrettera de manière générale l'absence de considérations sur la fortune en matière de bibliographie de l'abbé de Sponheim qui est évoquée au mieux en passant ². Ainsi cherchera-t-on en vain le nom de Konrad Gessner dans le plantureux index des lieux, personnes et œuvres, établi par les soins de Stephan Köhli (p. 345–365, sur deux colonnes). De fait, il n'avait le droit qu'à une seule occurrence dans la nouvelle édition de la biographie procurée par Klaus Arnold (1991, p. 337).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Arno Mentzel-Reuters (p. 97 et n. 4) emprunte l'expression »father of bibliography« à l'étude éponyme de Hellmut Emil Lehmann-Haupt parue en 1957.

En résumé, nous sommes en présence d'un ouvrage riche, faisant le point sur nombre de dossiers, qui bénéficie de surcroît d'une facture soignée et d'une illustration aussi opportune qu'abondante.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89136](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89136)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Johann Friedrich Böhmer, Regesta Imperii. I. Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern 751–918 (987), Bd. 4: Papstregesten 800–911. Teil 2: 844–872, Lfg. 3: 867–872 (Hadrian II.) und Gesamtregister, erarb. von Klaus Herbers, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2021, 308 S., ISBN 978-3-412-51866-0, EUR 100,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

Pris entre les pontificats de Nicolas I^{er} (858–867) et Jean VIII (872–882), celui d’Hadrien II (867–872) a souvent fait pâle figure, au point qu’on a eu tendance à voir en ce pape un pontife falot, élu contre son gré, sans politique ni personnalité. C’est évidemment là une vision un peu trop facile des choses. Car même s’il l’avait voulu, Hadrien II n’aurait pu passer un pontificat tranquille: il eut à gérer, outre les affaires quotidiennes, la question de l’évangélisation d’une Bulgarie hésitant entre christianisme latin et grec; l’affaire du divorce de Lothaire II, puis le décès de ce dernier sans héritier direct, entraînant une déstabilisation du monde carolingien; des affaires italiennes compliquées, impliquant l’empereur Louis II ou le duc de Spolète alors même que se poursuivaient les attaques arabes, notamment au Monte Sant’Angelo; les affaires bretonnes aussi; sans compter les relations avec Constantinople (n’oublions pas que le 4^e concile de Constantinople s’est tenu en 869). Jusqu’à ses affaires de famille, puisque Hadrien II avait une fille, qui fut kidnappée (par le fils d’un évêque, d’ailleurs!).

C’est ce que montre bien ce nouveau volume des »Regesta Imperii«, pour la partie consacrée aux regestes des papes de 800 à 911: 188 regestes présentant tout ce qu’on sait de l’activité de ce pape, de son élection fin novembre ou début décembre 867 à sa mort fin novembre ou début décembre 872. Outre les grandes questions énoncées ci-dessus, on le voit instrumenter pour San Salvatore di Monte Amiata, Saint-Maur de Glanfeuil, Essen ... Ou correspondre entre autres avec les archevêques de Reims ou de Vienne, les évêques de Laon, du Mans, de Nantes, de Noyon. Il reçoit les décisions du concile de Troyes, et demande à ses participants de prier pour son prédécesseur. C’est à lui que l’évêque de Mayence s’adresse pour la résolution d’une question de droit (deux religieuses avaient renoncé à leurs vœux et vivaient avec un homme); l’évêque de Cologne lui adresse sa profession de foi en appui à sa demande du pallium; le concile de Constantinople envoie ses actes pour approbation (actes qu’Hadrien fait aussitôt traduire en latin par Anastase le Bibliothécaire); l’évêque d’Arezzo demande d’approuver la construction d’un monastère à S. Maria in Bagno (à partir d’une église appartenant à la papauté, il est vrai). On relèvera aussi, comme signe de notoriété, le nombre non négligeable (15!) de faux placés sous le nom d’Hadrien II.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Comme toujours avec un volume des »Regesta Imperii«, on est frappé par l'ampleur, la minutie et la précision de l'érudition, qui offre une base de travail incomparable pour l'étude historique.

Ce volume cependant ne contient pas que les regestes pour la période 867–872. Il offre aussi des index complets (incipit, manuscrits cités, lieux et personnes) pour les regestes de la période 844–872, donc pour les pontificats de Serge II, Léon IV, Benoît III, Nicolas I^{er} et Hadrien II. Particulièrement instructif est l'index des textes canoniques, qui recense toutes les collections dans lesquelles des lettres des cinq papes concernés ont été reprises.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89137](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89137)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michael Borgolte, Die Welten des Mittelalters. Globalgeschichte eines Jahrtausends, München (C. H. Beck) 2022, 1200 S., ISBN 978-3-406-78446-0, EUR 48,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
David Bachrach, Durham, NH

The study of world or global history, although dating back more than a half-century, has gained increasing importance over the past two decades. Not surprisingly, scholarly study of global history, with its focus on cross-cultural and inter-regional interactions, began with the contemporary world because of the obvious interconnectivities made possible by modern transportation and communication technologies. More recently, specialists in pre-modern history have argued that the same factors that animate modern global history, such as inter-regional communications, long-distance trade, large-scale population movements, and intercontinental empires, also were important in earlier periods as well. The result has been an increasing number of publications as well as research projects focused on the global Middle Ages¹. It is in this context that Michael Borgolte, professor emeritus of medieval European history at the Humboldt University in Berlin, has written a monumental history of the »Worlds of the Middle Ages«, with the subtitle of a »Global History of a Millennium«.

Borgolte begins his 1100-page tome, as is *de rigueur* for medieval global histories, by discussing what medieval means in a global context. As is well-known, the entire concept of a »Middle Age« was concocted by 14th-century Italian humanists, and particularly by the Florentine scholar Petrarch (1304–1374), to exalt his own city of Florence at the expense of earlier centuries, which supposedly were marked by »Germanic« degradation of the glorious Roman past. This model of »barbarian« disruptions of the classical order long since has been abandoned by specialists in Western »medieval« history, but the influence of Western scholarship has led to the adoption of the vocabulary of medievalism to discuss cultures around the world. Borgolte recognizes and seeks to bridge this dichotomy between the actual history of Europe and the historiography of medievalism in numerous historical traditions, particularly in Asia. Borgolte's solution, which works to an extent, is to use his relatively brief introduction to recast medievalism as a response to the collapse of imperial rule. This model fits not only

¹ See, for example, Catherine Holmes, Naomi Standon, Introduction: Towards a Global Middle Ages, in: Ead. (ed.), *The Global Middle Ages*, Oxford 2018 (Past & Present, 238) p. 1–44; Erik Hermans (ed.) *A Companion to the Global Early Middle Ages*, Leeds 2020; Geraldine Heng, *The Global Middle Ages: An Introduction*, Cambridge 2021.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

western Europe but also post-Gupta India, post-Sasanian western Asia, and post-Han China, although the latter case is stretched to accommodate the initial collapse of centralized imperial rule in China during the second century A.D. More problematic in this context is the Byzantine Empire, which is marked by enormous continuity, not as a successor of the Roman Empire but rather as the Roman Empire *tout court*.

A second major challenge that Borgolte faces, as do all scholars of the pre-modern period, is the uneven source material available for the different regions of the world. A concomitant problem, which Borgolte also addresses, is the challenge of treating in depth areas outside one's own expertise. His solution to these challenges is evident in the overall structure of the text, which is divided into three sections after the introduction. The first of these sections, titled »Realities of the Stranger« is just 44 pages, and covers all of the Americas, and the Pacific Islands, inclusive of Australia.

The vast majority of the text, comprising section three of the book, is focused on the mega-continent, denoted by Borgolte as »Eufroasia«, which encompasses the continents of Europe, Africa, and Asia. This third section is divided into four chapters. The first of these chapters, which is quite brief, serves a similar function as the previous section of the book, by explaining that there are insufficient source materials from Sub-Saharan Africa and the arctic fringe of Europe and Asia to include a detailed treatment of these regions in the rest of the text.

In the second chapter of section three Borgolte returns to the theme of empire that he addressed in the introduction. This lengthy chapter, of some 200 pages, titled »Empires as Regions of Communication«, is divided geographically into three parts that treat, in turn, Africa, Asia, and Europe. Borgolte further subdivides each of these three continents geographically, e.g. the section on Asia treats in turn the lands of the erstwhile Sasanian Empire, the Indian subcontinent, the Chinese Empire, Korea and Japan, and Indo-China. The dominant focus in this chapter is on political history, although some attention is given to population movements, such as the so-called Hunnic storm, which saw the migration-*cum*-invasion of the western Eurasian steppes as well as the Balkans by various peoples that were driven out of the eastern Eurasian steppes. A curious element of Borgolte's political surveys is that in a text ostensibly focused on the medieval millennium, he uses the heuristic device of examining empires to begin his discussion much earlier. Thus, for example, in his treatment of Mesopotamia, Egypt, and China, Borgolte begins in the third millennium B.C., and with respect to India begins in the early second millennium B.C.

In chapter three of the third section, titled »Relationship Networks of Religions«, Borgolte starts with the observation that religious connections play a central role in building both regional and inter-regional connections. This chapter, which is almost 300 pages, is divided into four parts. In the first and briefest of these, titled »At

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89138](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89138)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the Boundaries of the »People« and the Land«, Borgolte surveys the religious and social roles of Shintoism in Japan and Jainism in India. Part two, »In the Largest of the Continents«, provides overviews of Zoroastrianism and Hinduism, before treating in rather more depth Buddhism, with a focus on the expansion of this religion over broad swathes of Asia. He concludes this part of the chapter with a brief survey of Confucianism and Daoism in China. The third part of the chapter, titled »The Tri-Continental World«, begins with a lengthy treatment of Judaism, and particularly the broad diffusion of Jews throughout Eufasia. Borgolte then turns to a discussion of the three realms of Christianity, in the East, in the West, and the Byzantine-Orthodox world. After a brief discussion of Manichaeism as a kind of dead-end in creating a universal religion, Borgolte concludes this section with a surprisingly brief discussion of Islam. The final brief part of this chapter, which serves as a conclusion of sorts, considers »Christians and Muslims of the Middle Ages as Pioneers of Globalization«.

In the fourth and final chapter of section three, Borgolte turns his attention to long-distance trade. This chapter, which is organized largely chronologically, examines the development of regional trading zones across Eufasia, leading up to a true world-wide trading system in the late medieval period. In his discussion of the problem of examining long-distance trade in a period for which we lack anything resembling robust statistical data, Borgolte argues that it is more important to use qualitative information to assess the movement of goods over long distances, rather than trying in vain to quantify this trade. He also argues that for the purposes of understanding globalization, it is less important whether goods were moved for purely economic reasons, as contrasted with diplomatic gifts or plunder, than it is to see the networks through which goods were moved. In this chapter, more so than earlier in the text, Borgolte also addresses source questions in considerable detail, emphasizing the ever-increasing role that archaeology plays in understanding long-distance trade in pre-modern periods. In this context, Borgolte intervenes in an important debate regarding the fate of long-distance trade in western Europe following the dissolution of the western half of the Roman Empire. He argues on the basis of the most recent archaeological discoveries, that there was no break in trade in western Europe between the 5th and 7th centuries, and that it is from this already solid basis that we see a significant expansion of long-distance trade from the 7th century onwards. This finding is quite at odds with the conclusion of Michael McCormick, who argued that this period saw a rapid diminution in long-distance trade reaching its nadir in the 7th century².

In the final, very brief fourth section of the text, Borgolte addresses the main points raised in sections two and three. The volume is equipped with a massive apparatus of endnotes and bibliography,

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89138](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89138)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



² Michael McCormick, *Origins of the European Economy: Communications and Commerce AD 300–900*, Cambridge 2001.

which demonstrates the enormous range of scholarship upon which Borgolte developed his synthesis of political, religious and economic topics. The book includes thirty high resolution maps, which is a rather modest number given the enormous chronological and geographic scope of the volume, as well as a small number of images.

Overall, this text is a remarkable achievement. Borgolte has synthesized a vast body of scholarship, particularly with respect to religious history and long-distance trade, which illuminates the ways in which the peoples living during the global Middle Ages communicated beyond their home regions. The political histories of the numerous regions provide some useful context for the subsequent discussion of religious and economic matters. However, Borgolte did not make full use of the imperial paradigm as an integrative device. In large part, this is true because he eschewed almost entirely a discussion of military matters, and the role that war played in integrating regions both within and across the continents that comprised Eufasia. In a similar vein, Borgolte has very little to say about technology and the ways in which the diffusion of technology illuminates trans-regional and global connections. But these are relatively minor quibbles with regard to a study that has succeeded admirably in illuminating two exceptionally important aspects of global history over the course of a millennium.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89138](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89138)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Boris Bove, Alain Salamagne, Caroline zum Kolk (dir.), L'itinérance de la cour en France et en Europe. Moyen Âge – XIX^e siècle, Villeneuve-d'Ascq (Presses universitaires du Septentrion) 2021, 412 p., 7 tabl., 26 ill. en n/b, 27 ill. en coul. (Histoire et civilisations), ISBN 978-2-7574-3362-1, EUR 32,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Ce volume collectif rassemble dix-huit contributions données à un colloque en 2019 sur un phénomène pour ainsi dire consubstantiel de l'histoire des cours: leur itinérance. Même si en France on apprend aux étudiants que la cour a cessé son itinérance quand elle s'est fixée à Versailles en 1682, celle-ci s'est poursuivie jusque dans l'époque contemporaine.

Dans son introduction C. zum Kolk rappelle cet événement central de 1682 et retrace l'historiographie du nomadisme curial et insiste sur les aspects de la recherche: l'étude des itinéraires, des résidences royales et princières, des cérémonies, des villes, de la littérature de voyages. Suit la contribution de deux des responsables du volume, sur »la mobilité royale au prisme des itinéraires du roi (1180–1792)«, fruit de l'élaboration d'une base de données disponible sur le site Cour de France¹, et dont ils présentent les principaux enseignements: régions de résidence (Île-de-France, Val de Loire), prépondérance de Paris, voyages hors des régions citées et, plus rares, à l'étranger.

L'ouvrage est ensuite divisé en quatre parties. La première est intitulée »Les enjeux de l'itinérance« et comporte des études diverses: sur l'aspect économique des voyages de l'empereur Hadrien, par Sylvain Destephen (»L'économie des voyages de la cour impériale d'Hadrien à Justinien«), les voyages de l'ex-roi carolingien de Francie occidentale Charles le Simple, jouet d'Herbert II de Vermandois à la fin de sa vie, par Martin Gravel (»Un détournement des codes de l'itinérance carolingienne: les déplacements surveillés de Charles le Simple [927–929]«), de nouveau les aspects économiques pour le royaume mais sous Philippe le Bel par Élisabeth Lalou (»L'impact économique de l'itinérance royale sous Philippe IV le Bel«), les déplacements des souverains germaniques à la fin du Moyen Âge, bien marqués sous Charles IV, par Pierre Monnet (»L'itinérance des rois et empereurs dans l'Empire, XIV^e–XV^e siècles«), enfin l'écho dans la presse des mouvements de la cour autrichienne au XVIII^e siècle, par Éric Hassler (»Voyager et communiquer: les itinérances curiales viennoises au travers de la gazette de Vienne [1703–1780]«).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ <https://cour-de-france.fr/bases-de-donnees/les-itineraires-royaux/?lang=fr>.

Dans la deuxième partie, nous passons à un niveau inférieur de la cour: »L'itinérance des courtisans«, pour différentes raisons: à l'occasion d'une ambassade, avec le cas de l'Aragon, par Stéphane Péquignot (»Diplomatie et itinérance curiale. Cinq ambassades des rois d'Aragon en France [premier tiers du XIV^e siècle]«), d'une légation pontificale, en Hongrie, par Gergely Kiss (»Convergence ou divergence? Le problème de l'itinérance de la cour royale et des représentants pontificaux en Hongrie [XIII^e–début du XIV^e siècle]«). Puis nous passons à des études de cas de princesse et prince non couronnés: »La cour itinérante de Marguerite de France, comtesse de Flandre, d'Artois et de Bourgogne (v. 1312–1382)« par Jean-Baptiste Santamaria, et sur l'archevêque de Milan »Ippolito d'Este et l'itinérance curiale (1536–1549)« par Jean Sérié.

La troisième partie, »Les conditions pratiques de l'itinérance« est dédiée aux aspects purement économiques: celui de la résidence dans la France Valois, par Alain Salamagne (»Recevoir la cour au château [1400–1550]«), dans le Hainaut du début du XIV^e au début du XV^e siècle, par Ludovic Nys (»Les mobilités curiales en Hainaut, de Guillaume I^{er} d'Avesnes à Guillaume IV de Bavière«), la question de la nourriture en Aragon, par Alexandra Beauchamp (»L'itinérance des rois, reines et infants d'Aragon de la fin du Moyen Âge et la gestion administrative et comptable de leur consommation alimentaire«), la cour de France entre champs de boue et prairies parfumées sous Louis XIII et Louis XIV, par Bénédicte Lecarpentier-Bertrand (»Des campements militaires aux »plaisirs«: la gestion des déplacements de la cour de France au XVII^e siècle«), les déplacements de Louis XIV, par Christophe Levantal (»Brefs aperçus sur l'itinérance de Louis XIV: horaires, logements, sustentation et locomotion«).

La quatrième partie porte un titre sous la forme d'un oxymore: »La mobilité d'une cour sédentaire«. Il s'agit des déplacements à la suite de stabilité curiale, aux XVIII^e et XIX^e siècles: de Louis XV reconnu majeur, par Pascal Mormiche (»Un outil: la carte-itinéraire de Versailles à Fontainebleau du jeune Louis XV en août 1724«), de Louis XVI, par Benoît Carré (»Les échappées de Louis XVI: itinérance curiale et mobilité royale [1774–1792]«), de Napoléon III, par Xavier Mauduit (»L'empereur voyage: l'itinérance curiale sous le règne de Napoléon III [1852–1870]«).

B. Bove tire les conclusions de ces différentes études, en appelant cependant à être circonspect avec les mots employés pour l'itinérance, en insistant sur une mobilité somme toute limitée dans un rayon de trois cents kilomètres, sur la possibilité de périodisations, sur les raisons de la mobilité et les effets de l'itinérance sur la cour elle-même. Le volume comporte une bibliographie générale, mais malheureusement pas d'index.

Ce livre arrive à point pour nous donner un tableau de l'itinérance de la cour sur un temps long, dans un espace résolument occidental, particulièrement français, avec des contributions de spécialistes de haut niveau, qui en font un ouvrage de référence.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89139](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89139)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Noëlle Deflou-Leca, François Demotz (dir.),
Établissements monastiques et canoniaux dans
les Alpes du Nord. V^e–XV^e siècle. Actes du colloque
international du Château de Ripaille, 5–6 novembre
2015, Rennes (Presses universitaires de Rennes)
2020, 349 p., nombr. ill. en coul. et en n/b (Art &
Société), ISBN 978-2-7535-7933-0, EUR 28,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne Wagner, Metz

Cet ouvrage est le résultat du colloque international qui eut lieu en novembre 2015. Les Alpes du Nord constituent un lieu privilégié, avec des exemples illustres comme Saint-Maurice d'Agaune en Valais, fondation royale de 515, dont la regrettée Alessandra Antonini présente l'archéologie du complexe abbatial et souligne les reconstructions successives dues au succès politique et religieux de l'établissement.

Éric Chevalley montre, à travers la Vie des abbés, dont l'origine mérovingienne est désormais acquise, l'importance des vertus spirituelles des abbés et de la formation des moines ainsi que le dynamisme intellectuel d'Agaune. Il faut cependant attendre près de six siècles, pour assister à une nouvelle installation d'importance en ce royaume de Bourgogne alors intégré à l'Empire. Jacques Bujard s'inscrit dans la même problématique dans son approche archéologique de Saint-Pierre du Mont-Joux (Bourg-Saint-Pierre) où l'occupation carolingienne est interrompue jusqu'à une reprise au XI^e siècle, l'église évoquant d'autres constructions de la Suisse romande. De même, François Demotz montre le dynamisme des années 930–1030 à travers l'étude des fondateurs qui s'organisent en réseaux, centrés sur le souverain puis sur les lignages aristocratiques. Ce sont aussi des réseaux, monastiques (ceux de Cluny et de Saint-Chaffre), qu'analyse pour une période un peu plus tardive Noëlle Deflou-Leca pour le diocèse de Grenoble, en montrant une évolution qui met en avant, à partir de la fin du XI^e siècle, de nouvelles familles seigneuriales.

Comme le montre Catherine Santschi, l'érémisme s'est développé dans les Alpes, avec les exemples de saint Amé près d'Agaune, de saint Gall (peut-être disciple de Colomban), d'autres encore, dont les vies oscillent entre solitude et pression communautaire. Cela est encore plus vrai des recluses vivant à côté des monastères – comme Woborada près de Saint-Gall. Naturellement la réalisation du paradoxe est la fondation de la Chartreuse par saint Bruno en 1084. Cette fondation marque d'ailleurs le début de la conquête religieuse des Alpes (Laurent Ripart) avec un spectaculaire essor au XI^e siècle essentiellement sous la forme de prieurés installés dans les vallées et ce dans le cadre de logiques de construction territoriales; cependant dès la fin du siècle se développent des monastères de montagne en parallèle avec un réseau hospitalier.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

C'est dans ce cadre que se développe aux XII^e–XV^e siècles le réseau des Antonins dans les Alpes, qu'étudie Julie Dhondt, tournés vers l'hospitalité. Les disparités sont grandes entre des espaces délaissés par la vie régulière et d'autres où les fondations rivalisent. Arnaud Delerce s'intéresse aux chartriers disparus d'Abondance (fondé en 1088/1103 par Saint-Maurice d'Agaune), Aulps (fondé en 1094 par Molesme et devenu cistercien) et Vallon (chartreuse fondée au début du XII^e siècle). Ces trois obédiences cohabitent dans un espace restreint, chacune commandant une petite vallée. Les archives semblent avoir été dépouillées à l'époque moderne pour soutenir des litiges; les pillages révolutionnaires firent disparaître l'essentiel des archives d'Aulps (à l'exception d'épaves préservées car jugées utiles), Abondance fut supprimée en 1761 et ses archives perdues, la chartreuse de Vallon en 1543 et ses biens furent réunis en 1623 à celle de Ripaille mais le fonds d'archives se perd après 1793, quoiqu'il soit possible d'espérer en retrouver une partie. Les tensions et les bouleversements nés des différentes réformes furent des sources de développements comme celui de la vie canoniale à partir du XI^e siècle et l'impact des mouvements protestants, qui signe la fin de nombreux prieurés et abbayes dans la zone lémanique.

Les moines sont des seigneurs et Nicolas Carrier donne l'exemple du Faucigny et du Chablais où plusieurs établissements ont encadré une population assez dense et prospère et où leur *dominium* sur les hommes et les terres est concurrencé par les seigneurs laïcs; Sidonie Bochaton étudie deux exemples de fondation prieurale en Chablais: Saint-Paul (dépendance du monastère de Lutry) et Meillerie (fondée par les chanoines réguliers de Mont-Joux et qui devint siège d'une prévôté). La gestion des implantations locales et des réseaux monastiques est étudiée par Mathilde Duriez pour les chartreuses féminines; le monachisme féminin est longtemps faible et M. Duriez souligne que l'initiative est laïque et insiste sur le fait que l'enceinte joue un rôle primordial dans leur projet de rupture avec le siècle.

Pour les ordres spécifiquement urbains – franciscains et dominicains – qu'étudient Sophie Delmas et Amélie Roger pour le cas particulier des dominicains d'Annecy, couvent fondé en 1422 alors que la ville, qui connaît une forte hausse démographique, se remet difficilement d'un grave incendie et que son clergé est à réencadrer: Martin V confie au cardinal de Brogny la tâche de cette fondation, à cheval sur un canal près des murs de la ville où les dominicains prennent rapidement une place importante. Quels sont les contrôles qui s'exercent sur ces établissements? Caterina Ciccopiedi montre que dans le Piémont des X^e et XI^e siècles le rôle de fondation et de réforme des évêques est primordial, quoique les relations puissent être tendues dans le cas des monastères exempts comme Fruttuaria.

Sylvain Excoffon s'intéresse aux relations entre chartreuses et évêques dans les Alpes du Nord aux XII^e–XIII^e siècles et montre que si à Grenoble le lien est fort au départ, puisque c'est Hugues I^{er} qui accueille Bruno et que son successeur, Hugues II

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89140](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89140)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(ensuite archevêque de Vienne) est un Chartreux, aucun de leurs successeurs ne l'est, car le Chartreux Noël qui devait succéder à Hugues II n'est pas intronisé. À Belley, à côté de plusieurs cas discutables, il faut noter l'épiscopat marquant du Chartreux Antelme de Chignin (1163–1178) dont la canonisation fut tardive et sur la période il y a un Chartreux sur les sièges de Die, Maurienne, Aoste, Genève et Sisteron: il faut revoir à la baisse l'implication des Chartreux dans la charge pastorale.

Hans-Joachim Schmidt s'intéresse à l'organisation territoriale de l'ordre clunisien et à la création de la province d'Alémanie où un relâchement certain des liens avec Cluny entraîne des désordres, les visites n'ayant pas grand effet. La cohésion de l'ordre était menacée aussi, la réforme de l'ordre projetée par la papauté devait commencer par l'Alémanie; mais ce fut en vain et en 1458 la province explosa. Henri Comte se penche sur le cas de la mise en commende du monastère de Talloires, d'abord au bénéfice du pape qui le donne au cardinal de Brogny en 1397 – puis récupéré par le duc; cette commende est désastreuse pour le monastère dont les moines s'opposent au prieur imposé et entraîne son déclin économique du fait d'une mauvaise gestion. Christian Regat raconte comment en 1454, Nicolas V intervint à Tamié pour nommer l'abbé: en l'occurrence Georges Josserand qui était le candidat des moines et du duc, bafouant néanmoins les principes cisterciens de l'élection abbatiale. Dans ses conclusions, Gisela Cantino Wataghin met en avant les contrastes entre rives basses des lacs et hautes vallées, sommets inaccessibles ou déserts potentiels qui structurent le développement du monachisme. La situation de carrefour favorise échanges et évolutions, le milieu alpin se transforme et l'occupation monastique avec lui.

Quoique l'impression sur papier brillant avec une encre pâle rende la lecture très fatigante, on appréciera la qualité des illustrations et particulièrement du dossier de photographies.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89140](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89140)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Frédéric Duval (dir.), En quête de sources. Dictionnaire critique, Paris (École nationale des chartes) 2021, 448 p., ISBN 978-2-35723-158-0, EUR 38,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Holger Berwinkel, Göttingen

Zu ihrem 200. Jubiläum hat die École des chartes, vertreten durch das vom Herausgeber geleitete Centre Jean Mabillon als ihr Labor, der Öffentlichkeit eine Enzyklopädie der historischen Quellenkunde geschenkt. Die meisten Verfasserinnen und Verfasser sind als *archivistes paléographes* selbst Alumni der École und an verschiedenen Kulturerbeeinrichtungen Frankreichs tätig. Es verwundert nicht, dass diese Festschrift die Binnenperspektive einer Institution auf ihre geistigen Grundlagen wiedergibt, verstanden allerdings als ein Angebot zum Dialog zwischen Quellenexpertise und dem Auswertungsinteresse der historisch arbeitenden Disziplinen. Neben dem Jubiläumsdatum gibt es dafür in der Sache begründete Anlässe, wie das Auftauchen elektronischer Quellengattungen und die Differenzierung der Lehre an der École, die heute auch Transnationale Geschichte und Digitale Geisteswissenschaften umfasst.

Das Werk steht in der Tradition des 1961 in der »Encyclopédie de la Pléiade« auf 1700 Dünndruckseiten erschienenen Sammelbandes »L'Histoire et ses méthodes«. Der anzuzeigende Nachfolger ist 60 Jahre später schlanker, enthält mehr (134), knappere und flexiblere Lemmata und, von den Herausgebern ausdrücklich beabsichtigt: Humor. Der Bogen wird von »généalogie« bis »genre« (im Sinne von *gender*) geschlagen, von »manuscrit« über »base de données« bis »jeu vidéo« und von »archives« über »heuristique« bis »vérité«. Als roter Faden dient das Konzept der Quelle in der physischen Manifestation des Dokumentenerbes in Archiven, Bibliotheken und Museen, zu dessen Bewahrung die École 1821 gegründet wurde. Dabei sucht man ein Lemma *source* oder *document* vergeblich. Dessen Rolle nimmt die ausführliche Einleitung des Herausgebers ein, allerdings ohne eine konzise Definition des Gegenstandes zu geben. Auch viele Einträge sind eher Essays statt gebrauchsfertiges Lexikonwissen, denn es geht um den intellektuellen Anschluss an die Geistes- und Sozialwissenschaften, denen »archivistique« und »diplomatique« als hilfswissenschaftliche Leitdisziplinen den »acte écrit« als Quelle aufschließen sollen. Dieser wird klassisch vorgestellt als authentisches Original, vorzugsweise von rechtlicher Bedeutung, das als »témoin« nach der Feststellung seiner quellenmäßigen »légitimité« als historische »preuve« dienen und als »pièce justificative« veröffentlicht werden mag. Die juristische Prägung vieler Wortfelder ist ebenso wenig zu übersehen wie die Anlehnung an den Positivismus, die in der fortlaufenden Bezugnahme auf Langlois' und Seignobos' »Introduction aux études historiques« von 1898 sichtbar ist. Am Anfang dieser Denkschule stand eben die Urkunde, das rechtsverbindliche



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Einzelstück, während die deutsche Archivwissenschaft ihren Bezugspunkt in Akten, also Zusammenstellungen aus vielen Schriftstücken eines gemeinsamen Betreffs, gefunden hat. Stichwörter, die dem entsprechen würden, etwa *dossier*, enthält dieses Wörterbuch nicht, wie sich überhaupt eine Lücke zwischen der (identitätsstiftenden) »charte« und den in vielen Artikeln angemessen breit thematisierten elektronischen »données« auftut, in der die vielfältigen Erscheinungsformen neuzeitlicher Papierdokumente fast verschwinden – wenn es sich nicht um die Erzeugnisse der »notaires« oder um »actes de la pratique« handelt. Letzteres Lemma ist signifikant, weil nur hier (S. 328), in Feststellung eines Bedeutungswandels von *pratique*, auf das Konzept »pragmatischer Schriftlichkeit« (im Original deutsch) und die Masse der »papiers administratifs« eingegangen wird, die den Hauptbestand der Archive ausmachen. Wenn es heißt: »au commencement est la diplomatie«, womit eine »diplomatie méthodique, philosophique« gemeint ist, deren Aufgabe es sei, »réhabiliter [le vrai] face au négationnisme du pyrrhonisme historique« (alle Zitate S. 147), dann ist klar, dass die historisch gewachsene Doppelnatur der École als Stätte der Archivausbildung und der Urkundenforschung die präsentierte Methodenlehre auf eine bestimmte Richtung festlegt.

Gruppiert um die »diplomatie« wird der Kernbestand der Historischen Hilfs- oder Grundwissenschaften in höchster Konsistenz und Prägnanz präsentiert. Die École hat damit ein Standardwerk vorgelegt, das natürlich in der nationalen Forschungstradition wurzelt und diese häufig herausstreicht, aber die internationale Forschung umfassend berücksichtigt. In auffallendem Gegensatz sind die Lemmata zum elektronischen Zeitalter weniger konturiert und enthalten vor allem technologische Phänomenologie. Die Zeit für eine Kanonisierung dieses Wissens ist vielleicht noch nicht reif. Die im engeren Sinne archivwissenschaftlichen Artikel sind an der institutionellen Realität Frankreichs orientiert, zwischen »boîtes«, elektronischen »archives essentielles« und »archives ouvertes« aber international gültig. Wer aber den zentralen Artikel »archives« aufschlägt und dort eine grundsätzliche Diskussion des Archivbegriffs und möglicherweise eine Auseinandersetzung mit dessen Aneignung durch die Kulturwissenschaft erwartet, wird überrascht sein, nur die Entwicklung des Lehrplans der École des chartes vorzufinden. Der Band ist durchzogen von einer Verteidigung der als »érudition« bezeichneten quellenkundlichen Kompetenz gegenüber einer szientistischen Geschichtsforschung. Die Wende der *Annales* zur problemorientierten Forschung wird noch mitvollzogen, neuere kulturwissenschaftliche Ansätze zur Archivtheorie unter "structuralisme" aber nur gestreift. Die Ablehnung eines relativistischen Geschichtsverständnisses ist immer wieder spürbar, wird aber eher stillschweigend und durch Auslassung formuliert. Der Artikel »auteur« bleibt buchstäblich im 19. Jahrhundert stehen. Foucault ist eine Randnotiz, Derrida eine bibliografische Angabe, Farges »Le goût de l'archive« (1989) nicht einmal das, und der Artikel »fiction« kommt ohne Zemon Davis' aus französischen Quellen geschöpftes Grundlagenwerk »Fiction

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89142](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89142)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

in the archives« (1989) aus. Dabei hätte die hier vorgestellte »philosophische« Diplomatik, die Lemmata wie »destruction« und »lacune«, »couleur« und selbst »odeur« zu integrieren weiß, den Rang, den kulturwissenschaftlichen Diskurs aufzugreifen und auch in einigen Punkten zurechtzurücken.

Die leicht verschrobene Methodengewissheit der Historischen Hilfswissenschaften spiegelt sich im gelungenen humoristischen Teil des Werkes. Das sind kleine Aperçus zu den Kapitel-Initialen des alphabetisch angeordneten Werkes. Wenn Flauberts hochfahrende Verzweiflung am Verstehen der »épactes« lakonisch mit »chiffre qui indique l'âge de la lune« quittiert wird (S. 159), drückt sich darin auch ein Habitus aus. Man lese auch V wie »vidimus« und S wie »stemma«. Den Rezensenten hat es erleichtert, dass der Fehlschluss von der École des chartes auf Chartres nicht nur ihm im paläografischen Proseminar unterlaufen ist (S. 91). Als Universitätsarchivar, der heute Studierenden selbst ein konzeptionelles Verständnis archivalischer Dokumente vermitteln muss, hat er das Werk seinem Handapparat hinzugefügt.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89142](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89142)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Amir Dziri, Angelica Hilsebein, Mouhanad Khorchide, Bernd Schmies (Hg.), Der Sultan und der Heilige. Islamisch-christliche Perspektiven auf die Begegnung des hl. Franziskus mit Sultan al-Kamil (1219–2019), Münster (Aschendorff) 2021, X–738 S., 24 farb. Abb., ISBN 978-3-402-24644-3, EUR 82,00.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89143](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89143)

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Robert Friedrich, Greifswald

Wohl im Spätsommer 1219 trafen Franziskus von Assisi und der Ayyubidensultan al-Malik al-Kāmil am Hof des Sultans in Damiette im Kontext des sogenannten Fünften Kreuzzugs aufeinander, ein Ereignis, das vor allem im lateinchristlichen Raum für eine überaus vielfältige Rezeption gesorgt hat, die mit dem zu rezensierenden Band Fortsetzung und Aktualisierung erfährt. Entstanden im Zuge des 800-jährigen Jubiläums dieser Begegnung, stellt er – initiiert von der Fachstelle Franziskanische Forschung und dem Referat Christen und Muslime des Bistums Münster – ein in seiner Anlage ungewöhnliches Unterfangen im deutschen Wissenschaftsbetrieb dar. Das historische Ereignis wird zum einen wissenschaftlich untersucht und eingeordnet, dient zum anderen aber auch als Ausgangspunkt für eine Beschäftigung mit interreligiösem Dialog in Vergangenheit und Gegenwart. Erzählt werden soll die Begegnung und ihre heutige Relevanz als »geteilte Geschichte« (S. X) – gemeint ist eine konsequente Einbeziehung der Perspektive des jeweils anderen – um damit »Leerstellen zu füllen« und an einigen Stellen auch Neubewertungen vorzunehmen.

An eine Einleitung der Herausgeber und der Herausgeberin schließt sich ein einführender Beitrag von Michael Borgolte zu Begegnungen von Christen, Juden und Muslimen im Mittelalter an. Die folgenden 24 Beiträge – auf die hier nur schwerpunktmäßig aus der Perspektive der Mediävistik eingegangen werden kann – sind in fünf Abteilungen untergliedert: »Historische Perspektive«, »Rezeption«, »Theologische Kontexte«, »Interreligiöser Dialog heute«, »Interreligiöser Dialog aus der Perspektive nichtfranziskanischer Akteure«. Entsprechend verschieden sind auch die Hintergründe der Autorenschaft, die sich aus der Geschichts- und Religionswissenschaft, der islamischen wie christlichen Theologie, der Kirchen sowie der Politik zusammensetzt.

Die Beiträge der ersten beiden Abteilungen sind für die Mediävistik von großer Bedeutung, leisten sie doch deutlich mehr als eine ereignisgeschichtliche Einleitung in das Thema des Bandes und stellen auch für sich genommen wichtige Forschungsleistungen dar. So können beispielsweise die Texte von Stefan Tebruck zum Fünften Kreuzzug oder jener von Nikolas Jaspert zur Konversion als Grundlagentexte zu ihren Themen angesehen werden. Charakteristisch ist auch, dass alle Themen immer von



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

muslimischer wie christlicher Seite betrachtet werden. Tebrucks Beitrag stehen so die Aufsätze von Thomas Würtz, Joachim Jacob und Kurt Franz gegenüber, die verschiedene Aspekte der Geschichte der Kreuzzüge im Allgemeinen und des Fünften im Speziellen aus muslimischer Perspektive erzählen. Bernd Schmies bietet eine ausführliche Neubewertung der komplizierten lateinchristlichen Überlieferung des Treffens von Sultan und Heiligem. Diesem Beitrag kann leider keine Sicht aus Perspektive muslimischer Quellen gegenübergestellt werden, da das Ereignis in der muslimischen Überlieferung schlicht nicht zu finden ist.

Konzeptionell nicht ganz nachvollziehbar ist die Zuordnung der Aufsätze in der Abteilung »Rezeption«. Die ersten beiden – für sich genommen sehr aufschlussreichen und quellennahen – Beiträge von Martina Kreidler-Kos zum Angriff muslimischer Söldner auf San Damiano und von Nikolas Jaspert zur Konversion zum Islam im Mittelmeerraum beschäftigen sich nicht mit der Rezeption des Treffens, das im Mittelpunkt des Bandes steht. Das ist in den folgenden Aufsätzen anders. Chiara Frugoni, deren Beitrag eine Übersetzung eines bereits 2012 erschienenen Textes ist, leistet eine detaillierte Aufarbeitung der mittelalterlichen Bildrezeption des Treffens von Damiette. Niklaus Kuster (OFMCap) setzt dies fort und nimmt in einem Ritt durch »ein Jahrhundert franziskanischer Filmgeschichte« die Umsetzungen der Begegnung in sieben Filmen von »Frate sole« (1918) bis zu »The Sultan and the Saint« (2016) in den Blick. Dabei gelangt er zu einigen interessanten Ergebnissen im Hinblick auf die Zeitgebundenheit der Filme, von denen hier nur einer herausgegriffen sei: Italienische Produktionen haben das Treffen bis zu Beginn des dritten Jahrtausends überhaupt nicht thematisiert, erst im Zuge muslimischer Migrationen seit Beginn der 2000er Jahre werde das Thema auch im italienischen Umgang mit der Franziskus-Vergangenheit relevanter. In einem anderen Punkt leitet Kuster schon zu den Perspektiven des heutigen Religionsdialogs über, indem er feststellt, dass neuere Produktionen die Begegnung zur Förderung von »Peace and Pluralism« nutzen.

Bevor es jedoch zu diesen Untersuchungen kommt, erwartet die Lesenden noch die Abteilung zu theologischen Kontexten. Beispielhaft hervorgehoben sei hier der Beitrag von Georges Tamer, der sich mit theologischen Grundlagen des interreligiösen Dialogs in Koran und Bibel beschäftigt. Exemplarisch versucht er anhand der Idee der Inkarnation im Neuen Testament sowie der Idee der »gottgewollten Vielfalt menschlicher Gemeinschaften« aus dem Koran den interreligiösen Dialog auf theologische Füße zu stellen und Ansatzpunkte zu schaffen. Die beiden abschließenden Abteilungen sind durchweg gegenwartsorientiert und beschäftigen sich mit praktischen und theoretischen Fragen interreligiösen Dialogs, wobei sich wiederum sehr verschiedene Stimmen äußern, darunter muslimische, evangelische und katholische. Letztere werden dabei durch dezidiert franziskanische Perspektiven zusätzlich binnendifferenziert. Zu guter Letzt kommt in Ruprecht Polenz auch ein aktiver Politiker mit einigen Überlegungen zum Verhältnis von Religion und Politik zu Wort.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89143](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89143)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Insgesamt ist den Herausgeberinnen und Herausgebern ein in seiner Vielfalt überaus anregender Band gelungen, der zum Nachdenken und Weiterforschen einlädt. Lesende aus der Mediävistik werden zum Blick in die Gegenwart angeregt, während Akteure aus Politik und Religion daran erinnert werden, dass gegenwärtige Ereignisse und Prozesse immer auch eine historische Dimension haben. Letztere wird dabei mustergültig auf dem aktuellen Stand der Forschung dargeboten. Es ist natürlich müßig, den Preis einer wissenschaftlichen Publikation zu kritisieren, doch wäre es bei Publikationen, die explizit in die Gesellschaft wirken sollen, eventuell geboten, über günstigere Varianten oder sogar Open Access nachzudenken.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89143](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89143)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jean-Pol Evrard, L'abbaye de Lisle-en-Barrois. Origines, histoire et chartes (1134–1226), Turnhout (Brepols) 2021, 392 p., 28 ill. en n/b, 4 tabl. (Atelier de recherche sur les textes médiévaux, 30), ISBN 978-2-503-59380-7, EUR 95,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

L'abbaye de Lisle-en-Barrois, près de Verdun, a été fondée vers 1143 comme institution canoniale par un certain abbé Eustache, sans doute formé à l'abbaye d'Arrouaise. Mais dès 1149, pour des raisons inconnues, les chanoines laissèrent la place à des moines cisterciens venus de Saint-Benoît-en-Woëvre. L'abbaye se situait aux confins du diocèse de Verdun et du diocèse de Toul, selon un système voulu par les évêques verdunois, soucieux de créer une sorte de barrière spirituelle autour de leur diocèse, comme ils l'avaient fait autour de leur cathédrale.

Seuls deux originaux et demi ont survécu. Tous les autres actes nous sont connus par des copies, essentiellement dans le cartulaire en deux volumes écrit en 1767. Ils sont au nombre de 112 jusqu'en 1226.

L'introduction permet à l'éditeur de faire le point sur les sources disponibles, avant de retracer l'histoire de l'abbaye (fondation, constitution du domaine, transfert du site, abbés, conflits avec les abbayes voisines, relations avec les lignages locaux). Les caractéristiques essentielles des actes sont également mises en avant: près de la moitié émanent d'évêques; comptés par décennies, les actes sont en nombre croissant jusqu'à la fin du XII^e siècle, puis se font de moins en moins fréquents; la catégorie de biens la plus souvent mentionnée est celle des pâtures, ce qui est étonnant.

Comme toujours quand on parcourt un cartulaire, on trouve de petites perles. À Lisle, la plus belle, très bien analysée par Laurent Morelle dans sa préface, est sans conteste un avis juridique rendu, dans une querelle entre Lisle et l'abbaye de Saint-Mihiel, par un novice de l'abbaye de Jouy, ancien doyen du chapitre cathédral de Châlons. Bien que l'avis penche en faveur de Lisle, le litige se termine par un accord équilibré, validé par une kyrielle d'autorités et d'actes.

La construction du livre étonne un peu. Après l'édition des actes reçus par l'abbaye, J.-P. Evrard a groupé quelques «actes non inclus dans le cartulaire», ce qui commence par une notice de la fondation difficile à dater, mais qui est incluse dans le cartulaire. Suivent quelques actes dont l'abbé de Lisle est auteur ou dans lesquels il est témoin, des décisions du chapitre général de Cîteaux relatives à l'abbaye. L'index, inutilement long (sans compter que les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

notes infrapaginales sont redondantes avec lui), est divisé en deux parties, l'une pour les personnes, l'autre pour les lieux, mais le renvoi aux personnes se fait à partir de leur lieu de rattachement. En fin de volume, une liste des actes dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire dans l'ordre de l'édition, ne rend guère de services puisqu'elle aussi fait redondance, alors qu'une liste des actes dans l'ordre du cartulaire aurait été davantage utile. J.-P. Evrard a aussi rédigé un précieux *index rerum*.

Le cartulaire de 1767 est souvent fautif, avec des lectures comme par exemple *ministra deputatus* (n° 33), *commodo* pour *commendo* et *vero* pour *unde* (n° 32) ... Le scribe, dont nous ignorons le nom (tout juste savons-nous que la validation, par paraphe apposé sur les pages de titre, a été effectuée par le prieur), était visiblement aussi peu compétent en latin qu'en paléographie! Soyons indulgents: sans lui nous ne connaîtrions rien de l'histoire de cette abbaye.

On doit bien sûr remercier J.-P. Evrard d'avoir pris en charge cette édition, et de l'avoir fait précéder d'une substantielle introduction; il mérite d'autant plus de remerciements qu'éditer un manuscrit fautif n'est pas simple. Le recenseur est cependant contraint de relever que les erreurs commises par le copiste du XVIII^e sont parfois corrigées (et en ce cas les corrections sont toujours dûment signalées), mais pas toujours; il arrive aussi que les erreurs du scribe soient mal corrigées. Dans l'acte n° 1 de l'annexe A on relève ainsi *quae* au lieu de *quod*, non corrigé; *sirca* est corrigé en *sicut* alors que ce devrait être *circa*; *manutenore* est corrigé, à juste titre, en *manutenere*, mais l'erreur du scribe n'est pas signalée. Il faut y ajouter des erreurs d'inattention, comme, dans le même acte, *capellam* au lieu de *ecclesiam*, *Gaufridi* au lieu de *Gaufridi*, *jornalia* au lieu de *journalia* ...

En conclusion, on peut donc remercier J.-P. Evrard pour le gros travail accompli, mais il faut constater que le recours au manuscrit reste, malheureusement, nécessaire.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89144](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89144)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Michèle Gaillard, Monique Goullet (dir.),
Hagiographies. Histoire internationale de la
littérature hagiographique latine et vernaculaire
en Occident des origines à 1550 / International
History of the Latin and Vernacular Hagiographical
Literature in the West from its Origins to
1550, Turnhout (Brepols) 2020, 789 p. (Corpus
Christianorum. Hagiographies, 8), ISBN
978-2-503-58912-1, EUR 295,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Klaus Herbers, Erlangen

Nachdem 1994 der erste Band des großangelegten Werkes »Hagiographies« von Guy Philippart herausgegeben wurde, sind inzwischen 26 Jahre vergangen, bis der hier zu besprechende achte Teil vorlag. Das Konzept war von Anfang an so angelegt, dass die sukzessiv eintreffenden Beiträge zu unterschiedlichen Ländern und Gebieten des lateinischen Westens und zu verschiedenen Epochen möglichst rasch publiziert werden, ohne Rücksicht auf das Inhaltsverzeichnis, das insgesamt 16 verschiedene »Länder« ausweist. Dieser achte Band komplettiert nun das Panorama mit weiteren handbuchartigen Beiträgen für folgende Gegenden: Marianna Cerno und Maddalena Betti zur lateinischen Hagiografie in Böhmen und Mähren (S. 15–139) sowie dann vor allem zur Gallia im frühen Mittelalter (S. 750–950), das nach einem Beitrag von Joseph-Claude Poulin zu Alkuin (S. 145–184) nach Regionen und Kirchenprovinzen bzw. Diözesen behandelt wird: Joseph-Claude Poulin zur Bretagne (S. 89–242), Lucile Trân Duc und Charles Mériaux zu Le Mans und Angers (S. 243–257), Lucile Trân Duc zu Rouen (S. 261–286), Joseph-Claude Poulin zur Basse-Normandie (S. 287–309), Marie-Céline Isaïa zu Reims, Soissons und Laon (S. 315–365), Paul Chaffenet und Michèle Gaillard zu Noyon (S. 367–377), Klaus Krönert und Michèle Gaillard zu Châlons-en-Champagne (S. 379–387), Charles Mériaux zu Senlis und Beauvais (S. 389–407), Fernand Peloux zu Amiens (S. 409–450), Michèle Gaillard zu Sens, Troyes und Nevers (S. 453–471), Anne-Marie Bultot-Verleysen zu Auxerre (S. 473–492), Hélène Caillaud zusammen mit Michèle Gaillard und Klaus Krönert zu Orléans (S. 493–514), Klaus Krönert zu Paris (S. 515–590), Marie-Céline Isaïa zu Lyon (S. 593–598), Michèle Gaillard und Alain Rauwel zu den Suffraganen Lyons (S. 599–610), Anne-Marie Bultot-Verleysen zu Vienne (S. 613–638), Fernand Peloux zu den Suffraganen von Vienne (S. 639–680), Éric Chevalley zur Passio der Genfer Heiligen Victor und Ursus (S. 681–694), Éric Chevalley zur Tarentaise (S. 695–720) und Anne Wagner zu Besançon (S. 721–727). Zum deutschen Sprachraum steuert Klaus Krönert für die Jahre 750 bis 1100 noch ein Supplement bei (S. 731–764).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Die einzelnen Beiträge von ausgewiesenen Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftlern sind kenntnisreich verfasst und konzentrieren sich zumeist auf die Überlieferung und Zusammenstellung bestimmter hagiografischer Dossiers. Dies bringt es mit sich, dass der weitere Blick zur Wirkung der jeweiligen hagiografischen Texte eher ausgeblendet wird. Auch könnten die Werke der »Hagiografen« zumindest in Bezug auf die Autoren breiter gewürdigt werden: Ado von Vienne oder Hinkmar von Reims sind vor allem als »Nichthagiografen« bekannt, bieten aber in ihren anderen Schriften durchaus Spuren von dem, was Marc van Uytendaele als den »discours hagiographique« bezeichnet hat. Hier sollte man sich der neueren Forschung stärker öffnen. Auch Traditionen wie diejenigen zu Kyrill und Method (S. 59–63) waren politisch zu wirkmächtig, sodass man sich auch hier einen Seitenblick in die »Bohemia-Moravia Pontificia« oder die Papstregesten der »Regesta Imperii« gewünscht hätte. Zum Beitrag über den heilige Vinzenz (S. 540–550) hätte die tiefgehende Monografie von Sofia Meyer (Der heilige Vinzenz von Zaragoza, Stuttgart 2012) herangezogen werden können, um auf dem neuesten Stand zu sein.

Je weiter das Werk fortschreitet, desto unübersichtlicher wird es leider auch. Inzwischen wünscht man sich für jeden Band (oder besser für alle) wenigstens ein Verzeichnis der behandelten Heiligen, so wird der soeben genannte Vinzenz nicht nur in diesem Band, sondern auch im Spanienteil behandelt. Dass Michèle Gaillard im Anschluss an das Supplement von Klaus Krönert noch einen verdienstvollen Beitrag zur heiligen Odile beisteuert (S. 765–769) lässt sich nicht aus der *table générale* erkennen, es findet sich nur im detaillierten Inhaltsverzeichnis am Schluss des Bandes, das aber lediglich den Beginn des Großkapitels erkennen lässt. Für die Präsentationsformen bleiben also Wünsche offen. Jedoch darf die Forschung dankbar sein, dass neben der böhmischen auch die frühmittelalterliche Hagiografie der *aire française* nun gründlich aufgearbeitet wurde, in diesem Fall nach Diözesen, ein Prinzip, das für die anderen Länder nicht angewandt wurde.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89145](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89145)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

M. Cecilia Gaposchkin, Jay Rubenstein (ed.), Political Ritual and Practice in Capetian France. Studies in Honour of Elizabeth A. R. Brown, Turnhout (Brepols) 2021, 458 p., 27 b/w, 9 col. fig., 4 b/w tabl., 3 b/w maps (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages, 34), ISBN 978-2-503-59302-9, EUR 115,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Alain Provost, Arras

Forte de près de cent-quarante titres (dont sept à paraître), la bibliographie d'Elizabeth A. R. Brown, en fin de volume, donne la mesure de la diversité des centres d'intérêt de l'historienne, et celle de l'ampleur de ses travaux, que l'on ne saurait limiter à la France de Philippe le Bel, même si celle-ci en constitue le cœur. Les treize contributions ici rassemblées réunissent des chercheurs de générations et d'horizons différents, tous influencés par l'œuvre, l'enseignement et la pensée d'E. A. R. Brown. Ces contributions sont ordonnées chronologiquement, traitant de thématiques et d'objets auxquels E. A. R. Brown a consacré ses recherches, venant les prolonger en démontrant par là même leur fertilité.

Le parcours débute au XII^e siècle, à l'abbaye de Saint-Denis. Attentif à sa renommée, l'abbé Suger l'a été, démontre Rolf Große, non par vanité mais par crainte de Dieu et souci du salut, dont la prospérité de son église et son action politique ne peuvent être dissociées. Dans le même lieu, au même moment, la conscience des enjeux intellectuels et politiques de l'écriture de l'histoire ressort de l'analyse d'une collection de textes précocement composée (Bibliothèque Mazarine, ms 2013, vers 1117–1125/1126), destinée à faire valoir les droits de l'abbaye et ceux de la royauté (Elisabeth Van Houts). Ces deux premières contributions dessinent les lignes directrices du livre, tout en laissant le lecteur libre de son chemin. Ainsi, ce sont les textes historiques (l'anonyme de Béthune, Vincent de Beauvais), dans leur rapport aux images, qui nourrissent également la réflexion d'Alison Stones: prendre en considération la dimension structurante du jeu des références permet de ne pas considérer les œuvres indépendamment des conditions de leur réception.

Plusieurs contributeurs s'attachent aux relations qu'entretiennent les formes de dévotion et l'idéologie royale. Le don par Eudes de Châteauroux d'une relique du Saint Sang à l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre, dans le Berry, a permis d'associer cette église, au temps du roi Louis IX, aux thématiques des souffrances du Christ et de la défense de la Terre sainte (Nicholas Vincent). Pour leur part, dès le début du XIV^e siècle peut-être, les chanoines de la Sainte-Chapelle ont assuré une célébration particulière pour l'octave de l'Exaltation de la Croix, qui faisait de Louis IX un nouvel Héraclius – l'empereur qui avait réinstallé la Croix à Jérusalem (Cecilia Gaposchkin). Mais en matière de dévotion, les stratégies



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

peuvent être plurielles. L'étude des Bibles moralisées, à travers un chapitre du Livre des Rois donnant accès au débat sur la place accordée aux juifs dans la pensée monastique (Vulg. III R 19), montre l'existence de situations de concurrence entre les ordres (Cisterciens, Augustins, Bénédictins), en réponse à l'expression de préférences spirituelles variées et complémentaires à la fois parmi les membres de la cour (Sara Lipton). C'est à un document méconnu, cependant caractéristique de l'inflexion que constitue le règne de Philippe le Bel en matière de conceptions politico-religieuses, que s'intéresse Robert E. Lerner: une lettre, conservée dans les papiers de Guillaume de Nogaret, adressée en 1297 au roi par un dominicain nommé Jacob, prieur du couvent romain de Sainte-Sabine. Appuyée sur des prophéties bibliques et sur l'«Oraculum Cyrilli», cette lettre est un morceau de propagande contre le pape Boniface VIII, identifié à l'Antéchrist.

Toujours fondées sur les perspectives tracées par les travaux d'E. A. R. Brown, d'autres orientations apparaissent. L'examen des trajectoires suivies par les agents du pouvoir capétien, outre leur intérêt propre, permet de prendre en considération les logiques pratiques de l'administration et du gouvernement du royaume. Issu d'une famille d'administrateurs appartenant à la bourgeoisie, baptisé d'un nom exprimant la fidélité à la dynastie capétienne, le méridional Philippe de Cahors († 1281), maître du Parlement, garde du sceau, évêque de Bayeux, appartient à un milieu social où pouvait s'exercer, en direction des cercles du pouvoir, la force de l'attraction parisienne (William Chester Jordan). Le profil de Jean d'Acre († 1296), étudié par Xavier Hélary, est très différent. Bouteiller de France, fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem et empereur de Constantinople, Jean d'Acre retrouve ici sa position parmi les grands serviteurs des Capétiens, Louis IX, Philippe III, Philippe IV, dont il est le cousin et l'homme de confiance, engagé, au cours d'une longue carrière, dans les principales affaires du temps, parcourant l'Europe et la Méditerranée, accomplissant des tâches variées tout en étant spécialisé dans les missions diplomatiques.

L'étude des trajectoires des agents du pouvoir conduit également à la question de l'exercice concret de l'autorité. La documentation relative aux aveux des templiers de Bigorre en 1307 et 1308, parce qu'elle permet d'analyser les relations entre pouvoir royal et pouvoir inquisitorial ainsi que la mise en œuvre des décisions du pouvoir central, ouvre la réflexion sur le champ d'action des agents locaux de la royauté, tandis que s'accroît le poids de l'autorité royale (Sean Field). D'un autre point de vue, l'examen des décisions de justice et de la législation royale en matière de duel judiciaire montre qu'il n'y a pas eu en la matière de processus linéaire. Les tentatives d'interdiction du duel judiciaire, depuis le règne de Louis IX, interprétées comme l'expression de la souveraineté royale, pourtant successivement atténuées puis réitérées, n'ont pas abouti à la disparition d'une pratique qui, sans être exclusivement aristocratique, permettait l'expression des valeurs chevaleresques (Justine Firnhaber-Baker).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

D'autres questions sont abordées par les contributeurs, ainsi celle de la transmission du pouvoir. À la mort du comte de Champagne Thibaut III en 1201, sa veuve, Blanche de Navarre, a mené une politique active, dans un contexte conflictuel, afin d'assurer les droits à la succession de son fils Thibaut IV. En témoigne la composition par la chancellerie comtale du »Cartulaire de la comtesse Blanche«, présenté à celle-ci en 1225, mémoire de son action déterminante (Theodore Evergates). C'est aux rapports entre exercice du pouvoir et maîtrise de l'espace qu'invite à réfléchir de son côté Élisabeth Lalou, à propos de la Seine. En 1204, avec la conquête de la Normandie, Philippe Auguste intègre la vallée de la Seine au domaine royal. Dès le XII^e siècle, les Capétiens avaient pour objectif de contrôler le fleuve jusqu'à son embouchure. En dépit des difficultés de navigation et d'aménagement, la Seine constituait un axe majeur, structurant les relations entre les Capétiens et les rois angevins.

Introduisant le volume, Cecilia Gaposchkin et Jay Rubenstein rappellent, outre la variété des chantiers entrepris par E. A. R. Brown, l'attention portée par celle-ci à l'érudition et à l'étude des manuscrits, son souci de ne pas séparer histoire et historiographie, sa générosité à l'égard de ses pairs et des plus jeunes. Les travaux ici réunis montrent la fécondité de cette pratique d'une histoire souvent pionnière et jamais désincarnée. Cohérent et construit, ce livre de belle tenue, qui donne à lire et à voir des sources variées dont certaines font l'objet d'une édition, fait honneur à sa dédicataire.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89146](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89146)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Claude Gauvard, Jeanne d’Arc. Héroïne diffamée et martyre, Paris (Gallimard) 2022, 188 p. (L’esprit de la cité. Des femmes qui ont fait la France), ISBN 978-2-070178-55-1, EUR 18,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gerd Krumeich, Freiburg im Breisgau

Claude Gauvard, eine führende französische Mediävistin, legt hier einen nahezu 200 Seiten starken Essay zu Jeanne d’Arc vor. Darauf konnte man gespannt sein, denn die Verfasserin ist besonders auf die Geschichte des mittelalterlichen Rechts und seiner Institutionen spezialisiert – was für die meisten Jeanne-Historiografen sonst nicht zutrifft. Das Resultat ihrer Überlegungen ist äußerst beachtlich.

Das Buch ist nicht chronologisch gegliedert. Gauvard beginnt mit einer Schilderung der Hinrichtung der Jungfrau, geht dann auf den Inquisitionsprozess und die Verurteilung über, gelangt anschließend zu den politischen Verhältnissen jener Zeit, um endlich die Frage nach Jeannes Charakter als Prophetin oder Hexe zu stellen. Es folgt dann noch ein Kapitel über die zeitgenössische Sicht von Freunden und Feinden, und den Schluss bilden knappe Überlegungen zum Revisionsprozess und dem Nachleben der Jungfrau.

Das Ganze ist also kunterbunt gemischt, der Leser wird oft hin- und hergerissen, wohl auch vielfach überfordert, sich aus diesen Facetten und Impressionen ein Gesamtbild von Jeanne und ihrer Zeit zu erschließen. Und da die Chronologie immer wieder durchbrochen wird, kann man aus diesem Buch auch den Verlauf der Erfolge und Niederlagen von Jeanne d’Arc nicht nachvollziehen. Allein die Belagerung und Entsetzung von Orléans wird ausführlich und zutreffend dargestellt, ansonsten hat sich die Verfasserin für Krieg und Diplomatie jener so bewegten Jahre kaum interessiert.

Gleichwohl ist dieser zur Monografie ausgewachsene Essay in vieler Hinsicht interessant, authentisch und oft zutiefst originell. Der Rezensent beschäftigt sich seit 40 Jahren mit Jeanne und hat in diesem Buch noch viel Neues gelernt, beispielsweise die Darstellung über die Variationen der Todesstrafe zu jener Zeit (S. 17f.). Die ganze Besonderheit der öffentlichen Verbrennung tritt hier zutage. Ob die dramatische Inszenierung des Todes der Jungfrau auf dem Scheiterhaufen allerdings eine Kompensation für die fehlende Legitimität des englischen Königs auf dem französischen Thron sein sollte (S. 21f), kann füglich bezweifelt werden. Hier, wie auch oft sonst, flüchtet sich die Verfasserin ins Vage. Bei der Lektüre des Buchs entsteht das Gefühl, dass sie sich immer dann, wenn sie etwas *sans doute* weiß, auf schwankendem Terrain bewegt, etwa bei der Aussage, dass Jeanne *sans doute* am 6.1.1421 geboren wurde (S. 11). Denn genau dieses Datum ist



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

zweifelloos ein Mythos, niemand konnte weder damals noch heute das Geburtsdatum der Jungfrau präzise nennen.

Dennoch ist vieles an diesem Buch *sans aucun doute* neu, aufschlussreich und diskussionswürdig. Beispielsweise die in der Literatur kaum einmal bemerkte Tatsache, dass Jeanne unmittelbar vor ihrer Hinrichtung einer zweiten Bußpredigt unterworfen wurde, nachdem sie doch schon einige Tage zuvor auf dem Friedhof von Saint-Ouen ihren Irrtümern abgeschworen hatte. Diese Abschwörung hatte sie ja später widerrufen, und deshalb wurde sie dann verbrannt. Vorher muss sie aber ein zweites Mal abgeschworen haben, denn anders lässt sich nicht erklären, dass sie noch vor ihrer Verbrennung die Kommunion erhielt. Dies hieße allerdings, dass die *information posthume*, also ein nach dem Tode der Jungfrau von Bischof Cauchon ausgestellter Bericht über eine solche zweite Abschwörung, zutreffend wäre. Und das ist spannend, weil eben diese *information posthume* so verfahrenswidrig war, dass sich die Urkundenbeamten weigerten, sie in das Protokoll des Prozesses aufzunehmen – bis heute ist ihr Quellenwert sehr umstritten.

Ein weiteres Beispiel zur *finesse* der Gedanken der Autorin: Sie analysiert (S. 36f.) die in den Berichten der Zeitzeugen immer wieder erwähnten Tränen, die seitens des Volkes, der Prozessbeteiligten und auch der Engländer geflossen sein sollen. Gauvard stellt das in einen Zusammenhang mit dem spätmittelalterlichen Tränen-Topos und folgert, wohl zu Recht, dass diese vielen Tränen ein sicheres Zeichen dafür sind, dass der Prozess schon damals von den allermeisten als ungerecht empfunden wurde. Wichtig ist auch die Beobachtung, dass sich erst im Prozess die Zunge der Jungfrau gleichsam löste und dass aus den »Stimmen«, die bisher ihr Handeln geleitet hatten, Schritt für Schritt geradezu körperlich konkrete Heilige wurden. Diese Beobachtung ist zwar nicht ganz neu, kann aber dazu verhelfen, dieses hochinteressante Thema stärker in die Erzählung der Geschichte der Jungfrau einzubringen, als dies bislang der Fall war.

Als weiterführend erscheinen auch Gauvards Bemerkungen zur Hexerei, wo man geradezu in jeder Zeile spürt, wie gut diese Historikerin in den geistigen, geistlichen und mentalen Dimensionen jener Zeit zu Hause ist. Zunächst die Feststellung, dass zur Zeit von Jeanne d'Arc Hexerei ein ziemlich neuartiges Phänomen war und dass erst ab ca. 1380 die Vorstellung aufkam, dass Hexen auch im niederen Volk auftauchen und ihr Unwesen treiben können. Und erst ab den 1430er Jahren sei diese *sorcellerie populaire* zu einem echten Problem geworden, weshalb sich die Inquisition stark auf sie konzentrierte. Die Engländer sahen Jeanne als Hexe an, und die englischen Soldaten flüchteten nicht zuletzt wegen dieser Angst, einer Hexe ausgeliefert zu werden.

So ist Jeanne ja auch der Hexerei angeklagt worden, und in den ursprünglichen 70 Anklageartikeln finden sich immer wieder Hexerei-Vorwürfe. Ist sie aber auch tatsächlich als Hexe verbrannt worden? Die Verfasserin ist wohl dieser Ansicht (S. 114), allerdings

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89147](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89147)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ohne dies ganz klar zu sagen (S. 40). Und diese Frage ist doch so entscheidend wichtig! Meines Erachtens wurde der Hexerei-Vorwurf im Laufe des Prozesses fallengelassen, ohne dass die Richter dies öffentlich bekundet hätten. Zunächst hatte ja die im Januar 1431 von englischer Seite durchgeführte Prüfung der Jungfräulichkeit der Gefangenen ergeben, dass sie *virgo intacta* war, was für das damalige Verständnis des Teufels und seiner Gepflogenheiten ein zwingendes Indiz dafür war, dass sie nicht dem Teufel verfallen sein konnte. Und weiterhin – das hätte Gauvard erkennen und sagen müssen – ist in den definitiven zwölf Anklagepunkten vom Mai 1431 nicht mehr von Hexerei die Rede; auch die Berichte von der auf dem Scheiterhaufen errichteten Tafel lassen den Hexerei-Vorwurf aus. Sehr viel wichtiger für Jeannes Verurteilung wurde der ihr vorgeworfene und auch im Prozess jederzeit spürbare »Hochmut«, die *superbia* der Jungfrau, denn sie wollte sich keineswegs dem Urteil der *Ecclesia militans* unterwerfen. Dieses Verhältnis wird von Gauvard allerdings nur ganz summarisch angesprochen.

Zum 1450 begonnenen Revisionsprozess finden sich ebenfalls einige interessante Bemerkungen, etwa die, dass die Richter auch in diesem Prozess keineswegs zur Gänze von der Rechtschaffenheit bzw. sogar Heiligkeit von Jeanne d'Arc überzeugt waren (S. 162f.). Der Inquisitionsprozess von 1431 wird zwar letztlich als ungerecht verworfen, im Verhältnis zu anderen revidierten Prozessen jener Zeit, die die Verfasserin aufs Beste kennt und knapp darstellt, wird jedoch für die Schuldigen nur eine ganz leichte Buße zur Wiederherstellung der Ehre der zu Unrecht verurteilten und verbrannten Jungfrau ausgesprochen. Offensichtlich wollten die Richter des Revisionsprozesses denen von 1431 nicht zu nahe treten.

Resümierend lässt sich festhalten, dass die Argumentation von Claude Gauvard vielfältig, lebendig und kontrovers ist. Der Epilog, in dem es um Jeannes Weiterleben in der Erinnerung geht, ist leider zu summarisch und scheint zu eilig hingeschrieben. Auch hätte man bei den vielen Quellenziten Verweise auf die zitierten Quellen gewünscht. Aber darauf wurde verzichtet, und auch die Bibliografie ist fast provozierend knapp gehalten. Das ist bedauerlich, ändert aber nichts daran, dass man selten ein so aufregendes und weiterführendes Buch über Jeanne d'Arc hat lesen können.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Hans-Werner Goetz, Ian Wood (ed.), »Otherness« in the Middle Ages, Turnhout (Brepols) 2021, 475 p., 31 b/w, 8 col. ill. (International Medieval Research, 25), ISBN 978-2-503-594026, EUR 120,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Bruno Judic, Tours

L'introduction méthodologique de Hans-Werner Goetz et Ian Wood présente un dossier issu d'un congrès de Leeds sur ce thème. L'altérité dans le Moyen Âge et non pas »Un autre Moyen Âge« selon le titre d'un livre de Jacques Le Goff. Il ne s'agit donc pas d'une recherche sur des aspects négligés ou méconnus de l'histoire du Moyen Âge, mais sur ce qui est conçu par les gens du Moyen Âge comme des phénomènes relevant de »l'autre«. Les auteurs soulignent leur volonté de croiser deux approches: d'une part »l'autre« est une catégorie définie par la sociologie ou par la philosophie et qu'on peut tenter d'appliquer aux sociétés médiévales. D'autre part les sociétés médiévales ont elles-mêmes produit une réflexion sur »l'autre« notamment autour du vocabulaire du latin médiéval (*peregrinus, advena, extraneus, alienus...*).

La contribution de Nikolaus Jaspert, »L'autre méditerranéen et le méditerranéen autre«, apparaît comme une vaste synthèse bibliographique qui permet d'évoquer les perceptions de »l'autre« en contexte méditerranéen, Nord contre Sud, ou Est contre Ouest, chrétiens contre musulmans, juifs face aux chrétiens ou aux musulmans, etc. L'auteur remarque que »l'autre« est souvent défini dans une dimension religieuse mais il se demande s'il ne faut pas observer aussi des dimensions non religieuses, par exemple dans les confréries marchandes; il se demande encore si le processus d'altérité, de »devenir autre«, ne se trouve pas autant à l'intérieur de tel ou tel espace, selon un processus de segmentation. Enfin le »méditerranéen autre« est un appel à renverser la perspective en partant de la mer elle-même. La mer, espace de danger, de guerre et de peur, implique des saints »maritimes« du côté chrétien, mais aussi pour toutes les religions elle joue un rôle de symbole, dans un dualisme entre mal et bien.

Martin Borysek, »Des étrangers dans la Maison d'Israël«, examine quatre cas de juifs vus comme »autres« non pas par des non-juifs mais par d'autres juifs. Les *takkanot ha-kahal* étaient des règlements communautaires internes connus entre le XIII^e et le XVIII^e siècle. Ils contiennent des dispositions liées à l'arrivée de juifs sépharades hispaniques dans une communauté juive marocaine, ou bien la coexistence en Crète de juifs »grecs« et de juifs »italiens« récemment arrivés (deux cas), ou encore à Corfou des juifs italiens ayant un meilleur accès à l'autorité vénitienne que les juifs grecs.

Clemens Gantner considère les portraits des Francs et des Byzantins dans l'Italie du Sud du IX^e siècle. Il s'appuie sur les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

réflexions méthodologiques des études »postcoloniales«, notamment celles de Homi Bhabha. Dans le déroulement complexe des événements italiens vus par Erchempert du Mont Cassin et d'autres chroniqueurs, les Francs sont des »autres«, cependant l'empereur Louis II est au contraire vu comme »même«, identifié aux »indigènes«. Pour les événements de la fin du siècle on peut constater, de la même manière, une vision péjorative des »Grecs« contrastant avec une vision positive de l'empereur Basile Ier.

Sophie Gruber revient sur l'»Historia Langobardorum Beneventanorum« (ou »Historiola«) rédigée par Erchempert du Mont Cassin à la fin du IX^e siècle. Elle recherche comment le »nous« désigne une opposition entre une inclusion et une exclusion, entre le même et l'autre ou un processus d'»altérisation« (*othering*) en s'appuyant sur le concept de »pouvoir pastoral« développé par Michel Foucault à partir de la »Regula pastoralis« de Grégoire le Grand et la »Regula Benedicti«. Le »nous« désigne la communauté du Mont Cassin et aussi les Lombards de Bénévent mais peut inclure encore l'empereur Louis II. En revanche les princes lombards de Bénévent, Sico puis Sicard, sont totalement exclus du »nous«, de même que le mauvais évêque Landolf à Capoue. Le pouvoir pastoral est une stratégie rhétorique qui exclut aussi les Sarrasins. L'altérité est construite par un groupe large en recomposition permanente.

Sylvia Huot, »Autres genres, autres sexualités«, étudie l'adaptation d'Ovide en français médiéval du XIV^e siècle, »Ovide moralisé«, ainsi que celle de l'»Epistre Othea« de Christine de Pizan largement tirée du précédent. Plusieurs figures mythologiques et littéraires peuvent suggérer des formes d'altérité de genre ou de sexualité, ainsi chez Ovide l'histoire d'Iphis, une fille élevée comme un garçon et qui se retrouve fiancée à une autre fille. Christine de Pizan manifeste elle-même une forte conscience des rôles masculin et féminin et montre dans ses œuvres un retournement de l'image de l'autre, non plus une femme qui s'efforce d'agir comme un homme, mais une femme qui réalise pleinement son potentiel féminin dans l'écriture.

Astrid Kelser, »Le juif comme autre en parole et en action«, analyse trois textes du Moyen Âge central, la lettre 363 de Bernard de Clairvaux destinée à de grands personnages pour les encourager à soutenir la croisade en 1146, une œuvre d'Abélard »Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien« produite dans les années 1130 et une lettre de Thomas d'Aquin à Marguerite de Flandre vers 1270. L'analyse linguistique, distinguant un discours anti-juif et des actions anti-juives, ne semble pas totalement convaincante.

Nike Koutrakou étudie le monachisme byzantin comme une superposition de »couches d'altérité«. Le moine est en lui-même une figure de l'autre par rapport à la société des laïcs même si le monachisme est une part intégrante de la société byzantine. Toutefois une altérité »normale« liée au vêtement, au mode de vie ascétique, à l'obéissance peut être dépassée par une altérité »particulière« comme, au XI^e siècle, le moine Elias, ami de Michel

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89148](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89148)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Psellos qui le décrit comme un personnage »rabelaisien«. La relation du moine à sa communauté, entre inclusion et exclusion, peut faire aussi un moine »autre« par rapport à ses confrères. L'altérité »extrême« est représentée par des moines ou des moniales ermites ou carrément »sauvages«. Dans cette catégorie extrême, les stylites, tel Syméon l'Ancien († v. 460), peuvent pousser leur originalité jusqu'à une forme de »normalité« dans leur excès même. De la même manière, les saints »fous« (*salos*), tel Syméon le Fou au VI^e siècle, parviennent par la folie et donc l'altérité extrême à la sainteté en tant que catégorie »normale«. L'altérité se manifeste aussi par les travestissements ou encore par des mobilités aberrantes, les »gyrovagues«, qui peuvent dissimuler des fonctions d'espions, tel Jean le Grammairien au IX^e siècle.

Fabian Kümmeler, »Les autres de l'intérieur«, étudie les villages de l'île de Korcula, sur la côte dalmate, à la fin du XV^e siècle, marqués par l'antagonisme entre les villageois agriculteurs, artisans ou marchands d'une part, et les bergers d'autre part. En réalité ils vivent tous dans les mêmes villages, mais les bergers ont des caractères originaux, y compris dans les styles d'accords juridiques, qui les rendent »autres« par rapport aux autres villageois.

Eduardo Manzano Moreno, »Assimiler l'altérité dans l'Islam du haut Moyen Âge«, remarque comment l'Islam des origines, dans les empires omeyyade puis abbasside, avait conscience du faible nombre de »musulmans« et du risque de dilution dans des populations non arabes et non musulmanes. Or, l'empire omeyyade a au contraire manifesté une rapide capacité à arabiser et islamiser les institutions et la vie quotidienne. Le même phénomène peut être observé en Al Andalus au IX^e siècle. Il distingue ainsi, d'une part, les »autres assimilés« à l'intérieur du monde musulman, que ce soit des convertis (*mawali*), des chrétiens arabisés, ou des juifs à la fois arabisés et proches du pouvoir, et, d'autre part, les »autres« extérieurs aux frontières du Dar al Islam, dans ce territoire de la guerre, marqués par la barbarie et l'ignorance.

Patrick Marschner, »L'étranger familial«, étudie la perception des musulmans dans les chroniques chrétiennes ibériques aux alentours de 900. Il s'agit de la »Chronique d'Albelda«, de la »Chronique prophétique«, et de la »Chronique d'Alphonse III«, des textes où l'auteur s'attache à repérer les remplois et les formules bibliques, notamment dans la désignation des musulmans comme Sarrasins, Ismaélites, Hagarènes ou encore Chaldéens. On notera avec beaucoup d'intérêt le jour de la Saint-Martin comme fin prophétisée du règne des Sarrasins dans la »Chronique prophétique« ainsi qu'une éventuelle allusion à Gédéon à propos de la bataille de Covadonga dans la »Chronique d'Alphonse III«.

Ralph Mathisen rappelle que la notion d'»autre«, ou d'altérité, appliquée aux Barbares face aux Romains de l'empire tardif, est insuffisante à décrire un processus de transformation du monde romain dans lequel Romains et Barbares ne formaient que des éléments étroitement liés.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Meghan Mattsson McGinnis se demande jusqu'à quel point le monde de l'au-delà chez les Vikings était un «autre» monde. Elle convoque une riche documentation archéologique combinée à une relecture de sources telles que les sagas pour constater que le monde de l'au-delà n'était pas nécessairement un autre monde et que la frontière entre les vivants et les morts pouvait être fluide.

Yu Onuma étudie »L'altérité comme idéal« dans la tradition des »vertueux Indiens«. La littérature classique gréco-latine dispose de récits sur Alexandre le Grand et ses rencontres avec des sages Indiens comme figures de »l'autre«. Mais ces rencontres sont progressivement christianisées et les sages Indiens deviennent des idéaux pour les occidentaux eux-mêmes tout en demeurant »autres«.

Maria Portmann considère les »signes distinctifs et l'altérité« dans la représentation des prophètes, vers la fin du XIV^e siècle, sur la clôture du chœur de la cathédrale de Tolède. L'altérité des juifs opposée à l'identité des chrétiens est influencée par une histoire complexe qui implique les trois religions monothéistes et les signes distinctifs des Hébreux dépendent en partie de la culture sépharade.

Roland Scheel, »C'était la loi à l'époque«, voit l'émergence d'un âge des Vikings dans la pensée juridique de la Scandinavie médiévale. La mise à distance du passé, sa transformation en quelque chose »d'autre«, obéit à des stratégies concernant la religion antérieure à la conversion au christianisme, ou encore le rôle des rois. Le résultat est l'invention d'un »âge des Vikings« dès l'époque prémoderne.

Felicitas Schmieder, »L'autre partie du monde pour la chrétienté latine du Moyen Âge tardif«, s'attache à la cartographie, notamment la carte dite de Borgia ou de Velletri, où le monde semble focalisé sur les uns, les chrétiens, et les autres, les musulmans. Cependant, il y a aussi des païens et l'accent est mis sur quatre grands empires. En contrepoint, elle évoque le »Livre de Sidrac«, de la fin du XIII^e siècle, qui se présente comme un dialogue tenu longtemps avant le Christ et prophétisant tout ce qui est arrivé depuis. Ainsi le dualisme chrétien/musulman y est présent mais aussi le fait qu'un peuple venu d'au-delà des montagnes (les Mongols) va tuer le chef des Sarrasins, c'est à dire la prise de Bagdad en 1258.

Tiago Joao Queimada e Silva montre comment le musulman est un »archi-autre« pour l'aristocratie portugaise du XIV^e siècle. En réalité, à cette époque, la Reconquista portugaise est achevée, mais la guerre contre l'Islam apparaît comme la raison d'être de l'aristocratie.

Miriam Tveit définit une »altérité intérieure« à propos des Sami dans les lois scandinaves de la fin du Moyen Âge, qui ne les mentionnent pas explicitement; mais ils se devinent à partir de certaines indications comme un groupe associé à la sorcellerie

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89148](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89148)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

et à la maîtrise des forces naturelles. On insistera, pour finir, sur l'importance des bibliographies présentes dans chaque chapitre.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89148](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89148)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Benoît Grévin, Olivier Mattéoni, La Première Loi du royaume. L'acte de fixation de la majorité des rois de France (1374), Paris (Classiques Garnier) 2021, 615 p. (Histoire du droit, 9), ISBN 978-2-406-09900-0, EUR 29,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Georg Jostkleigrew, Halle

Kann man ein dickes Buch über den Text einer einzigen Urkunde schreiben? Benoît Grévin hat dieses Wagnis unternommen und eine umfassende Untersuchung der wichtigen und vielkommentierten *constitutio* oder *lex edi(c)talis* von 1374 vorgelegt, in der Karl V. das Mündigkeitsalter der französischen Könige festsetzt. Grévin versteht sich dabei als »Texthistoriker« (S. 54) und grenzt sich explizit von rechts- und ideengeschichtlichen, aber auch philologischen Ansätzen ab. Der Fokus liegt also nicht auf dem allgemeinhistorischen Hintergrund, auf dem Vergleich mit verschiedenen Volljährigkeitskonzepten und ähnlichen Gesetzen anderer Reiche, wie man dies z. B. von einer Festschrift zum 650-jährigen Jubiläum dieses ersten französischen »Grundgesetzes« im Jahr 2024 erwarten könnte. Im Mittelpunkt stehen vielmehr der Text des Gesetzes, seine urkundlichen Ausfertigungen sowie die beiden mittelfranzösischen Übersetzungen des 14. Jahrhunderts.

Für eine solche Untersuchung ist niemand besser geeignet als Benoît Grévin, der als *directeur de recherche* am CNRS arbeitet, sich seit seiner Promotionsarbeit zur Briefsammlung des Piero della Vigna mit spätmittelalterlichen *artes dictaminis*, Kanzleistilen und -sprachen beschäftigt und zusammen mit Sébastien Barret eine höchst hilfreiche Untersuchung der Arengen der französischen Königsurkunden zwischen 1300 und 1380 (nebst Katalog) vorgelegt hat. Aus dem letztgenannten Forschungskomplex heraus ist auch die vorliegende Arbeit entstanden: Ihren Ausgangspunkt bildete Barrets Fund einer pseudo-aristotelischen Quelle (S. 38), die in die Arenga der *constitutio* von 1374 eingeflossen ist und deren Identifikation Grévin zur weiteren Untersuchung dieses Gesetzes veranlasst hat.

Der Band beginnt mit einem umfangreichen Vorwort von Olivier Mattéoni, der Grévins Ansatz von der Folie der bisherigen rechts- und verfassungsgeschichtlichen Deutungen der »loi fondamentale« von 1374 abhebt, und mit der absatzweisen Präsentation von lateinischem Text und neufranzösischer Übersetzung. Im ersten von fünf großen Untersuchungsabschnitten skizziert der Verfasser dann knapp den historischen Kontext, die weitere Überlieferung der *constitutio* sowie deren bisherige Erforschung. Dabei stellt er u. a. die bislang kaum erkannte Bedeutung der volkssprachlichen Übersetzung von 1378 heraus, die den Schlussstein der »collection



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

diplomatie royale« bildet, die Gérard de Montaigu im Auftrag Karls V. erstellt hat (S. 94f.).

Der zweite Großteil – »l'archéologie d'un texte« – bildet das Grundgerüst der textgeschichtlichen Analyse. Grévin bietet hier zum einen eine diplomatische, syntaktische und rhythmische Analyse des Urkundentextes. Er zeigt u. a. überzeugend, dass die herkömmliche Struktur von Arenga, Narratio und Dispositio zwar nicht aufgegeben, aber doch aufgebrochen wird und dass der Schluss der Dispositio durch eine Zusammenfassung gebildet wird, die die Struktur der Urkunde gewissermaßen als Miniatur reproduziert (vgl. dazu die schematische Übersicht, S. 154). Zum anderen analysiert er die Quellen, aus denen die Autoren des Urkundentextes für die Gestaltung insbesondere von Arenga und Narratio geschöpft haben; dabei gelingt die Identifikation einer Anzahl neuer Vorlagen (vgl. dazu die Übersicht auf S. 41–49 sowie die genaue Auflistung sämtlicher eruierten Quellen oder Anklänge auf S. 525–529). Er unterstreicht abschließend, dass der Text aus verschiedenen philosophisch-theologischen, juristischen, historischen und rhetorischen Vorlagen schöpft, ohne dass man die Scheidung zwischen den genannten Bereichen allzu strikt ansetzen dürfe: »Il existait [...] en dépit des antagonismes institutionnels et catégoriels, et des oppositions de pensée nées de ces spécialisations, une culture commune à l'ensemble de ces clercs et intellectuels [...], culture dans laquelle un savoir de base rhétorique, biblique et classique était déterminant« (S. 279f.).

Der kurze dritte Untersuchungsabschnitt verortet die *constitutio* allgemeiner im Feld der »rhetorischen« (bzw. Notariats-)Kulturen des französischen Königreichs im 14. Jahrhundert. Im vierten Großteil – »le sens de l'acte« – bietet der Verfasser eine poetisch-einfühlsame »Nachdichtung« des Urkundentextes, dessen Sinn in ebenso detaillierter wie umfassender Interpretation entwickelt wird. Der fünfte Untersuchungsabschnitt fragt schließlich nach den Autoren des Textes. Grévin nimmt hier verschiedene mögliche Beteiligte in den Blick, von denen zwei sicher benannt werden können: zum einen der unterzeichnende Notar, zum anderen Karl V. als Urkundenaussteller. Darüber hinaus fragt er danach, durch welche Personen das »artistische« bzw. theologische und das juristische Gedankengut in die Urkunde eingebracht worden sein könnte; der Verfasser benennt den Aristoteles-Übersetzer Nicole Oresme und den Dekretisten Évrard de Trémaugon, die beide im Auftrag Karls V. wichtige Werke verfassten und auch als seine Räte fungierten (allerdings erst nach Promulgation der *constitutio*, und im Falle des Nicole Oresme wohl auch ohne Beteiligung am Regierungsgeschäft). Der Rezensent ist von dieser Identifikation – die im Übrigen mit der Einschränkung des bloß »Wahrscheinlichen« versehen wird – weniger überzeugt als vom Rest der Arbeit. Tatsächlich stellt sich im ganzen fünften Großteil die Frage nach dem Stellenwert der dort erzielten Ergebnisse. Zwar gelingt es dem Verfasser überzeugend herauszuarbeiten, dass in der Urkunde Gedankengut verarbeitet wird, das wenige Jahre zuvor oder danach auch in den Schriften der beiden genannten Gelehrten zu finden ist. Lassen sich daraus indes

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89149](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89149)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Rückschlüsse auf die Autorschaft der *constitutio* ziehen (vgl. zusammenfassend S. 483: »De même que l'artien [= Oresme], le juriste [= Trémaugon] a vraisemblablement imposé ses thèmes«)? Belegen die aufgezeigten Parallelen nicht vielmehr vor allem die Zirkulation bestimmter Texte und Konzepte oder auch die Kenntnis der oresmianischen Aristoteles-Übersetzungen im Umfeld des königlichen Hofes?

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89149](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89149)

Seite | page 3

In der Einleitung hatte Grévin in knappen Worten das Programm und die zentrale Aufgabe des texthistorischen Ansatzes umrissen: »remettre en question le fond d'un document par l'étude approfondie de sa forme« (S. 54). Ist es ihm gelungen, diesen Anspruch einzulösen? Ohne jeden Zweifel versteht man den inhaltlichen und formalen Aufbau der *constitutio* und ihre Verhaftung in den rhetorischen und intellektuellen Kulturen des Spätmittelalters nach der Lektüre des Werkes besser. Auch jenseits der Beschäftigung mit dem eigentlichen Gesetzestext eröffnet die Arbeit eine Anzahl weiterführender Perspektiven. Dies gilt etwa für die Einschätzung von Michel Pintoins Bericht über die Beratungen zum Regierungsantritt Karls VI. im Jahr 1380; in partiellem Gegensatz etwa zu Yann Potin zeigt Grévin auf, dass die dort wiedergegebenen Reden Elemente des Gesetzestextes literarisch verarbeiten und insofern wohl nicht als Reflex der tatsächlichen Beratungen zu verstehen sind (S. 103, Anm. 52).

Wichtiger als die Frage, ob die texthistorische Untersuchung am Ende tatsächlich zu einem neuen Verständnis des Untersuchungsgegenstandes führt, scheint dem Rezensenten indes folgender Gedanke: Grévin rekonstruiert am Beispiel der *constitutio* in gewisser Weise die *microstoria* eines Dokuments und eröffnet seinen Lesern dadurch Einblicke in ein Universum von Texttraditionen und Kulturpraktiken, das auch dem Fachpublikum angesichts des weitgehenden Abbaus der historischen und philologischen Grundlagenwissenschaften zunehmend verschlossen bleibt. Insofern könnte man als Paradox formulieren: Grévins Buch über die »première loi du royaume« wäre weniger wichtig, wenn es mehr (Text-)Historiker wie ihn gäbe.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michael Grünbart (Hg.), Unterstützung bei herrscherlichem Entscheiden. Experten und ihr Wissen in transkultureller und komparativer Perspektive, Göttingen (V&R) 2021, 242 S. (Kulturen des Entscheidens, 5), ISBN 978-3-525-36097-2, EUR 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Darin Hayton, Haverford

The essays in »Unterstützung bei herrscherlichem Entscheiden«, edited by Michael Grünbart, grow out of a recent conference of the same title. The various questions that animated the conference and shape these essays are important if challenging: In making political decisions, understood very broadly, how have princes drawn on experts and expert advice? How have they recognized certain domains of expertise as applicable to their immediate problems? How have they adjudicated between competing divinatory, prophetic, and predictive practices? What role does the identity of the expert play in this process, and how is that identity established and asserted? The contributions to this volume provide rich and nuanced detail into the dynamic contexts in which princes drew on expert advice.

Refreshingly, this collection avoids the courts and princes that have already received considerable attention. Many of these essays focus on the Byzantine context, with the remainder offering comparative studies, including a chapter on ancient Chinese dynasties, one on a 13th-century Yemeni pretender to the throne, and various courts in the Latin-speaking realm. Astrology with its long tradition of providing both predictive and interpretive practices recurs throughout the essays, but other types of prognostication attract these scholars' attention.

Benjamin Anderson's essay points to the way that the medieval Greek context seems to have developed a particular kind of oracular image, including both public monuments and paintings in books. Both types of images served a new type of prognostication that was fundamentally different from earlier methods of augury. Book-bound oracles reassured the interpreter that irregularities in, for example, imperial succession did not threaten the continuity of the office. In this way, they served as a form of historical record that when »properly« interpreted could confirm the emperor's rule. Anderson mentions another type of oracular image: public monuments around Constantinople. Columns in particular, came to be understood as both recalling the past and foretelling the future. The column as oracular image is an important aspect of András Kraft's essay. Kraft shows how emperor Alexios Mourtzouphlos' execution was linked to the prophetic interpretation of the relief on a column in the Forum of Theodosius. The crusaders reinterpreted the column's imagery as foretelling the emperor's execution, by



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

being thrown from its top. Both public monuments and book-bound images were susceptible to new interpretations that were used to justify or legitimize actions.

Essays by Anne-Laurence Caudano and Paul Magdalino analyze the contours of astrology under the Komnenoi emperors. Caudano finds a preference for traditional astrological practices, e. g., nativities and elections, and a resistance to non-traditional forms of astrological practice, e. g., interrogations and political astrology. Similarly, Magdalino sees the revival of astrology at this time as a return to earlier intellectual patronage practices.

Demestrios Kyritses and Florin Leonte move beyond the forms of prognostication and, instead, draw our attention to the physical and institutional arrangement of advisors around the emperor. They give us a finely drawn picture of how circles of advisors radiated out from the emperor, proximity being a measure of perceived influence. But they are quick to point out that the nature of imperial decision-making makes it difficult if not impossible to know what influence these advisors actually had.

Matthias Heiduk's and Hans-Christian Lehner's chapters look beyond astrology and the Byzantine context. Heiduk relies on library catalogs to reconstruct the interests of rulers at the Staufer and the Valois courts. While there is considerable, tantalizing evidence in these catalogs, he finds it difficult to recover the non-astrological forms of prognostication. Astrology's authority and institutional setting obscures other mantic practices. Lehner turns his attention to the ways that medieval historians recounted rulers' decision-making practices, and what that reveals about contemporary values and practices, particularly in the liminal spaces between full Christian control and »mission space« in the East. He finds that they were most concerned with recording and transmitting proper decision-making practices related to warfare.

Other chapters try to recover complex decision-making processes of different historical figures – Michael Schimmelpfennig provides a long view of the bureaucratic and intellectual basis for decision-making in ancient China; Felix Maier offers an analysis of Emperor Julian's process to launch his Persian expedition in 362; Klaus Herber's essay details how Pope Nicolas I (858–867) was held up as a model of decision-making. With Petra Schmidl and Ulrike Ludwig we see once again the importance of astrology and practice that depended on astrology. Schmidl analyzes a book written by al-Ashraf 'Umar in 13th-century Yemen. He compiled a sort of handbook for decision-making. The contents reveal the importance of astrology and celestial phenomena in his processes. Ludwig's essay traces the way astrology and the related practice of geomancy played an important role in the political praxis of Augustus, the elector of Saxony.

This collection of essays puts us in a stronger position to ask the next set of questions about decision-making. First is the question of the expert. In his introduction, Michael Grünbart draws attention



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

to the role of the expert advisor and the challenges of locating that expert. In most of these essays, the expert remains conspicuously absent. Finding the expert is likely an intractable problem, one that Herbers, Kraft, and Schimmelpfennig each acknowledge. Their work along with the other essays in this volume can serve as a starting point for subsequent work that might get us closer to finding the expert. Second is the question of influence. As Kyritses pointed out, we have very little way of knowing what sort of influence the concrete decision-making practices had in shaping the final decision. Influence, in this case, is likely related to both the content of the decision-making practice and the identity of the expert advisor. How a prince decided between or evaluated the various practices available was likely a combination of content and presentation. Unfortunately, we rarely find evidence of a prince explaining exactly why a particular decision was made in a particular way. These questions do not detract from this excellent collection. They are, instead, evidence that this collection will enable us to ask more difficult questions. Scholars interested in the decision-making processes or the various ways prognosticatory practices were used at court will learn a lot from this volume.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89150](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89150)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michel Hébert, Jean-Michel Matz (dir.), Journal de Jean Le Fèvre. Chancelier des ducs d'Anjou et comtes de Provence (1381–1388), Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2020, CXXVII–526–DCLVII–DCCXXXV p. (Mémoire commune), ISBN 978-2-7535-7892-0, EUR 35,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Henri Moranvillé avait proposé pour la Société de l'histoire de France une édition du »Journal de Jean Le Fèvre, évêque de Chartres, chancelier des rois de Sicile Louis I^{er} et Louis II d'Anjou«, mais seul le texte, non intégral, parut en 1887, l'introduction et les index n'étant jamais publiés. Michel Hébert et Jean-Michel Matz ont repris le projet, pour lequel il se sont entourés de spécialistes. Après une courte introduction générale (p. IX–XIV), Mathieu Lescuyer présente le manuscrit (auj. BnF, fr. 5015), dû à la main du chancelier et de ses clercs ou secrétaires (p. XV–XXIV), puis Jean-Michel Matz l'auteur: né à Paris entre 1330 et 1340, il fit profession à l'abbaye bénédictine de Saint-Vaast à Arras, dont il devint le prévôt et, en 1370, l'abbé après avoir été pendant deux ans celui de Tournus; cette même année le roi Charles V le commit son conseiller et celui-ci suivit alors des études *in utroque* à Paris et à Orléans; en 1380 il fut nommé évêque de Chartres par le pape d'Avignon et, un an après il devint chancelier du frère cadet du roi Charles, Louis d'Anjou; il remplit des fonctions diplomatiques, notamment pour le pape; il mourut à Avignon en 1390 (p. XXV–XXXII). Suivent des éclaircissements sur la chancellerie d'Anjou-Provence par J.-M. Matz (p. XXXIII–XLI), les affaires pontificales par Philippe Genequand (p. XLIII–LII), les affaires françaises par J.-M. Matz (p. LIII–LXI), les affaires de Provence par Noël Coulet (p. LXIII–LXX), les affaires napolitaines par Christophe Masson (p. LXXI–LXXIX) et la diplomatie angevine par Thierry Pécout (p. LXXXI–XCI).

Ensuite sont assemblées des notices biographiques, avec une courte bibliographie, des personnages importants selon les catégories papes, cardinaux et évêques, France (roi Charles VI et les grands ducs), Anjou et Duras (ducs et rois), entourages princiers, sans aucun ordre alphabétique (p. XCIII–CXVII), une chronologie succincte (p. CXIX–CXXI) et la bibliographie (p. CXXIII–CXXVII).

Le texte du journal, du 4 février 1381 au 13 juin 1388 (p. 3–526), est publié selon les règles de l'École des chartes. Le chancelier passant souvent du français au latin, les éditeurs ont préféré conserver la même présentation: pourtant, l'usage des italiques aurait permis au lecteur de voir au premier coup d'œil les passages d'une langue à l'autre. Sont identifiées aussi les mains, du chancelier et du secrétaire, quel qu'il fût. L'on y trouve un évêque et un chancelier au travail, prenant des notes presque au jour le jour. Ces notes



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

montrent que l'évêque fut peu présent dans son diocèse: cinq mois au mieux durant toute la période (ce qui n'a pas empêché la commande d'un catalogue des évêques de Chartres depuis les origines jusqu'à lui-même, dont la notice remplit quatre dixièmes de l'œuvre). L'homme politique apparaît mieux: homme de conseil, il en recense une centaine, réunions informelles, de travail, »conseils étroits«, »grands conseils«, il pouvait y en avoir jusqu'à sept ou huit par mois selon les circonstances. Même s'il ne pouvait y assister, sa parole (de plus, c'était un bon orateur) était prédominante, notamment auprès de la reine Marie de Blois. Le chancelier est affirmé par la mention des actes qu'il a validés de son sceau, environ trois mille deux cents. Jean Le Fèvre était aussi un diplomate, mais il est très peu disert sur ses missions et voyages: le roi de France Charles V l'avait envoyé en Bretagne en 1380, où il passa quatre mois (p. 4), le pape Clément VII l'envoya en Flandre pour *le fait du scisme* avec l'évêque d'Amiens Jean Roland, du 26 juillet 1382 au 8 mars 1383 (p. 60); il le renvoya à Paris et en Flandre en octobre 1386 *sur le fait de la court et l'estat du fait de l'Eglise en Flandre*, mais il n'alla pas plus loin qu'Arras (p. 338 et suivantes, il ne rentra pas directement à Avignon). Entre mars et octobre 1384, le pape l'avait aussi chargé d'une mission au Portugal, dont nous ne savons rien, mais celle-ci a eu lieu au plein milieu de la »Crise de 1383–1385«, qui a vu un changement dynastique et une guerre avec la Castille (qui fut vaincue). Relevons qu'il n'est jamais allé à Naples et en Italie du Sud.

Les mentions personnelles sont assez rares: problèmes de santé (coliques p. 159, maux d'yeux avec les paupières enflées p. 255, goutte au bras p. 325) qui le retinrent chez lui. Il ne parle pas de son entourage immédiat, sauf deux fois de son cuisinier Georges qui l'accompagnait en voyage (p. 292 et 507). Du point de vue du caractère, il reconnaît s'emporter (p. 25: *et tant me eschauffa ...*), ce qui pourrait montrer un caractère un peu difficile, mais qui savait résister aux puissants et aux grands (cf. introduction p. XXXI–XXXII).

Le texte est suivi d'un index indispensable, bizarrement paginé DCLVII–DCCXXXII (que devait-il se trouver entre la page 527 et 657?). Cet index mélange les noms de lieu et ceux de personne, mais pouvait-il en être autrement comme les noms étrangers sont mal compris et transcrits dans le manuscrit original? Les contributeurs ont ainsi identifié des milliers de noms du royaume de France, de Provence, de Savoie, d'Italie, de péninsule Ibérique, tâche ô combien ardue. Chaque nom rencontré dans le texte fait l'objet d'une note en bas de page à sa première occurrence et l'index permet de le retrouver dans le reste du texte.

Michel Hébert et Jean-Michel Matz, avec l'édition du »Journal« de Jean Le Fèvre nous permettent d'entrer dans la vie d'un chancelier de la fin du Moyen Âge, au contact de la cour pontificale, de la cour de France et des cours des ducs de la famille des fleurs de lys.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Xabier Irujo, Charlemagne's Defeat in the Pyrenees. The Battle of Rencesvals, Amsterdam (Amsterdam University Press) 2021, 254 p., 17 b/w ill. (The Early Medieval North Atlantic, 11), ISBN 978-94-6372-105-9, EUR 105,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Samuel Ottewill-Soulsby, Tübingen

In 778, the Frankish Prefect of the Breton frontier was ambushed and killed by Basques in a pass in the Pyrenees. These events immortalised the Prefect, named Roland, and the pass, which goes by a number of different names including Rencesvals or Roncesvalles, but not the anonymous Basques, who were written out of the narrative in later *chansons de geste* and replaced by Saracens. A new academic study in English of the battle, and the wider campaign in which Charlemagne unsuccessfully invaded the Iberian Peninsula at the invitation of Muslim allies, is desperately needed. The battle had an important impact immediately on the Carolingian Empire and on later medieval culture, and the role played by Basques and Muslims in the campaign is poorly understood in much contemporary scholarship.

Written by Xabier Irujo, »Charlemagne's Defeat in the Pyrenees« promises precisely such a study. The book is published by Amsterdam University Press as part of its »The Early Medieval North Atlantic« series, which has recently published a number of excellent scholarly volumes. After an introductory preface, the volume consists of chapters sketching the context for the battle; the course of the campaign; the battle; its consequences; and depictions of the battle in later tradition. At the end comes an appendix listing and commenting upon the sources used. It is therefore a pity that the book is deeply and irreparably flawed, being, much like Charlemagne's campaign, undertaken on bad information and disastrously executed.

Matters are not helped by the appalling editing on display. Spelling mistakes and inconsistencies abound (both »Lombardy« and »Lombardía« on the same page used for the Lombard Kingdom [p. 28]). Latin quotations are mangled by autocorrect (the Spanish March was run by the »committees [sic] *marcae hispanicae*« [p. 25]). Stranded fossils from previous drafts are detectable in multiple places. New information is presented as if it had already been introduced. The epilogue starts by referring to content from the beginning of the introduction which is no longer present in the volume. The overall argument of the book is hindered by the poor organisation of material, with confusing shifts between topics, and by baffling sentences: »Cortes and Tudela were not in the hands of the Basques but rather controlled by Islamized Basques« (p. 64).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

All this would be easily forgiven were it not for more serious difficulties. A first intimation of major trouble is the secondary literature used throughout the book. An alarming amount of the bibliography is elderly and employed in place of primary sources. These include citations of the »Life and Times of Charlemagne, The Religious Track [sic] Society« (1799) to list Charlemagne's campaigns (p. 26 ft. 44) and »France in the Life of Her Great Men: The History of Charlemagne« (1833) (p. 191) to show that the Basques were not under Frankish rule (p. 126). This is a problem, as it seriously hinders Irujo's ability to say anything new. The extended chapter on the later reception of Rencesvals becomes a sequence of summaries of literary accounts of the battle, based on decidedly 19th-century conceptions of their use and role in medieval society. Even when more recent literature is employed, it is often inappropriate for the point it is meant to substantiate. This includes the claim that the majority of the Basques in the Iberian Peninsula in the 8th century followed their »original religion« rather than Christianity or Islam, backed up by a reference to a throwaway statement in a general history book on medieval Navarre from the 1980s (p. 33).

The historiography of a subject that has been studied for a long time can be restrictive, and a new perspective can be valuable, particularly when it addresses previously underappreciated sources. One of the problems with previous accounts of the battle is that they follow the Frankish perspective of events. Irujo promises to remedy this by employing »Arabic sources« and »the Basque tradition« (p. 13). Unfortunately, neither of these features prominently in the book, and when they appear they are used in an unclear manner. Arabic material is sparsely employed, often via secondary literature, or through unsourced allusions to »the Arabic chronicles«. What Arabic history does appear is generally confused, so that the leading Andalusī 'Abd al-Karīm becomes both »'Abd al-Krim« and »'Abdul al-Karim«, with separate index entries. Basque material appears only in the chapter on reception, with the first English translation of the 19th-century »Song of Altabizkar« (p. 149–151) from Basque. Even this is potentially questionable, as ft. 37 appears to state that the text was originally composed in French and first translated into English in 1858. At the very least this is confusing, and at worst it undermines Irujo's claims that this is a Basque perspective being introduced to an Anglophone audience for the first time.

The lack of real Arabic or Basque material is disappointing but not a disaster, because the Latin sources offer by far the fullest account of the campaign of 778. Irujo's dependence upon them does result in a very old-fashioned narrative, in which the Franks are the protagonists, which is a problem in a book that sells itself on providing an alternative perspective. The author's sympathies are clearly with the Basques, with Charlemagne's regime being portrayed as a proto-totalitarian state. Despite this, we spend far more time within the Carolingian world than we do beyond it, with figures based in the Iberian Peninsula primarily reacting to decisions made by Charlemagne rather than acting as political



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

agents in their own right. As a consequence, the book offers only the haziest depiction of the politics of al-Andalus, while making vague reference to a free Vasconia mostly in the context of Charlemagne's desire to crush it.

This Frankish focus is even more of an issue because of Irujo's dubious understanding of the Carolingian empire, which is partly a consequence of his heavy dependence on very late material. A 15th-century verse paraphrase of Vegetius, »Knyghthode and Bataile«, is frequently cited as evidence for Carolingian armies. That Pamplona resisted the Carolingian army for some time is proved by the 12th-century Pseudo-Turpin »Historia Caroli Magni« and images on the *Karlsschrein* (p. 59). Particularly difficult are the places where he allows these late sources to dictate the shape of his argument. This includes an extended discussion of whether Roland was a relative of Charlemagne's prompted by nothing more than the »Chanson de Roland« (p. 155–156) which concludes »it appears uncertain whether Charlemagne was either the uncle or the father of Roland«, something that no contemporary source offers any support for.

Even when the author is using sources from the Carolingian period, he seems to have limited understanding of how the sources relate to one another, or of the way they were shaped by genre and context, all of which matter for their evidentiary value. A telling example is his belief that the text he knows as the »Einhardi Fuldenses Annales« are a different and separate source from the »Annales regni Francorum«, rather than two different modern editions of the same text. Irujo is also prone to piling up lists of texts as evidence without considering their value as independent witnesses. The anonymous Saxon Poet is cited with no discussion of their dependence on earlier material or how the genre of poetry might shape their work. A recurring feature of the book is the author rightly declaring something inadmissible as evidence, but then using it anyway. The number of Saxons slaughtered at Verden in 774 is simultaneously unreliable but also valuable for estimating the size of Saxon and therefore Frankish armies (p. 47 ft. 47).

Zooming in further, the usage of these sources is frequently sloppy, something this reviewer realised on p. 16 when they were informed that Charlemagne defeated Hunald II of Aquitaine in 770. Not only did this happen 769, but following Irujo's own citation would give you the correct date. Such inaccuracies run throughout the book, raising severe questions about the reliability of the many important statements that receive no footnote at all. More troubling are places where the author plays fast and loose with the sources. Irujo argues that Einhard failed to mention the ambush at Roncesvalles in his biography of Charlemagne by citing the line »Charlemagne crossed the Pyrenees, obtained the capitulation of all places and castles that stood in his way, and returned with his army safe and unharmed« (p. 71), but stops where Einhard continues »except that on his return, in the heights of those very Pyrenees, it happened that he had a brief taste of Basque

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89153](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89153)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

treachery«. Einhard then describes the ambush. It stretches this reviewer's charity to attribute this lapse to incompetence.

All of these problems manifest with the core argument of the book, which is that Charlemagne's invasion was primarily targeted at the Basques with the intention of establishing a *Marca Hispanica*. His defeat at Rencesvals not only threw the empire into disarray, but in the long run forced him to settle for an inferior »Gothic March«. There is a lot that is interesting about this thesis, but the problems laid out above in this review make it impossible to assess clearly. The heavy Carolingian focus of the book makes it hard to understand who the Basques were, how they might relate to the Gascons or Aquitanians and why a war against them would require one to get involved in Andalusian politics or march on Zaragoza.

Likewise, a lack of understanding of the Frankish world and its sources leads Irujo to repeatedly (and confusingly) claim that the idea of a Spanish March dependent upon the Carolingians died in 778 (p. 126) or in 824 (p. 137), something that would have been news to the people who kept using the term to describe the region throughout the 9th century. Irujo may have been better equipped to navigate this terrain had he made use of recent work on the frontier in the early medieval Iberian Peninsula by historians such as Eduardo Manzano Moreno, Cullen Chandler or Jonathan Jarrett, to name just some of a large body of scholarship available in English.

The book is not entirely without merit. Irujo draws upon ten years of walking the terrain of the campaign, later thanking the »Rangers of the Government of Navarre« for their help (p. 71). His locating of the ambush is convincing and helps explain the course of the battle. His emphasis on the importance of the Iberian Peninsula for Charlemagne's reign is also well taken. This makes it all the more frustrating that because of the flaws discussed above, this book cannot be recommended as an antidote to the subject's relative neglect in recent scholarship. Anglophone readers are probably still best served by the work of Roger Collins, but a new account, which combines an understanding of the politics of the peoples on both sides of the Pyrenees, is still to be desired.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89153](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89153)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Mike Janßen, Wie das Leben so der Tod. Sterbedarstellungen von Kaisern und Königen in der Historiographie des früheren Mittelalters, Göttingen (V&R unipress) 2021, 480 S., 12 Abb. (Studien zu Macht und Herrschaft, 4), ISBN 978-3-8471-1351-5, EUR 65,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Timo Bollen, Düsseldorf

Ein merkwürdiges Gefühl ist es in einer Zeit, in der Covid-19 und der Krieg in der Ukraine die politischen Tagesthemen sind, ein Buch über Sterbedarstellungen von Kaisern und Königen im früheren Mittelalter zu lesen. An gegenwärtigen Bezugspunkten mangelt es der Studie, mit der Mike Janßen unter Betreuung von Matthias Becher im Wintersemester 2019/2020 an der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn promoviert wurde, also nicht. Der Autor gibt in der Einleitung sogar einige Beispiele für die öffentliche Wahrnehmung von Sterben und Tod in der jüngeren Vergangenheit (S. 15–18).

Die Untersuchung von Janßen ist fast zeitgleich mit der von Manuel Kamenzin¹ erschienen, und im Aufbau sind gewisse Ähnlichkeiten zu erkennen. Jedoch kann es als Gewinn betrachtet werden, dass nun die Todesdarstellungen der Kaiser und Könige vom 6. bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts in zwei so profunden Studien analysiert wurden. Der Gestaltung des vorliegenden Bandes kommen zwölf farbige Abbildungen zugute, die die Interpretation sinnvoll illustrieren.

Die Arbeit ist in sechs Abschnitte mit unterschiedlicher Länge unterteilt. In der Einleitung (S. 15–42) beleuchtet der Autor den Forschungsstand und führt präzise in seine Fragestellung sowie den Aufbau und die Methodik ein. Voraussetzung sei, dass es bei der Vorstellung vom Tod »zwei Grundgedanken« gebe, nämlich »die Angst vor dem schlechten Sterben und die Hoffnung auf einen guten Tod« (S. 24). Sein Fokus liegt auf den Verfassern der Quellen und deren Intention. Somit ist nicht die tatsächliche Todesursache zu untersuchen, dies wäre auch kaum möglich, sondern die Darstellungsabsicht.

Das folgende Kapitel, zumeist eine anhand der Forschungsliteratur veranschaulichte Darlegung des Themas »Sterben im Mittelalter« (S. 43–100), wäre sicherlich deutlich zu kürzen. Denn so macht die Einleitung, zu dem dieser Abschnitt zweifellos zu zählen ist, gut ein Viertel der Untersuchung aus. Dennoch ist hier sowie



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Manuel Kamenzin, Die Tode der römisch-deutschen Könige und Kaiser (1150–1349), Ostfildern 2020, (Mittelalter-Forschungen, 64), dazu meine Rezension in: [sehepunkte 21](#) (2021), Nr. 5 [15.05.2021].

in allen weiteren Kapiteln des Buches zu konstatieren, dass Janßen die Forschung trotz des großen Zeitrahmens souverän überblickt.

Was unter »gutem« und »schlechtem« Sterben zu verstehen ist, verdeutlicht Janßen im folgenden Abschnitt (S. 101–152). Meistens wurde als guter Tod der im Bett angesehen, wenn noch Zeit blieb, die »Sünden zu büßen und die weltlichen Angelegenheiten zu ordnen« (S. 104), während der plötzliche Tod als eher schlecht angesehen wurde. Wichtig sind die Hinweise des Autors, dass häufig auf biblische oder antike Vorbilder zurückgegriffen wurde, um gute oder schlechte Tode und damit einhergehend gute und schlechte Herrscher dazustellen (Maria oder Martin von Tours als positive, Herodes, Nero oder Arius als negative Beispiele).

Das vierte Kapitel (S. 153–311) ist das Herzstück der Arbeit. Janßen stellt drei historiografische Schriften in den Fokus und untersucht anhand derer die oben genannte Darstellungsabsicht. Es sind Gregor von Tours und sein Werk »Libri historiarum decem« sowie die Chroniken Reginos von Prüm und Thietmars von Merseburg. Hier auf Details einzugehen, würde den Rahmen dieser Besprechung sprengen. Zumeist ist bei Gregor von Tours das »schlechte« Sterben zu beobachten, das deutlich ausführlicher und mit mehr Details geschildert wird als bei Regino von Prüm. Selbstverständlich ist einschränkend hinzuzufügen, dass es in der Ottonen- und Salierzeit weniger Todesfälle von Herrschern gab als in der Merowingerzeit, sodass Thietmar von einer geringeren Zahl an Todesfällen berichtet, jedoch sterben die von ihm angeführten Könige und Kaiser allesamt einen »guten« Tod. Dabei ist natürlich zu ergänzen, dass gewaltsame Todesfälle ein Signum der fränkischen Geschichte waren (dazu ebenso das nächste Kapitel).

Es folgt im fünften Abschnitt (S. 313–383) eine ausführliche Übersicht über die Todesarten, unterschieden zwischen dem natürlichen und unnatürlichen Tod sowie dem »stillen« Tod, womit gemeint ist, dass über die genaue Todesursache keine Angaben gemacht werden konnten. Anhand mehrerer Fallstudien untersucht Janßen schließlich die unterschiedliche Darstellung frommer und unmoralischer Herrscher. Wichtig erscheint der Hinweis, dass die Todesursache in den Quellen nur ganz selten differiere. »Stirbt ein Herrscher an einer Krankheit, tut er das in der Regel in allen Überlieferungen [...]« (S. 382f.).

Konzise fasst der Autor seine Ausführungen zusammen (S. 385–400). Mehrere Verzeichnisse runden die Studie ab (S. 401–446). Hilfreich ist im Anhang die tabellarische Übersicht über die einzelnen Herrscher, wo unter anderem (soweit bekannt) der Bestattungsort, die Todesursache und der Quellennachweis aufgelistet werden (S. 447–461). Das stichprobenartig überprüfte Orts- und Personenregister ist zuverlässig (S. 463–480).

Positiv zu nennen ist der gute sprachliche Ausdruck und die Verständlichkeit der Darlegung. Dies ist vor allem darin begründet, dass Janßen auf eine ausführliche Zusammenstellung der lateinischen Originalzitate im Fließtext verzichtet und diese

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89154](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89154)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

in den Anmerkungen lediglich anführt. So ist das Werk, was leider bei Qualifikationsschriften zu selten vorkommt, nicht nur für ein Fachpublikum geeignet, sondern auch für die breitere Öffentlichkeit. Besonders im Unterricht ist dieses Buch ebenfalls sinnvoll einzusetzen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89154](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89154)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Mathias Kluge, Verschuldete Könige. Geld, Politik und die Kammer des Reiches im 15. Jahrhundert, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2021, 562 S. (Monumenta Germaniae Historica. Schriften, 77), ISBN 978-3-447-11569-8, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gerald Schwedler, Kiel

Es war still geworden um die Finanzgeschichte für den Bereich des Mittelalters. Nach den ersten Ansätzen und der Vision, mittelalterliche Staatsfinanzen römisch-deutscher Staatsoberhäupter buchhalterisch erfassen zu können, wie es zu Beginn des 20. Jahrhunderts im Umfeld von Adolph Nuglisch versucht wurde, und dem großen Interesse der 1970er und 1980er Jahre an Organisation und Ökonomie des spätmittelalterlichen Reichs sucht die vorliegende Arbeit im Sinne einer neuen, kulturgeschichtlich fundierten Finanzgeschichte, die Reichsfinanzen aus neuer Perspektive zu analysieren. Dabei wählt Kluge als Fokus die Frage nach dem königlichen bzw. kaiserlichen Kreditverhalten, unternimmt also eine Bewertung der Herrscher in Bezug auf ihre Kreditaufnahmen und Tilgungen. Ausgangspunkt ist die Auswertung eines einzigartigen und bislang nahezu ignorierten Quellenbestandes, des Privatarchivs Konrads von Weinsberg († 1448), des »wichtigsten königlichen Finanzministers« (P. Moraw) unter Sigismund von Luxemburg, und die daran anknüpfende, breit angelegte und methodisch strukturgeschichtlich unternommene Analyse des gesamten Finanzhaushaltes der römisch-deutschen Könige im 15. Jahrhundert.

Obwohl der Versuch, die Reichsfinanzen analytisch zu bewältigen, bereits früher mit approximativen Annäherungen unternommen wurde, stellt die Herangehensweise in der zu besprechenden Studie einen Quantensprung der Auswertung dar und leistet dadurch Grundlagenarbeit. Auf der Basis der Registereinträge aus dem Archiv Konrads von Weinsberg wurde eine Datenbank erstellt, die die Ausgaben und Einnahmen des königlichen Haushalts verzeichnet. Dieser Grundstock wurde kontextualisiert mit den bislang unedierte(n) (aber weitestgehend ausgewerteten) Reichsregistraturbüchern (RR) der römisch-deutschen Könige, die im GLA Karlsruhe sowie dem HHStA Wien aufbewahrt werden, sowie den als XML-Format nutzbaren Daten der »Regesta Imperii« (S. 31f.).

In drei Teilen behandelt der Verfasser den Umgang mit Krediten, erstens in einem allgemeinen Überblick über den Kreditbedarf der Herrscher im 15. Jahrhundert (S. 34–86), zweitens in Bezug auf die Formen und Praktiken bei der Kreditaufnahme (S. 87–358) und drittens bezüglich der Kredittilgung (S. 359–520). In Teil 1 vermittelt Kluge zunächst nach eingehender Analyse der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

bisweilen stark nationalistisch und positivistisch geprägten Forschung zur Reichsgeschichte ein neues und kulturgeschichtlich ausgerichtetes Verständnis über Handlungsspielräume und Alternativlosigkeiten des Reichsoberhauptes. Dabei summiert er die bisherigen Studien im Hinblick auf das Problem des enorm gesteigerten Finanzvolumens für das Aufgabenspektrum der Reichsgewalt sowie die neuen Dimensionen der Kriegskosten und belegt schlüssig die Alternativlosigkeit der Kreditfinanzierung des königlichen Haushalts, den er als Kammer erst einmal funktional und institutionell definieren und konturieren musste.

In Teil 2 werden systematisch Strukturen der Kreditaufnahme der römisch-deutschen Herrscher untersucht. Dabei stellt Kluge auf Basis der Datenbank zunächst die kleineren und größeren Formen der Kreditaufnahme im Rahmen der Hofversorgung und der Versorgung auf Reisen dar. Steter Ortswechsel ermöglichte die kontinuierliche Ausweitung des Kreditrahmens, etwa bei faszinierten und unwissenden Bürgern, aber auch in erheblichem Maße bei Adligen, die zu »Mit-Unternehmern« (Fouquet) wurden und stets durch Versprechungen, Partizipation, Pfändern etc. von der Kreditwürdigkeit überzeugt werden mussten. Kluge kann herausstellen, dass selbst noch Kaiser Maximilian persönlich an Kreditverhandlungen teilnahm und dass die »Glaubwürdigkeit« zur Finanzierung des Staates an die Person des persönlich bürgenden Herrschers geknüpft war.

Teil 3 widmet sich der Kredittilgung. Hierbei dekliniert Kluge eng am Quellenmaterial die reiche Palette an Möglichkeiten des Herrschers bzw. der Kanzlei durch, auf Forderungen einzugehen – oder eben dies zu unterlassen. Dies reicht von Umschuldung über Verpachtung und Verpfändung bis hin zum Vertrösten und Schuldigbleiben im Todesfalle. Bei der Umschuldung war es etwa möglich, Kredit nicht nur als Geldkredit, sondern auch als Sach- und Dienstleistungskredit anzunehmen. Bei der Analyse des Mittels der Verpachtung geht Kluge den Bereichen Kanzlei, Münzstätten oder auch der Judensteuer mit statistischer Auswertung nach und kann belegen, wie aus den unbeglichenen Forderungen des Herrschers Kreditketten und soziale Verbindlichkeiten entstanden, die als Kohäsionsfaktor gedeutet werden können.

Kluge hat mit seiner 562-seitigen und stets stringent formulierten Studie nicht nur die höchst inhomogene und mehr als 160 Jahre alte Forschungsgeschichte durchgearbeitet und aufbereitet, sondern darauf aufbauend einen neuen Weg in die qualitative und quantitative Auswertung gezeigt. Ein besonderer Wert stellt die finanzökonomisch und kulturgeschichtlich fundierte Auswertung des unedierten Weinsberg-Archivs und der Reichsregistratur dar, die durch reichliche Zitate unmittelbaren Eindruck der königlichen Finanzverwaltung ermöglicht. Bisweilen weicht er dabei vom starren Raster, das eine reine Strukturgeschichte vorgeben würde, ab, um Einzelbeispielen, Sonderentwicklungen oder erklärungsbedürftigen Sachverhalten nachzugehen, und wählt hierzu auch illustrativ sprechende Überschriften. Ein Hang zu neudeutschen betriebswirtschaftlichen Fachtermini (*return*



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

on investment) etc. ist nicht zu verkennen und dient zuweilen als modern gedachte Problemhinführung. Insgesamt mag auch als methodisch beschränkend gesehen werden, dass der sehr belastbare Kern des Weinsberg-Archivs konzentrisch um Quellen und Quellengattungen bis zu einem diffusen Ende im 15./16. Jahrhundert erweitert wird. Es wäre indes ein enormer Gewinn für die Forschung, wenn die der Arbeit zugrunde liegende Datenbank – auf welcher Plattform auch immer – öffentlich gemacht und damit dem Digitalisierungsprozess nicht nur Rechnung getragen, sondern auch Nutzen aus ihm gezogen würde. Im Printmedium wäre ein Teilen der enormen Arbeit an Originalquellen ohnehin unmöglich.

Kluge legt eine für die Forschung grundlegend neue Bewertung der spätmittelalterlichen königlichen Finanzen vor. Er weicht damit von der reichsgeschichtlichen Erzähltradition von den starken Kaisern der Ottonen- und Salierzeit und den schwachen und durch Schulden getriebenen Herrschern im Spätmittelalter ab. Kluge kann zeigen, dass Kreditpraxis im 15. Jahrhundert ein essenzieller Bestandteil von Herrschaftspraxis war. Schuldenmachen und Schuldentilgen erwiesen sich bei wachsendem Finanzvolumen als existenznotwendige Regierungspraktiken, die fest im Herrschaftsdenken integriert waren. Der Regent legte persönlich Rechensteine, war aktiv an den Geldgeschäften beteiligt, insbesondere wenn es um wichtige Kreditgeber ging. Dieses Standardwerk wird künftig in der deutschen und europäischen Finanzgeschichte des Mittelalters nicht zu umgehen sein.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89155](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89155)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Waldemar Könighaus (Hg.), Dalmatia-Croatia Pontificia, Göttingen (V&R) 2021, XLVII–496 S., 3 Karten (Regesta Pontificum Romanorum), ISBN 978-3-525-31738-9, EUR 150,00; Frank Engel, Thomas Czerner, Daniel Berger (Hg.), Iberia Pontificia. Vol. VI: Provincia Tarraconensis. Dioeceses Pampilonensis, Calagurritana et Tirasonensis, Göttingen (V&R) 2022, 329 S. (Regesta Pontificum Romanorum), ISBN 978-3-525-31739-6, EUR 100,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

Les hasards de l'avancement des travaux, aussi remarquables par leur régularité que par leur qualité, des »Regesta Pontificum Romanorum«, menés sous l'égide du »Papsturkundenwerk« de Göttingen, nous offrent presque simultanément deux volumes, dont la lecture conjointe permet de voir à la fois ce qu'il y avait de commun ou de différent dans les relations entre la papauté et les églises locales.

On connaît le principe de ces volumes: chacun d'eux recense tous les documents, au moins présumés (dans de nombreux cas on ne sait si les communications faites par des légats ou des envoyés étaient écrites ou orales), concernant la papauté (émanés de celle-ci, adressés à elle ou la mentionnant), y compris les légats et les juges délégués, des origines à la mort de Célestin III en 1198, et concernant aussi les églises d'une région déterminée, plus ou moins vaste selon le nombre de regestes. Ceux-ci sont organisés par provinces ecclésiastiques et, à l'intérieur de celles-ci, par diocèse: chaque évêché, chaque église (le plus souvent des monastères et des chapitres) fait l'objet d'un chapitre, analysant (en latin) l'ensemble des actes concernés, avec indication des sources (y compris, selon les cas, manuscrites) et la bibliographie. Lorsque la situation le requiert, un chapitre est également consacré à un royaume ou à une principauté. Les simples clercs, voire les laïcs, individuels ou collectifs comme les *cives* d'une ville par exemple, sont également pris en compte. L'ensemble est toujours extrêmement complet et précis, et fournit une base de travail inépuisable – mais actuellement sous-exploitée – pour l'étude non seulement de l'histoire de l'Église et des régions en question, mais aussi pour celle de l'histoire de la communication, des langues, des relations internationales ...

On présentera ici successivement ces deux volumes, très différents puisque l'un porte sur des régions balkaniques, l'autre sur le nord de la péninsule Ibérique.

Historiens occidentaux, nous avons sans doute tendance à voir les Balkans médiévaux comme une région périphérique de la



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

chrétienté latine, presque extérieure, marginale en tout cas. Ces notions de centralité et de marginalité sont très abusives, comme le montre le volume consacré par Waldemar Könighaus à la Dalmatie et à la Croatie: des régions aux contours – et aux fidélités – bien souples, qui correspondent en gros à l'ancienne Yougoslavie et à l'Albanie, c'est-à-dire des régions guère éloignées de l'Italie. La région d'ailleurs, Grégoire le Grand s'en soucie, et il n'est pas le seul à le faire, contenait des biens appartenant à saint Pierre. Se fondant sur le registre de ce pape, Innocent II rappelle encore à l'archevêque de Split qu'il ne peut être consacré que par le pape et qu'il a agi en infraction aux canons en recevant sa consécration des mains de l'archevêque d'Esztergom. Quant à Alexandre III, il réside quatre jours à Zara en 1177, avant de conclure avec Frédéric Barberousse la paix de Venise. Il est vrai cependant que les voyages n'étaient pas sans danger, comme le montre vers 1050 le naufrage de quatre évêques se rendant à un concile provincial à Split.

Les conflits entre puissances latines et puissances grecques, sans oublier des peuples pendant longtemps restés païens, occupent en général le devant de la scène. Il y a d'ailleurs peu de monastères, en tout cas peu de monastères qui ont obtenu des lettres pontificales (encore faut-il que celles-ci soient conservées, ou qu'au moins on en dispose de témoignages indirects). Pour l'essentiel, les relations entre la papauté et ces régions se sont faites au niveau des archevêchés et des évêchés d'une part, des rois et des princes d'autre part.

Les sources les plus utilisées ne sont d'ailleurs pas les archives des correspondants des papes, mais le «Liber pontificalis», les registres de Grégoire le Grand, Jean VIII ou Grégoire VII, les actes des conciles, les collections canoniques, et des sources narratives comme l'«Historia Salonitanorum pontificum» de Thomas, archidiacre de Split, ou le «de administrando imperio» de l'empereur Constantin Porphyrogénète. C'est d'ailleurs là pour l'historien davantage habitué à travailler sur le Moyen Âge central, un utile rappel de l'inscription de ce dernier dans la longue histoire de l'Église, une longue histoire dont les clercs étaient, eux, parfaitement conscients. Les grands noms cités ne doivent cependant pas faire croire que seuls les plus importants des pontifes s'intéressaient aux Balkans. Jean X (914–928) par exemple reproche au roi de Croatie et à l'archevêque de Split leur éloignement des pratiques catholiques, et fait tenir par ses légats un concile réformateur à Split en 925.

Impossible bien entendu, et inutile, d'analyser ici l'ensemble de ce matériau. Au fil des pages, on relève l'importance de la question linguistique, avec l'insistance pontificale pour que la liturgie se fasse exclusivement en langue latine ou en langue grecque, à l'exclusion du slavon, dont la mise par écrit (*litteratura*) a été inventée par les ariens. La mission des légats n'est pas toujours simple, entre les ordres pontificaux, la réalité du terrain, les pressions subies et les interactions constatées.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Le serment de fidélité prêté en 1076 à Grégoire VII par Suinimir comme roi de Croatie et de Dalmatie est d'une grande richesse: investi par un légat pontifical par l'étendard, l'épée, le sceptre et la couronne, le roi s'engage à respecter les décisions du légat, défendre les églises, imposer le paiement des dîmes, veiller à la chasteté des clercs, protéger les veuves et les orphelins, promouvoir le mariage légitime et interdire la traite d'esclaves, sans oublier de verser chaque année un cens de 200 besants au siège apostolique.

Les grands, ecclésiastiques ou laïcs, ne sont pas les seuls à s'adresser au pape: ce sont les *cives* de quelques villes qui demandent au pape la création d'un archevêché ou insistent auprès d'un légat pour qu'il passe chez eux et leur donne un nouvel évêque; un prêtre demande à Alexandre II un retour aux coutumes anciennes, mais il est vrai que le pape lui répond ne pouvoir discuter avec un simple inconnu.

Parmi les destinataires on trouve de rares monastères, mais aussi les Templiers, à Senj ou à Ljubač.

Passionnants pour l'histoire des régions concernées, ces registres le sont aussi pour l'histoire de la papauté. Ainsi un *registrum* des actes d'Eugène III est-il mentionné dans une lettre d'Alexandre III; on peut noter d'ailleurs que le pape est à Bénévent quand il cite le registre de son prédécesseur, ce qui suggère qu'il voyageait avec des archives. Sur l'usage de l'écrit aussi, les renseignements sont multiples, comme le vol de lettres pontificales et royales commis par des pirates aux dépens d'envoyés du pape de retour de chez le roi de Sicile, ou les lettres adressées par l'archevêque de Split à ses suffragants pour leur annoncer la convocation du concile de Latran III, lettres dont il demande qu'elles lui soient retournées.

Le panorama que nous offre le volume consacré par Frank Engel, Thomas Czerner et Daniel Berger aux diocèses de Pampelune, Calahorra et Tarazona est bien différent. Ici, pas d'actes avant le dernier tiers du XI^e siècle: cela montre combien l'Adriatique était une mer bien plus chrétienne ou romaine que la Méditerranée occidentale à l'époque de Grégoire le Grand ou de Jean VIII. La conquête arabe n'a évidemment pas favorisé les relations des futurs Aragon et Navarre avec Rome, mais les progrès, lents et tourmentés, de la reconquête chrétienne n'entraînèrent à court ou moyen terme aucun contact romain. C'est la papauté réformatrice de la seconde moitié du XI^e siècle qui se soucia d'envoyer dans cette région des légats chargés notamment d'imposer la liturgie romaine.

La réorganisation de l'église ibérique, pour une institution ecclésiastique qui avait en mémoire les cadres antiques mais devait tenir compte de la carte politique contemporaine fut complexe: on vit ainsi dans les années 1160 deux évêques de Pampelune, consacrés l'un par l'archevêque de Tolède, l'autre par celui de Tarragone; ces litiges sur les limites des provinces, fréquents



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dans la péninsule, se retrouvaient au niveau des paroisses, éventuellement contestées entre plusieurs évêques.

Ces litiges, en fait, existaient aussi dans les Balkans. Une différence majeure entre ces deux aires géographiques était une présence monastique nettement plus affirmée en Espagne. L'abbaye San Salvador de Leyre, par exemple, attestée depuis le milieu du IX^e siècle, entretint des relations assez nourries avec la papauté.

L'abondance de l'écrit n'était pas sans susciter de difficultés. Dans le cadre d'un litige avec l'évêque de Pampelune vers 1170, l'abbaye de Leyre invoqua un privilège d'Alexandre II: le cardinal-légat trouva ce privilège suspect, Alexandre III fit enquêter jusque dans les archives du Mont-Cassin et valida l'acte de son lointain prédécesseur. À tort, nous savons depuis Kehr que le privilège d'Alexandre II était un faux. Nous le savons même depuis Clément III, qui par un nouvel examen avait conclu à la fausseté (et donc annulé aussi l'acte d'Alexandre III). Ce n'est pas le seul cas d'utilisation de faux documents. Le prieur de Nájera acheta le travail d'un faussaire pour défendre sa position au cours d'un litige avec l'évêque de Calahorra.

Les relations entre monastères et évêques n'étaient pas toujours iréniques; ou du moins les actes pontificaux mentionnent-ils surtout les épisodes de tensions, comme lorsque le prieur de Nájera se permit d'instituer des prêtres paroissiaux sans passer par l'évêque. Et puisque les actes mentionnent les conflits, ils stigmatisent aussi des laïcs, comme ceux qui s'en prennent aux biens et aux personnes des chanoines de Santa Maria la Mayor de Tudela.

La »Reconquista« est peu présente, mais on observe quand même une vive attention au maintien, ou au rétablissement, de la paix entre les rois chrétiens afin de repousser les ennemis de l'Église.

Il ne faudrait pas exagérer les différences entre les deux régions considérées. Dans les deux cas, les questions de juridiction ecclésiastique, de contrôle des évêchés et de contrôle des églises par les évêchés sont primordiales. Ce n'est pas un hasard si les évêchés concentrent bien plus de registres, et donc de liens avec la papauté, que les monastères. Ces derniers se contentent généralement d'obtenir du pape la confirmation de la protection apostolique et de leurs biens – les évêchés en font de même – et pour le reste ne sont guère dans la mire du pape qu'en cas de désordres (internes au monastère, ou avec des voisins).

Une autre caractéristique commune, et forte, est le rôle fondamental des légats apostoliques. En relation constante avec le pape, ils démultiplient l'action de celui-ci avec une redoutable efficacité et lui assurent, de fait, une sorte d'ubiquité.

De nos jours, quelques esprits chagrins considèrent que le genre des »Regesta« relève d'une érudition d'un autre temps. Quelle meilleure réponse que de les inviter à lire ces deux volumes que

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89156](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89156)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

nous devons au patient et minutieux travail de nos collègues, pour constater toute la richesse d'informations que l'on peut y trouver, et pour réaliser qu'on y plonge, en fait, dans le concret des affaires ecclésiastiques médiévales?

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89156](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89156)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Vanina Kopp, Elizabeth Lapina (ed.), Games and Visual Culture in the Middle Ages and the Renaissance, Turnhout (Brepols) 2020, 354 p., 7 fig. (Studies in the History of Daily Life [800–1600], 8), ISBN 978-2-503-58872-8, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Luc Bourgeois, Caen

Après un rapide bilan historiographique, l'introduction des éditrices du volume définit le parti général de cette collection de treize contributions. Il s'agit d'aborder les jeux, majoritairement des jeux de tables, dans un espace géographique s'étirant de la Scandinavie à l'espace indo-musulman, à travers le filtre de la culture visuelle: celle des représentations des jeux et de la matérialité de ceux-ci, considérés dans une perspective sociale. L'ensemble est divisé en deux sections – »Games and society« et »Materiality of games«, de manière parfois un peu artificielle.

Les échecs occupent une place importante dans ce recueil, tant est grande la richesse symbolique de cette activité élitaires. Michael A. Conrad revient sur le célèbre »Livre des jeux« commandé par Alphonse X, roi de Castille et Léon, en 1283–1284, envisageant la structure de l'ouvrage, la complexité symbolique et les antécédents possibles de ces images qui marquent à la fois un usage très maîtrisé de diagrammes et le développement d'une littérature vernaculaire plus technique.

Daniel E. O'Sullivan, qui a contribué à l'édition critique des »Eschéz d'Amours«, texte incomplet de la fin du XIV^e siècle, revient sur cette œuvre inspirée du »Roman de la rose«. Il confronte au texte les rares illustrations présentes dans les deux manuscrits partiellement conservés: celui de Dresde fournit trois étapes du parcours courtois des héros, celui de Venise explicite la construction du récit par un diagramme figurant les différents sentiments remplaçant les pièces sur l'échiquier.

Dans une œuvre de jeunesse, »Il Filocolo«, puis dans le célèbre »Il Decamerone«, Boccace met en scène le jeu d'échecs à plusieurs reprises, adaptant en langue vernaculaire des thèmes classiques dans la littérature antérieure – la partie entre le prince sarrazin et le chrétien, l'approche amoureuse dans un jardin – ou suivant les déplacements d'une partie. À travers l'analyse de quatre images des années 1425–1450 liées à ces passages, Akash Kumar propose une lecture qui nous semble prendre trop peu en compte l'origine géographique – italienne et flamande – de ces œuvres.

Louise Fang s'intéresse aux 23 gravures sur bois ajoutées à la seconde édition (1483) de l'adaptation par William Caxton d'une traduction française de Jacques de Cessoles, mais sa tentative de confrontation des images avec la réalité n'emporte pas la



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

conviction. Comparer ces illustrations avec des pièces de jeu réelles nous paraît constituer un contresens: l'iconographie des nombreuses adaptations de Jacques de Cessoles fournit des archétypes des différentes classes sociales plus qu'une représentation de véritables pièces de jeu. À l'époque des publications de Caxton, les pièces d'échecs conservées sont d'ailleurs majoritairement réalisées au tour et empruntent des formes symboliques, induites par ce moyen de production.

La contribution d'Elina Gertsman aborde le rôle de l'ivoire d'éléphant dans la réalisation de pièces d'échecs comme dans la représentation de ce jeu sur des objets courtois, coffrets ou miroirs. Cette symbolique de l'ivoire s'exerce en effet à plusieurs niveaux dans l'histoire des échecs. L'éléphant du jeu primitif, oublié dans la plupart des pays d'Europe, relève à la fois d'une forme de guerre inconnue des Occidentaux et d'un animal largement fantasmé par les bestiaires à partir du XIII^e siècle. En tant que matériau, ses défenses furent souvent employées pour réaliser des pièces d'échecs.

Dans un texte très érudit, Katherine Forsyth et Mark A. Hall dressent un bilan des connaissances acquises sur les jeux de tables des régions celtiques, à partir de données archéologiques présentes dès le I^{er} siècle, puis de sources écrites à partir du VIII^e siècle de notre ère. L'originalité d'une partie de ces jeux par rapport au reste de l'espace européen n'empêche pas qu'ils constituent comme ailleurs des marqueurs élitaires.

D'autres chercheurs anglais ont réalisé depuis quelques décennies des inventaires systématiques des décors présents sur les miséricordes de stalles d'églises. Paul Hardwick en tire quelques exemples figurant des parties de dés et de tables, les premières pouvant rappeler les deux soldats se partageant les vêtements du Christ et les secondes des jeux qui dégénèrent. Si ces représentations peuvent sembler étranges au cœur de sanctuaires, elles illustrent malgré tout les préventions de l'Église contre les jeux de hasard et d'argent.

L'analyse des jouets d'enfants dans l'Italie des années 1350–1550 (Annemarieke Willemsen) reste faiblement documentée par les découvertes archéologiques publiées. En revanche, l'iconographie livre à nouveau une ample moisson d'objets, qui se rencontrent sur une grande diversité de supports, en particulier pour illustrer les âges de la vie et la naissance mais qui apparaissent également dans les marges des manuscrits, voire sur un tableau d'autel. Il reste que la disparition d'une culture matérielle propre aux enfants entre l'Antiquité et les XIII^e–XIV^e siècles en Europe occidentale pose question, d'autant que les sites d'Europe de l'Est (Novgorod en particulier) fournissent des témoignages de tous ces objets dès le début du second millénaire.

Les jeux associés au lieu de travail et à l'habitat des mineurs de l'Altenberg au XIII^e siècle fournissent une approche originale d'un groupe social particulier, dont les pratiques ludiques en matière

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89158](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89158)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de jeu demeurent populaires, avec un goût prononcé pour les jeux de quilles et les dés (Lena Asrih et Jennifer Garner). En revanche, les disques en pierre (fig. 4.2) ont pu connaître des usages très divers et leur interprétation comme palets de jeu est impossible à prouver. Les auteurs ouvrent l'analyse à la régulation des jeux à partir des données fournies par des lois promulguées dans des districts miniers allemands, italiens et hongrois.

Les graffitis de jeux posent généralement des problèmes de datation, celle du monument qui les portent ne fournissant qu'un *terminus post quem*, mais ces tracés fournissent un témoignage populaire irremplaçable de l'usage de jeux de société dans l'espace public. L'enjeu est important dans l'empire byzantin des V^e-VII^e siècles, où les jeux demeurent mal connus (Walter Crist). L'auteur montre la pérennité du *pente grammai* et du *ludus duodecim scripta* d'origine antique. Le contexte social de ces jeux – aux portes des églises, dans les portiques ou les gradins d'édifices de spectacles – illustre à la fois la sociabilité urbaine et le désœuvrement. La présentation des graffitis gravés au XII^e siècle dans la chambre d'une tombe des îles d'Orkney (Julie Mell) ne se rattache au thème de l'ouvrage que par leur interprétation en tant que performance.

Enfin, deux chapitres nous entraînent vers l'Orient. Celui de Tülün Değirmenci est consacré au *nard* (ancêtre du backgammon) dans la littérature et la culture ottomane. Ce jeu – appelé *tabulae* en Occident et qui constitue avec les échecs un divertissement spécifiquement élitair – est ici considéré dans la longue durée et dans une perspective sociale principalement développée pour les XVI^e et XVII^e siècles. Après avoir présenté l'histoire plurimillénaire du *nard* et les récits légendaires sur son origine, l'auteur analyse l'ambiguïté entre un jeu apprécié des élites et les multiples prohibitions religieuses dont il fait l'objet. Cette dualité existe également en Occident mais avec une différence notable: l'usage du *nard* ou des échecs dans l'espace public (et en particulier les maisons de café) paraît usuelle en Turquie, mais l'auteur démontre finement qu'il se limite à certains segments de la société. Irvin Cemil Schick nous entraîne entre Turquie et Inde pour aborder le jeu de promotion dénommé serpents et échelles. S'il est probablement issu de régions dominées par l'hindouisme et le jaïnisme, son existence avant les Temps modernes demeure mal définie. Introduit dans le monde musulman, il a donné lieu à une version soufie connue sous le nom d'«échecs des gnostiques», qui symbolise une progression spirituelle sur un tablier de 10 x 10 cases, jusqu'à la case finale qui marque l'union avec Dieu.

Alors que chaque année voit la publication de plusieurs volumes collectifs concernant les jeux de société médiévaux – le plus souvent abordés sous un angle littéraire – ce recueil se distingue par sa diversité disciplinaire et par la variété des types de jeux (et jouets) qu'il aborde. Les points critiques soulignés concernent la faiblesse de certaines confrontations des représentations fournies par l'iconographie et les textes avec les *realia*, plusieurs auteurs de ce volume faisant preuve d'une certaine naïveté en la matière. Cet

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89158](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89158)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

entrelacement des sources nécessiterait sans doute des approches plus collectives.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89158](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89158)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wendan Li, Die Vita Papst Gregors IX. (1227–1241). Papst und päpstliches Amt in kurialer Sicht, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2021, 373 S., 13 farb. Abb., 14 Tab., 1 Karte (Papsttum im mittelalterlichen Europa, 9), ISBN 978-3-412-52128-8, EUR 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Aaron Schwarz, Wien

Die Existenz einer päpstlichen Vita beeinflusst nicht nur die Art und Weise der Rezeption von Leben und Werk des jeweiligen Pontifex, sondern kann zuweilen sogar mit als Grundlage dafür angesehen werden, dass es überhaupt zur Verankerung eines Papstes im allgemeinen sowohl kurialen wie geschichtswissenschaftlichen Bewusstsein kommt. Für die lange Zeit, die es in der Forschung brauchte, bis etwa Honorius III. eine umfassende moderne biografische Würdigung erfuhr, scheint das Fehlen einer solchen, man möchte sagen, offiziellen Taten- und Lebensbeschreibung mitverantwortlich zu sein. Auch die Größe und Bedeutung eines Vorgängers, insbesondere eines Innocenz III., dessen »Gesta« in den vergangenen dreißig Jahren verstärkt das Interesse der Forschung erregt haben, was mit der intensiven Auseinandersetzung mit seinem Pontifikat allgemein, der Edition seiner Register und diverser Einzelstudien in engstem Zusammenhang steht, konnte einen ihm nachfolgenden Papst im Schatten verschwinden lassen.

Dies scheint mit Einschränkungen auf Gregor IX. zuzutreffen, sodass es Wendan Li ausgehend von der »Vita Gregorii IX.« in ihrer Dissertation unternimmt, die Basis für eine Gesamtschau und umfassende (Neu-)Interpretation eines Papstes zu liefern, der vor allem durch seinen Konflikt mit Friedrich II. und die Anlage des »Liber Extra« im Gedächtnis geblieben war; dessen Pontifikat jedoch deutlich mehr Facetten aufzuweisen hat. Ausgehend von einer intensiven hilfswissenschaftlichen und auf einige Teilaspekte konzentrierten sprachlichen und inhaltlichen Analyse des Werkes, mit dem Bemühen, ihn aus dem Schatten, sowohl Innocenz' III. als auch des Stauferkaisers, mithin aus der Rolle eines bloß epigonalen Nachfolgers bzw. eifernden Kontrahenten ins Licht eines von der Kurie selbst entworfenen Bildes zu stellen, ist die Studie dem Ansatz nach im Kontext von Studien der neueren (Papst-)Forschung zum zeitgenössischen Bewusstseins- und Wahrnehmungshorizont angesiedelt.

Dabei stellt die Autorin am Beginn klar heraus, dass es sich aufgrund des stark perspektivischen Charakters der Quelle zunächst um eine Analyse der durch den/die Vitenverfasser geprägten Darstellung und Wahrnehmung resp. Wirkungsabsicht handeln muss, im Einzelfall dennoch Rückschlüsse auf die historische Wirklichkeit gezogen werden können und mindestens ein neues Licht auf andere Überlieferungsformen geworfen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

werden kann. Die insgesamt acht Abschnitte umfassende Arbeit gliedert sich in einen hilfswissenschaftlich-philologischen Teil, der den eigenwilligen Überlieferungszusammenhang im »Liber Censuum« (Kap. 2) sowie Aufbau, Konzeption und Sprache im Kontext der mittelalterlichen Papstgeschichtsschreibung in den Blick nimmt, überdies präzise und reflektiert der Verfasser- und Datierungsfrage (letztere mit neuem Datierungsvorschlag) nachgeht (Kap. 3). Der zweite Teil hebt an mit einem ausführlichen strukturellen Vergleich mit der Darstellung im »Liber pontificalis« (Kap. 4) und bietet eine inhaltliche Analyse dreier programmatischer Aspekte: der Funktion des Werkes im Zusammenhang der Herrschaft des Kirchenstaates (Kap. 5), seines Charakters als Legitimationsinstrument im Konflikt mit Kaiser Friedrich II. (Kap. 6) sowie schließlich der damit zusammenhängenden Konstruktion eines Selbst- und eines Feindbildes (Kap. 7).

Die kodikologische und philologische Analyse ist präzise und anhand diverser Grafiken und tabellarischer Gegenüberstellung von Textstellen übersichtlich und überprüfbar gestaltet. Daneben bieten die am Ende der jeweiligen Abschnitte stehenden Zusammenfassungen nicht nur eine bequeme Orientierung, sondern ermöglichen zugleich, die Arbeit dank der Geschlossenheit ihrer einzelnen Teile auch als Nachschlagewerk zu Einzelaspekten der »Vita« zu verwenden. Farbige Abbildungen aus dem zentralen Codex Ricc. 228 machen die kodikologischen Ausführungen zudem visuell ansprechend. Die Darstellung und Argumentation ist im Ganzen stringent und verzichtet auf unangemessene Ausschmückung und Redundanz, was es zusätzlich zu der sachlichen und sprachlichen Qualität lobend hervorzuheben gilt.

Methodisch sieht sich die Studie im Spannungsfeld von Vorstellungen und Wahrnehmungsgeschichte sowie älteren geschichtswissenschaftlichen Paradigmata angesiedelt, wobei die Autorin bemerkt, es fehle bisher »eine größere Untersuchung, die ein Beispiel dafür gebe, wie sich die neue Methode [...] mit den traditionellen Fragestellungen der Politik-, Sozial- und Strukturgeschichte verbinden ließe« (S. 15). Ob das Zusammenführen »der subjektiven und objektiven Wirklichkeit« (S. 318) – letztere offenbar vor allem als Ereignisgeschichte begriffen (S. 14) –, das als wesentliche in dieser Studie geleistete methodische Weiterentwicklung im Umgang mit mittelalterlicher Geschichtsschreibung im Schlussfazit dargestellt wird, tatsächlich neu ist, bliebe anhand der weiteren Forschungslage zu prüfen.

Indizien für die Beantwortung der Verfasserfrage werden auch über das entsprechende Kapitel hinaus gesammelt und ergeben laut Autorin jedenfalls eine Person, die im Singular angenommen wird und die aufgrund ihrer Kenntnisse zu internen Abläufen in der unmittelbaren Umgebung des Papstes, wohl seiner Kammer, zu vermuten ist. Wiederholt wird der uneheliche Neffe Gregors IX., Nikolaus von Anagni, als möglicher Vitenverfasser ins Spiel gebracht, ohne dass dabei aufgrund der Quellenlage freilich



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Gewissheit erzielt werden könnte. Inwieweit der wissenschaftliche Drang nach Fixierung einer konkreten Autoren-Person zwingend notwendig ist, bleibt in solchen Fällen grundsätzlich zu fragen; das betrifft nicht nur die mittelalterliche Geschichtsschreibung.

Wendan Lis Unternehmen, ausgehend von einer zentralen Quelle, einer Neubewertung Gregors IX. Bahn zu brechen und zugleich den Blick auf das kuriale Selbstverständnis und allfällige Legitimationsstrategien vor dem Hintergrund bestehender Narrative zu lenken, erscheint angesichts neuerer kulturwissenschaftlicher Forschungsansätze sehr berechtigt und darf in der vorliegenden Form einer detaillierten quellenkritischen Analyse, die Materialität, Überlieferungskontext und Sprache ausreichend Raum gibt, wohlbegründete Vergleiche hinsichtlich der Komposition und Erzählstrategie vornimmt sowie wichtige Schlaglichter auf inhaltliche Einzelaspekte der Darstellung wirft, als in höchstem Maße gelungen bezeichnet werden.

Auf eine darauf aufbauende fruchtbare Weiterentwicklung der Forschung um Gregor IX. darf man gespannt sein.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89159](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89159)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Céline Martin, Juan José Larrea (dir.), Nouvelles chartes visigothiques du monastère pyrénéen d'Asán, Pessac (Ausonius Éditions) 2021, 256 p., 8 ill. en n/b, 16 ill. en coul. (Scripta Mediaevalia, 42), ISBN 978-2-35613-371-7, EUR 19,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Matias Ferrera, Paris

En 2017, la découverte et l'édition de copies de quatre chartes liées au monastère d'Asán (Espagne, Aragon), associées à deux autres actes déjà connus, permirent de reconstituer le plus important ensemble diplomatique wisigothique (522–586) existant à ce jour. Au-delà des apports sur l'établissement-même, ce matériau renouvelle l'état des connaissances relatives à la période wisigothique, comme le démontrent les contributions du colloque pluridisciplinaire qui y fut consacré en 2019. Le présent ouvrage en publie les actes, et fournit en annexe les textes des documents.

Deux des huit articles exploitent le corpus pour reconstituer, en pointillés, l'histoire du lieu.

La lecture des sources diplomatiques et hagiographiques démontre qu'Asán se trouvait à la croisée d'influences et de réseaux transpyrénéens (A. Isla). À la frontière des mondes franc et wisigoth, le recrutement des moines se faisait au sein de l'aristocratie locale mais aussi en Gaule ou en Italie. Du fait de ces contacts, les pratiques monastiques étaient marquées par les traditions importées de Lérins, Marseille et Arles. Le lieu cristallisait une relation triangulaire d'intérêts partagés avec la monarchie de Tolède et l'épiscopat: en tant que lieu de formation de moines devenant évêques, soutenus par les rois et soutiens de celle-ci, Asán profitait de leurs largesses et exerçait une influence sur la région alentour.

Le monastère occupait une place prééminente au sein de l'organisation territoriale et sociale locale (G. Tomás-Farci). Sa fondation, à côté d'une forteresse, soutenue par les souverains, garantissait le contrôle du pouvoir central sur le piémont. La localisation du site et des biens donnés au VI^e siècle confirme le maintien du maillage des *territoria*, grandes circonscriptions administratives et fiscales, héritées de l'Empire romain. Après la conquête arabe, ils demeurent les cadres de redéploiement des pouvoirs locaux, aristocratiques et communautaires, avant que les débuts du féodalisme (X^e–XI^e siècle) les fragmentent en châtelainies réduites. La centralité d'Asán était double, militaire et religieuse, avant que les moines ne prennent le pas sur les aristocrates locaux au XII^e siècle.

Deux autres contributions complètent les apports des chartes en inscrivant Asán dans le contexte plus large du piémont pyrénéen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Le site d'un autre monastère wisigothique, Santa Cecília dels Altimiris, fournit des éléments de comparaison pour comprendre la réalité matérielle d'Asán dont l'emplacement (contesté) n'a pas encore été fouillé (M. Sancho). Fondé au début du VI^e siècle, Altimiris était constitué d'une église entourée de bâtiments annexes (cabanes, citernes ...). Les découvertes récentes soulignent le paradoxe entre l'érémisme, hors des espaces anthropisés et contrôlés notamment par les évêques, et le mode de vie opulent (mobiliers de luxe, denrées importées de toute la Méditerranée), qui témoigne de l'origine aristocratique et romaine des moines et de leur implantation dans des circuits commerciaux, auxquels ils contribuaient par l'exploitation des ressources sylvestres (exportation de résines coûteuses).

L'histoire d'Asán et son domaine ne se comprennent pas non plus sans intégration dans l'évolution de l'exploitation agro-pastorale de haute montagne, reconstituée à partir d'études locales, archéologiques et paléo-environnementales (Ch. Rendu). Se dessinent deux phases: une première de culture d'herbage et de pastoralisme en forêt (III^e–V^e siècle), une seconde de céréaliculture d'altitude et d'éparpillement des établissements d'élevage (fin VI^e–IX^e siècle). La description des biens d'estive offerts au monastère témoigne du mode d'organisation existant à la veille de cette seconde période, hérité de la période tardo-romaine, fait de grands ensembles pastoraux construits autour d'enclos, situés à proximité des voies de circulation et encadrés par des propriétaires terriens, dont les évêques bienfaiteurs du monastère.

Quatre autres articles analysent l'ensemble diplomatique en tant que tel.

Les documents sont replacés dans leur contexte de production et de transmission (R. Collins). Asán est un exemple représentatif du monachisme wisigothique. Né en tant qu'ermitage autour d'une figure charismatique, il est rapidement devenu un lieu de vie communautaire ascétique et un vivier de formation des élites épiscopales, qui conservèrent un lien permanent avec l'établissement. La continuité institutionnelle explique la survie des chartes du VI^e siècle, dont les originaux, produits sur papyrus, sont perdus, mais la teneur est connue par des copies. Leur transmission, passive et involontaire, sans fin pratique (aucune ne fut utilisée dans des causes judiciaires), pourrait expliquer qu'elles aient été préservées des interpolations et falsifications.

Quatre de ces chartes sont des donations *pro remedio animae*, dons faits par des particuliers prestigieux aux moines d'Asán pour le rachat de leurs péchés (F. Gallon). Jusqu'alors, des documents originaux, produits à Ravenne au tournant des VI^e–VII^e siècles, étaient considérés comme les premières attestations de cette pratique apparue au Ve siècle en Gaule. Néanmoins, le corpus wisigothique pourrait désormais renfermer les plus anciens exemples de cette typologie documentaire (certes sous forme de copies). Toutes les caractéristiques du don matériel et du contre-don spirituel s'y retrouvent, sous l'influence évidente de la



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

pastorale développée principalement à Lérins et diffusée à Asán du fait des échanges incontestables entre les deux monastères.

Un autre de ces documents, l'exemption du roi Léovigild à l'évêque Aquilinus de Narbonne (572), apporte des éléments nouveaux sur le système fiscal wisigoth, héritier de l'administration tardo-romaine (D. Fernández): persistance d'un impôt annuel sur la terre payable en monnaie d'or ou en nature et d'impôts personnels sous forme de prestations (entretien de la voirie publique et de troupes), mais collecte effectuée par des receveurs dépendant désormais de l'administration royale auprès d'administrateurs représentant les propriétaires. Bien reconsidérée, la politique d'exemptions, dont elle témoigne, ne serait pas la preuve de l'affaiblissement du pouvoir royal mais constituerait un moyen d'obtenir et de conserver le soutien des élites locales.

Enfin, les chartes récemment découvertes offrent de nouvelles clefs de lecture aux épigrammes et hagiographies consacrées à deux saints d'Asán, Victorien et son disciple Gaudiosus, évêque de Tarazona (J. C. Martín-Iglesias). Les auteurs de ces textes (VI^e–XIII^e siècle), dont les éditions critiques sont données ici, ont connu de près ou de loin les chartes wisigothiques, et en ont exploité les matières factuelles pour ancrer leurs narrations. L'analyse confirme les intertextes entre sources diplomatiques et productions religieuses ou littéraires en milieu monastique, souvent en contexte de réforme et de défense des droits de l'institution face à des appétits extérieurs: c'est le cas d'Asán, qui, entre le mi-XI^e siècle et le début du XII^e siècle, dut lutter, en s'appropriant et usant des figures illustres de son passé, contre le pouvoir épiscopal. Pour conclure, la présente publication démontre bien la nécessité d'une approche pluridisciplinaire, à fortiori pour les époques anciennes. Elle démontre aussi combien la découverte de quelques documents peut renouveler l'état des connaissances sur les périodes anciennes. Or, de semblables découvertes, dans les archives et les bibliothèques espagnoles, ne sont pas à exclure.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89160](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89160)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Florian Mazel (dir.), Nouvelle histoire du Moyen Âge, Paris (Seuil) 2021, 1042 p., ill. en coul., cartes, ISBN 978-2-02-146035-3, EUR 39,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dominique Iogna-Prat, Paris

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89161](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89161)

Seite | page 1

Imposant volume appelé à renouveler le rayon des manuels d'histoire du Moyen Âge, l'entreprise collective dirigée par Florian Mazel propose un total changement de perspectives historiographiques. Soulignons d'abord que cette histoire est «nouvelle» en ce qu'elle voit large: impossible à l'âge de la *world history* de concevoir le Moyen Âge occidental aux simples dimensions du Finistère européen, même si l'émergence de l'Europe, spécialement sur le plan culturel, ne manque pas d'être pris en compte, mais aux dimensions du monde.

Pour Mazel et ses compagnons d'équipée, la matière de cet âge «moyen» se distribue en deux temps, un premier et un second Moyen Âge, de part et d'autre de la réforme grégorienne, ce qui inscrit, dans la structure même de l'ouvrage, le rôle déterminant de l'institution ecclésiale dès les XI^e–XII^e siècles. Dix-neuf chapitres pour le premier Moyen Âge et vingt-six (plus quelques «prolongements») pour le second, que complètent hors contrainte chronologique vingt-neuf «transversales» dont l'objet est de se concentrer sur d'importants nœuds problématiques et autant de débats au cœur d'une médiévistique en renouvellement, de l'«alimentation» à la question des «vivants et morts».

La nouveauté de cette somme de plus de mille pages est de s'atteler clairement à «la dissolution de la plupart des grands paradigmes discursifs et explicatifs». Une pareille «dissolution» répond à trois impératifs: intégrer les profonds renouvellements des données fournies par l'archéologie, qui permettent, entre autres, un certain nombre d'approches des hommes qui ont fait la ou les société(s) médiévale(s) par le milieu et l'environnement; faire une vraie place aux sciences dites «auxiliaires» de l'histoire (spécialement la paléographie et la codicologie) et les placer au centre des réflexions de l'historien au titre de la «scripturalité» (*Schriftlichkeit* ou *literacy*) comme marqueur de développement de sociétés qui se disent en écrivant; enfin, prendre en compte la circulation des savoirs entre histoire et sciences sociales (anthropologie, géographie, philosophie et sociologie) dans la perspective d'une économie-monde des savoirs.

Ici, plus de Moyen Âge en trois temps (haut Moyen Âge, Moyen Âge central, bas Moyen Âge); plus de hautes époques économiquement déprimées dans un monde continuellement cerné par la faim; plus de tournant ou de «révolution féodale» autour de l'an mil; mais, à l'inverse, à l'aide de bons arguments tirés de l'archéologie, une «dynamique d'expansion» précoce dès le VIII^e siècle; l'examen de la pertinence du qualificatif «féodal» et une réflexion serrée sur les



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ressorts de mutations sociales dans la longue durée, des années 800 à 1300, de la part des élites seigneuriales dans ces mutations, et, dans ces élites, le rôle des clercs et des moines grands seigneurs; en bref, la part de l'*Ecclesia* dans l'émergence d'une société autre. Si la domination seigneuriale des VIII^e-XI^e siècles est soigneusement étudiée, avant que le focus des formes de domination sociale s'élargisse aux principautés et aux royaumes, les auteurs se demandent ce que peut signifier le syntagme »société féodale«, formule employée sous une forme interrogative. Alors que l'examen de l'empreinte du christianisme à haute époque (V^e-VIII^e siècles) a permis d'insister sur l'émergence d'une nouvelle économie sociale et morale avec l'apparition d'un nouveau groupe social, les pauvres, et des effets de »l'investissement profitable dans un circuit salvifique contrôlé par les ecclésiastiques« (p. 51), il s'agit, cette fois, de mesurer le saut hiérarchique franchi à l'âge grégorien, lorsque les termes »Église« et »société« deviennent coextensifs, une coextensivité qui marque l'entrée dans le second Moyen Âge sous la forme d'une »rupture flagrante« entre un âge où l'institution ecclésiale était imbriquée, et un âge où s'impose une institution séparée et dominante.

Le grand intérêt de l'étude consacrée au *dominium* universel de l'Église est de faire le point sur les fondements proprement institutionnels de la réforme pour rappeler comment l'Église se constitue alors en »système«, en organisation de droit, quelle administration théocratique du monde suppose cette organisation systémique dans la gestion des hommes, des cadres, des biens et des grâces, et surtout sur quelle assise économique repose la domination ecclésiale; ce qui vaut des pages très neuves sur la constitution du réseau paroissial, la paroisse s'imposant comme le lieu de collecte de la dîme, et la dîme (d'apparition carolingienne) s'imposant elle-même comme la redevance chrétienne par excellence. Au titre de la paroisse, Mazel revient sur ce qui a été, ces trente dernières années, un puissant secteur de renouvellement des études médiévales françaises: la part de l'Église dans la spatialisation des pouvoirs à l'âge seigneurial, soit, dans le processus d'»encellulement«, de fixation et de contrôle des populations dans des »cellules« ad hoc, l'importance des pôles ecclésiaux (église, cimetière, paroisse, monastères et autres »déserts« religieux) à côté et parfois en opposition des/aux pôles de pouvoirs laïques dont l'emblème est le château. C'est toute l'histoire de l'émergence d'une territorialité médiévale comme conjonction d'*incastellamento* et d'*inecclesiamento* qui est proposée ici, avec comme ligne d'analyse le passage d'une dynamique polaire à une logique proprement territoriale, dont le diocèse comme espace homogène aux XII^e et XIII^e siècles est sans doute la réalisation la plus achevée.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89161](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89161)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Patrick Monjou, Comment prêcher à la fin du Moyen Âge? Le manuel de vulgarisation de Bernold de Kaisheim, 2 vol., Toulouse (Domuni-Press) 2021, 160; 235 p., ill. (Théologie), ISBN 978-2-36648-148-8; 978-2-36648-152-5, EUR 20,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ralf Lützelschwab, Berlin

Die Zisterze Kaisheim wurde 1134 als Tochter von Lucelle (Lützel) gegründet. Im oberschwäbischen Raum hatte das Kloster – wie Patrick Monjou in einer umfangreichen Einführung darlegt – »une réelle visibilité dans la vie religieuse« (S. 30). Misst man Erfolg einer Zisterze an der Gründung von Tochterklöstern, so agierte Kaisheim auch in dieser Beziehung erfolgreich. 68 mittelalterliche Handschriften aus Kaisheim haben sich in der Staatsbibliothek München erhalten, davon rund ein Drittel Predigten bzw. *Praedicabilia*.

Wenig ist über den Zisterzienser Bernold von Kaisheim (*Bernoldus Caesariensis*) bekannt, der als *notarius* seines Klosters fungierte. Um 1310 verfasste er eine Sammlung von 154 Predigten für das Kirchenjahr (*de tempore*) und für Heiligenfeste (*de sanctis*), die handschriftlich unter dem Titel »Themata de tempore et de sanctis« verbreitet wurde. Diese Predigten sind Gegenstand einer Edition, die Patrick Monjou im Rahmen einer an der dominikanischen Fernuniversität Domuni entstandenen Masterarbeit erarbeitet hat. Für jeden Sonn- und Festtag werden von Bernold mindestens zwei Musterpredigten geliefert, die allerdings wenig mehr als einfache Predigtgerüste bieten: keine umfasst mehr als 20 Zeilen. Bernold folgt dabei der von den zeitgenössischen Predigtlehren (*Artes praedicandi*) vorgegebenen Struktur: auf das Thema folgt die Unterteilung desselben in zwei, drei oder vier Teile (*in verbis propositis dua facit/tria innuit attendenda*). Die Weiterführung (*prosecutio*) der einzelnen Teile enthält wenig mehr als Hinweise auf biblische bzw. patristische Autoritäten. Was Bernolds Werk freilich zu etwas ganz Besonderem macht, ist der am Ende jeder Predigt zu findende Verweis auf einschlägige Passagen im »Compendium theologiae veritatis« des Hugo Ripelin von Straßburg († um 1270).

Die Originalhandschrift von 1310 ist verloren. Zwei vollständige Textzeugen vom Ende des 15. Jahrhunderts haben sich aber erhalten (Augsburg, Staats- und Stadtbibliothek 4^o Cod. 211; Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek. Guelf. 71. 10. Aug. 2^o). Eine in der Innsbrucker Universitätsbibliothek verwahrte Handschrift (779 [Q. 6]) bricht nach der 118. Predigt ab. Hinzu kommen drei Inkunabeln, die zeitgleich mit den überlieferten Handschriften entstanden sind. Auszüge aus den »Themata« finden sich jedoch in sehr viel mehr Handschriften.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Bernold ist kein Gelehrter. Seine »Themata« verfasst er als Mann der Praxis, der um die Nöte all derjenigen Prediger weiß, denen entweder das Wissen um theologische Sachverhalte oder schlichtweg die Zeit zur Vorbereitung ihrer Predigten fehlt. Die »Themata« sind als zeitlich »en amont de la prédication effective« (S. 56) anzusehendes Hilfsmittel zu verstehen, das der Inspiration dient. Die Reduktion auf das Allernötigste ist Grund für die vollständige Absenz der im späten Mittelalter so beliebten Beispielerzählungen (*Exempla*), durch die theologisch Komplexes verständlich aufbereitet in der Lebenswirklichkeit der Zuhörer bzw. Leser verortet werden konnte. Unter Umständen ist dabei aber auch die grundsätzliche Abneigung der Zisterzienser gegenüber Exempeln in Rechnung zu stellen. Als »alter Orden« taten sie sich schwer damit, hier zu den in der Predigtpraxis so erfolgreichen Vertretern der Bettelorden aufzuschließen. Doch Bernolds Musterpredigten dürften selbst in der vorliegenden Gestalt *sine exemplis* als »sermon squelettique« ihren Zweck erfüllt haben.

Was die Themata zu einem Solitär innerhalb der Musterpredigtsammlungen werden lässt, ist die Umdeutung des im »Compendium theologiae veritatis« zusammengeführten Materials. Aus für den universitären Unterricht bestimmten Lehrtexten wurde durch die Arbeit Bernolds eine *materia praedicabilis*. Ein Handbuch der Theologie (*Compendium*) wurde für die Pastoral »gängig« gemacht.

Die Themen, die Bernold seinen Predigtgerüsten zugrunde legt, entstammen in ihrer großen Mehrzahl dem Neuen Testament. 124 »Themata« aus dem Neuen (81%) stehen 29 aus dem Alten Testament (19%) entgegen. Die Gewichtungen verschieben sich mit Blick auf die im Gesamttext angeführten Bibelstellen: Monjou verzeichnet hier 210 Zitate aus dem Neuen und 108 Zitate aus dem Alten Testament. Wie so oft im Mittelalter der Fall, glänzt ein Evangelium mit Abwesenheit: dasjenige des Markus. Guy Lobrichon hatte es bereits 2003 als »le grand oublié de toute exégèse médiévale« bezeichnet. So solide und kleinteilig sich Monjous Einführung in Bernolds Werk präsentiert: hierzu hätte man gerne etwas mehr erfahren (und auch eine Unart in der Zitierpraxis stört, denn häufiger werden Originalzitate lediglich »aus zweiter Hand«, d. h. unter Rückgriff auf die Sekundärliteratur, nachgewiesen).

Nicht-biblische Autoritäten sind (wie so oft in zisterziensischen Predigten) eine rare Spezies: Augustinus steht mit elf expliziten Nennungen an der Spitze, gefolgt von Bernhard von Clairvaux mit fünf. Neben der Bibel fungiert das »Compendium« als Hauptquelle der Predigtskelette. Immerhin 45% der 297 Kapitel des »Compendium« werden von Bernold verwendet, allerdings mit stark unterschiedlicher Gewichtung der einzelnen Bücher mit Buch V (*De sanctificatione gratiarum*) an der Spitze, den eschatologisch-christologischen Erwägungen in Buch VII (*De ultimis temporibus*) am Schluss. Klar an pastoralen Erfordernissen ausgerichtet, war es Bernold wichtig, Tugenden und Lasten ihren Rang zuzuweisen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Prediger, die für ihre Sermones aus den »Themata« schöpften, sollten ihre Zuhörer/Leser zu einer Änderung ihres (moralischen) Verhaltens anhalten und ihnen die Relevanz der Sakramente, insbesondere der Eucharistie, immer wieder ins Bewusstsein rufen.

Vorliegende Edition fußt auf der vergleichsweise wenige Fehler aufweisenden Handschrift Wolfenbüttel, die mit der Handschrift Augsburg abgeglichen wurde. Der textkritische Apparat enthält zunächst die nicht aus Wolfenbüttel übernommenen Lesarten, dann die Varianten, die sich in Augsburg und den Inkunabeldrucken finden. Der Nachweis der Zitate erfolgt erst *en bloc* am Ende der eigentlichen Edition. Der Leser wird die dem lateinischen Text beigegebene französische Übersetzung zu schätzen wissen, die mit großem Sachverstand und sehr viel Sprachgefühl verfasst wurde. Die Studie trägt ohne Zweifel dazu bei »de lever un voile sur une tranche de vie religieuse dans le sud de l'Allemagne au début du XIV^e siècle« (S. 139). Ohne das »Compendium« wären die »Themata« wenig mehr als ein Gebäude, von dem lediglich ein grober Architektur-Grundriss vorliegt, ohne Wände und Decken. Ohne die »Themata« wäre es dem »Compendium« andererseits aber wohl nie gelungen, den Weg aus dem Studiensaal hinaus auf Predigtkanzeln und Plätze zu finden. Der Rezensent glaubt nicht, dass Masterarbeiten unbedingt gedruckt werden müssen. In diesem Fall wäre der Verzicht auf eine Publikation jedoch außerordentlich bedauerlich gewesen. Nicht nur die Zisterzienser- und Predigtforschung wird von der nun vorliegenden Edition profitieren.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89162](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89162)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Agostino Paravicini Bagliani, Le monde symbolique de la papauté. Corps, gestes, images d'Innocent III à Boniface VIII, Firenze (SISMEL – Edizioni del Galluzzo), 2020, XVIII–350 p., 9 n/b ill. (Millennio Medievale, 118. Strumenti e studi. N. S., 46), ISBN 978-88-8450-975-8, EUR 76,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Raphaël Demes, Lille

Dans son ouvrage intitulé »Le monde symbolique de la papauté. Corps, gestes, images d'Innocent III à Boniface VIII«, Agostino Paravicini Bagliani propose une réflexion complète, synthétique et originale sur l'usage du et des symbole(s) dans la sphère de la papauté romaine au XIII^e siècle. Le cadre chronologique choisi pour cette étude correspond, selon l'auteur, à l'apogée de la puissance pontificale et à la maîtrise parfaite du potentiel offert par le discours oral, écrit, visuel et symbolique émanant du pape. La mise en place d'un vocabulaire symbolique efficace, lié à un système complexe d'auto-représentation du pape, constitue le double fil directeur de cette étude. Au fil du texte jalonné de différents points de réflexions, le lecteur prend progressivement conscience de toute la richesse, la diversité et la complexité du symbole, au sens large, en tant qu'objet multifacette¹. Les vingt articles qui composent ce recueil font appel à plusieurs disciplines et traitent de sujets divers. La thématique du corps du pape dans sa double dimension – physique et institutionnelle – est particulièrement présente dans cet ouvrage conçu comme une synthèse de plusieurs années de recherches lancées en 1994 dans »Il corpo del papa«². L'auteur en dresse d'ailleurs un bilan au début du présent ouvrage (p. 3–20).

Divisé en trois parties au contenu inégal, le livre traite d'abord du corps du pape (p. 3–69) avant de s'intéresser à la question des gestes, des rites et de la liturgie accomplis par le pape entre le XIII^e et le XV^e siècle (p. 73–243). La dernière partie est consacrée au thème des images (p. 247–330) et est suivie de trois index: un index des noms de personnes et de lieux (p. 333–346), un index analytique portant sur les thèmes abordés (p. 347–348) et enfin, un index des manuscrits cités (p. 349–350). Ces outils facilitent la circulation dans le texte, mais le lecteur regrette l'absence d'une bibliographie reprenant les principales références citées en notes de bas de pages (1122 au total). On notera également la quasi inexistence d'illustrations – neuf figures en noir et blanc – dont la



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ À envisager en regard des réflexions de Michel Pastoureau sur la notion de symbole, en particulier Michel Pastoureau, Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental, Paris 2004 (La Librairie du XXI^e siècle), p. 11–28.

² Agostino Paravicini Bagliani, Il corpo del papa. Rituali di autoumiliazione nel Medioevo cristiano, Turin 1994 (Biblioteca di cultura storica, 204).

première apparaît dans le dernier tiers du texte (p. 249). Placé en couverture, le phénix provenant de l'ancienne mosaïque absidale de la basilique Saint-Pierre de Rome du début du XIII^e siècle, sous le pontificat d'Innocent III (1198–1216), est seulement évoqué dans la préface (p. XIV), alors que l'analyse de ce décor aurait eu toute sa place en troisième partie³.

Au début de la première partie, l'auteur se livre à l'exercice difficile d'une lecture a posteriori de son propre ouvrage dans un article intitulé »Le corps du pape, vingt ans après«. Comme dit précédemment, il met en évidence la double dimension du pape, à la fois *persona hominis* et *persona pape*. L'auteur affirme que cette dernière est pensée et perçue comme une véritable personne qui vit, s'habille et doit être soignée parce qu'étroitement liée à la corporéité de la *persona hominis*. A. Paravicini Bagliani propose ainsi une »histoire de la corporéité entendue comme fondatrice de l'ordre et de hiérarchies, devant intégrer, entre autres, les sciences du corps« (p. VIII). L'intérêt de son approche est de dépasser l'opposition entre la dimension physique et la dimension institutionnelle du pape, entre l'individu et ce qu'il incarne de par sa fonction. Les soins apportés au corps du pape de son vivant et au moment de sa mort (p. 225–234) reflètent l'attention portée au corporel, voire à la corporéité du souverain pontife. L'affectation d'un médecin personnel pour le pape (*medicus pape*) et les villégiatures estivales visant à sa *recreatio corporis* sous le pontificat d'Innocent III vont dans ce sens (p. 25, 28). Un soin particulier est réservé au »corps-matière« du pape dont il s'agit d'entretenir la santé et de tenter prolonger la durée de vie (p. 41–69) pour le distinguer de la *plebs dei*. La *persona pape* est ainsi érigée en supra-personnalité. L'auteur montre qu'il s'agissait de dépasser la contradiction entre l'enveloppe corruptible du pape et l'incarnation pérenne du plus haut représentant d'une institution immortelle.

Dans la deuxième partie, l'auteur analyse le langage corporel, les enjeux des gestes et mouvements du corps du pape et la manière dont ils s'inscrivent dans la liturgie. Placée au cœur de l'ouvrage, cette partie essentielle est traversée par la thématique de l'*imitatio christi* particulièrement sensible dans les rituels célébrés par le pape. Dans le »De sacro sancti altaris mysterio« (1194–1195), Lothaire de Segni (futur Innocent III) décrit précisément et interprète la célébration de la communion par le pape qui doit communier différemment des autres prêtres (p. 122). Il doit représenter le Christ, autrement dit le mettre en présence, le rendre présent pendant la liturgie eucharistique pour affirmer ses liens privilégiés avec le Fils de Dieu. Dans l'article consacré aux baisers liturgiques entre papes et cardinaux (p. 139–154),

³ On conserve trois éléments de ce décor aujourd'hui perdu: un fragment de mosaïques avec le phénix (Inv. MR 5652), avec le buste d'Innocent III (Palazzo Braschi) actuellement conservés au Museo di Roma tandis que la tête de la personnification de l'Église romaine est conservée au Museo di Scultura Antica Giovanni Barracco à Rome.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'auteur met en relief leur valeur hiérarchique et la mise en scène de l'autorité pontificale. Ces baisers rituels apposés sur sept parties du corps du pape soulignent une double distinction entre d'un côté, le pape et les cardinaux et de l'autre, les cardinaux et les autres prélats de la curie romaine (p. 148). L'article intitulé «Le pape peut-il s'habiller en vert?» (p. 235–243) clôt la deuxième partie et marque, en quelque sorte, une transition avec la dernière partie de l'ouvrage en abordant la question des couleurs, en particulier le blanc, le rouge et le vert. Dans cet article, on regrette l'absence de références aux travaux de Michel Pastoureau en particulier, «Le temps mis en couleurs» (1999) et sa monographie sur le vert (2013)⁴.

Dans la dernière partie consacrée au corpus iconographique, le thème de l'instrumentalisation des images à des fins idéologiques, notamment afin d'affirmer l'autorité pontificale, est mis en évidence. Dans l'article portant sur les figures de Pierre et Paul représentées sur les bulles pontificales (p. 247–258), l'auteur souligne que la double apostolicité romaine est interprétée comme l'expression de l'universalité et de la centralité de la papauté réformatrice (p. 254). Dans l'article dédié à la tiare aux plumes de paon, A. Paravicini Bagliani étudie la dimension christologique de cet animal et les liens étroits tissés avec le pape Innocent III présenté comme *vicarius Christi*. Néanmoins, la symbolique christique du paon n'est pas expliquée, alors que l'animal est associé à la renaissance et à l'éternité dès les premiers siècles du christianisme⁵. L'un des poèmes de Guiot de Provins (1150–1208) est cité parce qu'il critique à travers cette tiare ocellée l'ingérence de la papauté dans le temporel (p. 284–285), mais A. Paravicini Bagliani n'explique pas suffisamment les raisons du glissement des coiffes impériales romaines et byzantines vers la tiare pontificale. Le thème du paon revient d'ailleurs dans le dernier article (p. 323–324) au cœur d'un poème satirique, tiraillé entre haut et bas, ici entre l'autorité du pape et la fragilité de son pouvoir liant le temporel au spirituel.

Ainsi, Agostino Paravicini Bagliani propose une étude synthétique et transversale qui manquait au champ des recherches sur l'univers de la papauté médiévale. La prise en compte des liens étroits tissés entre la *persona hominis* et *persona pape* apporte un éclairage différent sur la place et la valeur du symbole dans la papauté romaine au XIII^e siècle. Symbole de l'Église, le pape réaffirme son autorité et son statut de souverain pontife, médiateur entre terrestre et céleste.

⁴ Michel Pastoureau, *Le temps mis en couleurs: des couleurs liturgiques aux modes vestimentaires (XII^e–XIII^e siècles)*, dans: *Bibliothèque de l'École des chartes* 157-1 (1999), p. 111–135, en part. p. 116–117; id., *Vert. Histoire d'une couleur*, Paris 2013, p. 100–105.

⁵ Raphaël Demès, *Autour du paon et du phénix. Étude d'une iconographie culturelle et funéraire autour du Bassin méditerranéen (IV^e–XII^e siècles)*, dans: *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre BUCEMA*, 22.2 (2018).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Isabelle Poutrin, Élisabeth Lusset (dir.), Dictionnaire du fouet et de la fessée. Corriger et punir, Paris (Presses universitaires de France) 2022, 773 p., ISBN 978-2-13-081898-4, EUR 28,50.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Laura Viaut, Paris

Isabelle Poutrin et Élisabeth Lusset ont dirigé, chez les Presses universitaires de France, un dictionnaire historique consacré au droit de correction et de punition infligée dans la maisonnée (et en conséquence distincte et complémentaire de la violence de l'État) intitulé »Dictionnaire du fouet et de la fessée«. L'objectif est ici de dépeindre les différents aspects de la violence exercée sur autrui dans le but de dresser, d'éduquer, de corriger ou de punir. Tout cela englobe des pratiques très anciennes (coups, fouet, privations, enfermement) comme des pratiques caractéristiques d'une période donnée (ex: bonnet d'âne dans l'école de la Troisième République) ou des invariants (gifle, fessée) qui sont devenus si banales qu'on ne les perçoit pas d'emblée comme des objets d'histoire.

D'un point de vue historique, le »droit de correction« était considéré comme un pilier de l'ordre social, exprimant l'autorité des parents sur leur enfant, du mari sur sa femme, du maître sur son élève ou son apprenti. »Les punitions auront un caractère moral et réparateur; le piquet, les lignes, les privations de récréations, la retenue de promenade sont formellement interdits«, pouvait-on lire dans l'arrêté du 5 juillet 1890, encadrant l'école de la III^e République. Cette violence n'était contestée que lorsqu'elle était manifestement excessive.

Ce dictionnaire propose une plongée dans l'histoire du droit de correction de l'Antiquité à nos jours en analysant des thèmes aussi divers que la parentalité, le couple, l'éducation, le corps, le monde du travail ou la condition animale, éclairant notamment les récents débats sur la prévention des violences conjugales ou sur la loi »anti-fessée« de 2019.

Les auteurs ont eu pour objectif de retracer le lent processus historique du droit de correction en montrant la manière par laquelle les pratiques coercitives, considérées comme justes et légitimes, ont été progressivement perçues comme des actes de violence à encadrer, mais également proscrire et, enfin, à punir. Dans le cadre familial, le fouet et les verges ont été remplacés par le martinet et la fessée, puis par la privation de dessert ou de télévision ... dans le cadre scolaire, la fêrule se voit détrônée par le bonnet d'âne et les coups de règles, puis par les lignes à copier et les retenues. Les lieux de correction (domicile familial, prisons, écoles, hospices ...).

164 auteurs se sont relayés pour rédiger les 248 entrées qui constituent le dictionnaire (dont, par exemples, Armée – Droits



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

des animaux – Bible – Bonnet d'âne – Clercs débauchés – Clubs de fessée – Déchéance de la puissance paternelle – Discipline et instruments de pénitence – Dolto Françoise – Enfant martyr – Érotisation de la correction – Féminicide – Gifles dans les séries télévisées – Grand frère des cités – Harry Potter – Lustucru – Maison de discipline – Marâtre – Martinet – Orientation sexuelle et »thérapies de conversion« – Parentalité positive – Père Fouettard – Prostitution et flagellation – Scoutisme – Théologiens et esclavage – Usines – Utérus – Violences Éducatives Ordinaires). Les objets (camisole, fouet ...), les personnages populaires (croquemitaine, Guignol ...), les pratiques sociales (bizutage ...) y sont décrits et décryptés au prisme de l'histoire et parfois du droit. Le tout est agrémenté d'illustrations par des œuvres littéraires ou cinématographiques (»Harry Potter«, »Orange mécanique«, »Poil de carotte« ...) sont également abordés.

Isabelle Poutrin et Élisabeth Lusset proposent une plongée dans une histoire de la correction domestique encore peu étudiée, celle de l'histoire des violences éducatives et punitives qui devient par là un véritable objet de recherche en sciences humaines, qui mobilise, au-delà de l'histoire de l'éducation, l'histoire de l'art, du droit, des religions, de l'État, de la violence, de la philosophie politique, des mentalités.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Riwanon Rimlinger, Maître Eckhart et les Béguines, Paris (Beauchesne) 2021, 161 p. (Mystiques chrétiens d'Orient et d'Occident, 7), ISBN 978-2-7010-2331-1, EUR 14,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Letha Böhringer, Köln

Der vorliegende Band ist aus einer theologischen *thèse* der Universität de Lorraine hervorgegangen. Im Titel werden Erwartungen geweckt, die rasch der Ernüchterung weichen: Keineswegs geht es um neue Erkenntnisse zu Meister Eckhart und »den« Beginen, denen er in Erfurt, Straßburg und Köln hätte begegnen können. Vielmehr werden einmal mehr die drei Mystikerinnen Hadewijch, Mechthild von Magdeburg und Marguerite Porete behandelt, die bereits 1977 von Kurt Ruh zu Vertreterinnen einer so genannten »Beginenmystik« erkoren wurden. Keine von ihnen dürfte dem Meister je begegnet sein, und ob sie überhaupt Gelegenheit hatten, seine Lehren und Schriften kennenzulernen, wird nicht thematisiert.

Inzwischen wurde mit Recht in Frage gestellt, ob die drei Frauen überhaupt Beginen waren. Marguerite Porete wird von Zeitgenossen als solche bezeichnet, aber ob sie sich selbst mit dieser Lebensweise identifizierte, ist nicht bekannt. Mechthild und Hadewijch wird ein Leben als vermeintliche Beginen von der Forschung zugeschrieben. Doch die Autorin geht über solche Bedenken hinweg, da sie in den Werken der drei Frauen »des traits spécifiquement béguinaux« entdeckt haben will. Diese »beginalen Züge« bestünden im »sentiment de marginalité, sentiment d'instabilité, vive critique des ordres religieux ou bien encore sentiment d'incompréhension, entre autres« (S. 9f.). Wo und wann haben denn andere Beginen nachweislich solche Gefühle geäußert? Nach Kenntnis der Rezensentin nirgends und zu keiner Zeit! Auch die Behauptung, dass Beginen »fréquemment affectées de phénomènes extatiques« (S. 11) gewesen seien, geht auf Äußerungen einiger Hagiografen zurück und hat mit der religiösen Lebenspraxis wohl nur wenig zu tun; Penelope Galloway warnte bereits vor dergleichen Vorstellungen¹. Die Imagination, dass Beginen in mitteleuropäischen Städten schwankten zwischen Zuständen der ekstatischen Verzückung und betrübter Daseinsbetrachtung ihrer Randständigkeit, entbehrt jeder historischen Grundlage. Im Gegensatz dazu hat zumal die deutschsprachige Beginenforschung der letzten Jahre die feste Verankerung dieser Frauen in ihren urbanen Gesellschaften und



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Penelope Galloway, Neither miraculous nor astounding. The devotional practice of beguine communities in French Flanders, in: Juliette Dor (Hg.), New Trends in Feminine Spirituality. The Holy Women of Liege and their Impact, Turnhout 1999 (Medieval Women, 2).

ihre guten Beziehungen zu Orden und geistlichen Institutionen herausgearbeitet. Doch von diesen Forschungen nahm die Autorin nach Ausweis ihrer – vorsichtig ausgedrückt – eklektischen Bibliografie keine Notiz; dort (S. 157f.) finden sich mit Ausnahme des Buches von Tanya Stabler über die Beginen von Paris und Walter Simons' wichtiger Studie zu den Beginenhöfen nur ältere Titel (vgl. aber Anm. 511 mit einem neueren Sammelband), von denen etliche für die Thematik wohl kaum einschlägig sind (z. B. die Dissertationen von Eva Gertrud Neumann und Martina Spiess über die Beginen am Mittelrhein und in Frankfurt am Main). Vergebens sucht man indes die Aufsätze von Dietmar Mieth über Meister Eckharts »Frauenpredigten«.

Die Irritation des Lesers wird nicht gemildert durch die innere Zusammenhanglosigkeit der drei Kapitel des Hauptteils, die je einer Mystikerin gewidmet sind. Die Kapitel beginnen mit Beschreibungen der Beginengemeinschaften in den jeweiligen Orten und deren mögliche Betreuung durch Angehörige des Dominikanerordens. Nun ist unbekannt, ob die drei Frauen einem lokalen Konvent überhaupt angehört haben, und auch trotz suggestiver Überschriften wie »Marguerite Porete et le béguinage de Valenciennes« (S. 39) wird keineswegs nachgewiesen, dass dieser Beginenhof die »demeure probable« (S. 19) der Porete war – deren ausgeprägte Individualität spricht eher dagegen, und zu keinem Zeitpunkt ihres Inquisitionsprozesses ist von den Beginen in Valenciennes die Rede. Und was haben die lokalen Dominikaner, ob sie nun Beginen geistlich betreuten oder auch nicht, mit der Themenstellung zu tun? Die Aktivitäten Meister Eckharts hinsichtlich der Beginenseelsorge sind nun einmal nicht dokumentiert. Diese Abschnitte über die lokalen Beginenszenen stehen unverbunden neben den textimmanenten Vergleichen von Schriften der drei Frauen mit den Predigten Eckharts.

Was den theologischen Ertrag dieser Studie betrifft, so äußert sich die Autorin selbst zurückhaltend. Sie hebt »certains parallèles entre la pensée d'Eckhart et celle de Porete« (S. 77) hervor und stellt im Schlusswort heraus, dass Nonnenmystik, Beginenmystik und die Mystik Meister Eckharts nicht thematisch getrennt werden sollten; vielmehr gebe es zahlreiche Berührungspunkte, ohne dass direkte Abhängigkeiten ausgemacht werden können: »ces thèmes communs ... étaient en quelque sorte dans l'air du temps« (S. 143) und gehen nicht zuletzt auf Schriften der Kirchenväter, vor allem des Augustinus zurück. Alles in allem hinterlässt die Lektüre den Eindruck, dass hier nichts nennenswert Neues zutage gefördert wurde.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89165](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89165)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ana María Rivera Medina (ed.), Ports in the Medieval European Atlantic. Shipping, Transport and Labour, Woodbridge (The Boydell Press) 2021, XVIII–202 p., 18 b/w ill., ISBN 978-1-78327-615-8, GBP 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Heebøll-Holm, Odense

This collection of articles is the result of a research collaboration between the University of La Laguna and the University of Cantabria studying the maritime world in late medieval Castile. Chronologically, the articles span from the High Middle Ages to 1600, but their focus lies on the 15th and 16th centuries. As stated in the excellent preface by the editor, Ana María Rivera Medina, the volume seeks to investigate the littoral communities along the Atlantic coasts and their role in the local and regional economies as well as the vital role they played in the development of the Atlantic port system. While most of these communities did not develop into major ports and centres of commerce, they played a crucial role in providing the necessary service to Atlantic shipping such as bringing cargo on land and providing an infrastructure necessary for shipping, urbanisation, and economy to develop. This has traditionally been overlooked in the research, but as Medina rightfully asserts, »The ›sea‹ is more than water and beaches; it permeates all surrounding activities, whether on the waterfront, riverbanks or even the interior«. As such, the volume deals less with the sea and seafarers, and focuses on the geographical, legal, logistical, and socio-economic aspects of the Atlantic ports. Thereby the volume seeks to highlight an understudied feature of the premises of medieval and early modern shipping, and the interface between land, littoral, and sea.

The preface is followed by an introduction by Eduardo Aznar Vallejo where the ideas presented by Medina are further outlined. In chapter 1, Mathias Tranchant presents a good introduction to French Port History with a focus on the legal disputes over the jurisdiction of the littoral between the French Crown and local *seigneurs*. The latter had sometimes semi-sovereign rights to the coasts of their lordships, and only around 1500 did the Crown succeed in imposing its jurisdiction.

This is followed by an article by Ana María Rivera Medina on stevedoring and cargo handling in the Basque ports. Medina delivers a thorough and detailed account of how ships' cargoes was packed, loaded, and unloaded in the ports, and how the seasonality of maritime trade prevented guild formation amongst Basque stevedores – contrary to their compatriots' organization in Northern European ports. Furthermore, even though stevedoring was an immensely hard physical work, Medina shows that probably a quarter of all Basque stevedores were women.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

María Álvarez Fernández deals with the Galician and Asturian littoral in chapter 3. Contrary to the Basques, people from these areas were more engaged in fishing and whaling than in international shipping and commerce. Accordingly, the maritime activities of the Galicia and Asturias were more aimed at supplying local markets than international commerce. Therefore, the imprint on local communities was different and less geared towards stimulating port urbanisation.

In chapter 4, Amândio J. M. Barros investigates the impact of slavery and slave trade on Northern Portuguese ports in the 16th century. He demonstrates that Portuguese slavery of peoples from the colonies in America and Asia, but primarily from Africa, was of a different sort than in the colonies themselves. Essentially, black slaves were paid wages and served in the same jobs as Portuguese slaves in the port industries and on-board ships. Thus, they were treated more like indentured servants than chattel to be exploited. Barros therefore argues that early modern Portugal seems to be a special case in the history of Atlantic slavery.

In chapter 5, Sara Pinto investigates the transborder shipping and coastal communities of Northern Portugal and Galicia. While important locally for commerce and the supply of foodstuffs and manpower, geomorphic changes prevented these ports from developing into urban centres. Nevertheless, their role in transborder shipping was crucial to the Portugal-Galicia border area as it suffered from labour shortage in the Late Middle Ages.

Turning to the Spanish south-southwest, Enrique José Ruiz Pilares studies 15th century Andalusian ports stretching from the Portuguese border to Gibraltar in chapter 6. Here he draws attention to the interplay between bigger ports such as Seville and Cadiz and their relationship and dependence upon smaller, secondary ports such as Huelva.

In the penultimate chapter of the volume, Roberto J. González Zalacain investigates the development of ports on the island of Tenerife. Despite this island's – and the rest of the Canary Islands – role in the transatlantic trade, Zalacain shows that only very late did these islands develop proper ports. This was because the islands had so many good natural landing spots that the local incentive for the building of wharves and ports was lacking. Only with the eventual expansion of trade did this come about.

The volume is rounded off by a conclusion by Jesús Ángel Solórzano Telechea. He stresses the ports' function as a gateway between land and sea. Based on the volume's findings he calls for Port History to develop as an independent subdiscipline of maritime, urban, and economic history.

The book succeeds admirably in its premise to present the *Stand der Forschung* to an international audience not familiar with French, Spanish and Portuguese research on the maritime communities at the dawn of the age of European global exploration and



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

colonization. Furthermore, it clearly demonstrates the various mechanisms and social groups at play in the portuary communities on the Atlantic coasts of South-Western Europe. The articles are thought-provoking as they point to new, general insights into socio-economic life in late medieval Europe. Examples therefore are the articles by Barros and Pinto on slavery and labour shortage in the early 16th century Iberia and the employment of women in heavy labour in the Basque ports as shown by Medina. Taken together, these studies seem to suggest a general problem of an insufficient labour force in the wake of the Black Death (as proposed by for instance Michel Vergé-Franceschi).

Moreover, the volume convincingly challenges the statist or national-economic focus in maritime studies. Rather, the volume demonstrates local level resistance to state control and how autonomous and cross-border late medieval and early modern portuary life was.

A minor quibble: All the contributions are in English, but the authors quote sources directly in the original languages (French, Spanish and Portuguese) in the text and provide English translations in the footnotes. This is frustrating as it breaks the reading flow as the reader must switch languages constantly. It would be preferable for English academic texts to provide the translation in the main text and the original in a footnote. The book also contains many informative tables and images, but it is a pity that the latter are not in colour as the reproductions in grey make them hard to decipher.

These points do not take away the general conclusion however, that this is an indispensable volume for anyone interested in late medieval Atlantic ports and their role in the development of international trade and shipping.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Levi Roach, *Forgery and Memory at the End of the First Millennium*, Princeton (Princeton University Press) 2021, XXX–326 p., 52 b/w ill., 4 tab., 3 maps, ISBN 978-0-691-18166-0, USD 45,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

Dans la lignée des travaux de Patrick Geary et Theo Riches, Levi Roach a pour objectif dans ce livre de montrer comment moines et évêques ont, vers la fin du X^e et le début du XI^e siècle, utilisé la fabrication de faux actes non seulement pour s’arroger des droits indus ou perdus, mais aussi pour modifier l’histoire, pour orienter les mémoires dans un sens convenant davantage à leurs ambitions.

Pour ce faire, il prend, ou reprend, quelques dossiers, concernant l’Italie, l’Allemagne, la France, l’Angleterre. Et conteste que cette diversité puisse être problématique: il y avait certes une diversité politique et institutionnelle, mais dans un cadre culturel largement commun.

Le premier dossier étudié est celui de faux élaborés à Worms sous l’épiscopat d’Anno (950–978). Ils concernent l’immunité, pourtant déjà acquise, mais dont Anno souhaitait préciser les contours. Car l’immunité, explique Levi Roach, est très protéiforme; or Anno craignait l’action du comte local. Toutefois, selon l’auteur, les faux élaborés à l’initiative d’Anno n’ont jamais fait l’objet de pseudo-originaux, ce qui montre que l’objectif n’était pas juridique, mais historiographique: il s’agissait de construire un passé plus utile, qui de fait, fournit une base à l’expansion du pouvoir épiscopal sous Burchard (999–1025).

Que fait-on quand on est évêque de Passau (Pilgrim, 971–991), et qu’on aimerait faire de son évêché le Magdebourg du sud, c’est-à-dire le siège archiépiscopal de mission en Pannonie, au détriment de Salzbourg? Puisqu’on sait que le siège de Passau se trouvait auparavant à Lorch, le plus simple est d’inventer des actes pontificaux mentionnant un archevêché de Lorch. Cela pouvait-il marcher? Non, et l’évêque Pilgrim le savait très bien: il n’a d’ailleurs pas fait usage de ces faux. Mais cela lui a permis de modifier la mémoire de son siège épiscopal.

L’abbaye d’Abingdon, fondée par l’évêque de Winchester Æthelwold (963–984), avait longtemps bénéficié de la faveur royale, avant de subir des détournements de biens. L’abbé Wulfgar travailla à pouvoir présenter des diplômes de restitution, mais l’examen de ces actes, et de bien d’autres reçus dans le même contexte par d’autres églises, montre qu’en réalité il s’agit de faux, qu’on pourrait dire »commis en réunion«.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

L'exemption était également le souci d'Abbon, abbé de Fleury (988–1004), et cela nous amène à l'épisode célèbre du concile de Saint-Basle de Verzy. L'enjeu était ici la sujétion, ou au contraire l'indépendance, de l'abbaye de Fleury par rapport à l'évêque d'Orléans.

Dernier dossier, celui de Léon, évêque de Verceil (999–1026), qui prit ses fonctions dans un contexte troublé: début du gouvernement personnel d'Otton III, et au niveau local assassinat deux ans auparavant de son prédécesseur Pierre. Léon aussi avait besoin d'assurer la propriété du patrimoine de son évêché. Mais ce proche d'Otton n'eut pas besoin de falsifier des actes, puisqu'il rédigea lui-même les diplômes qu'il obtint de son seigneur. Des actes authentiques, donc, mais qui mentaient sans vergogne sur certains points.

La conclusion valide la proposition initiale de l'auteur: les faux sont très divers, autant en ce qui concerne les motivations que les moyens mis en œuvre. Mais dans tous les cas la confection de faux pouvait être due autant, sinon davantage, à la volonté de créer (ou transformer) une mémoire et une histoire, qu'à une utilité juridique immédiate. À moins que cette action sur la mémoire ne fût qu'une première étape?

Dans l'ensemble de cet ouvrage Levi Roach accorde une grande attention aux documents, qu'il examine de très près. À l'historiographie aussi, au point que lorsqu'il cite un historien il indique fréquemment quelle formation il avait reçue. Aux hommes du Moyen Âge également, dont il retrace avec précision la carrière et les relations. Son livre, écrit avec clarté et humour, se lit aisément et sera très utile aux diplomatistes ainsi qu'aux historiens de l'écrit ou de l'Église.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89167](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89167)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Fabian Schmitt, Ministeriale des Kölner Erzstifts im Hochmittelalter. Dienst, Herrschaft und soziale Mobilität, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2021, 426 S., 47 Tab., 2 Diagr., 3 Kt., Abb. (Rheinisches Archiv, 164), ISBN 978-3-412-52372-5, EUR 55,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Joseph P. Huffman, Mechanicsburg

Doctoral students interested in the history of Cologne have endured a long-term research crisis, and none more so than those in need of access to medieval manuscripts, since the shocking collapse of the Historisches Archiv on 3 March 2009. Though the recently completed new city archive is celebrating its opening with a lecture series from April to May 2022, the process of recovery, restoration, and reconstitution of the original primary source collections salvaged from the mountain of rubble will take many more decades to come (see »[Bergen, Ordnen, Restaurieren – Der Wiederaufbau des Historischen Archivs der Stadt Köln](#)«).

Thus limited to published source collections, doctoral students of medieval Cologne have also been bound as a result to subjects already pursued in these collections, rather than exploring new questions through the many underutilized series of charters and *Schreinsurkunden/Schreinsbücher* of the old Historisches Archiv, which are now either partially accessible or not at all. Fabian Schmitt's revised edition of his doctoral dissertation (Summer 2019 in the Philosophische Fakultät der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn), however, has made the most of the present opportunity to revisit the conclusions of older historiography through a creative re-viewing of the published primary sources. In so doing he has made important contributions to our understanding of the fascinating and much-debated social group known in German historiography as the *ministeriales*.

Ministeriales comprised a legally defined social group unique to German history, whose origins are found among the subservient members of royal or noble *familia* – including prince-bishops – who were raised up from this status in the 11th century to a specific service role (*ministerium*) in governance as *Dienstmänner*. The evolving Latin term for such *Dienstmänner* indicates a development in their roles from administrative to military delegated lordship as unfree nobles (the latter possessing a peculiar mix of an unfree legal yet a well-resourced noble social status of *Dienstherren*). From *servientes* to *ministri* and *miles de familia sua* by the mid-11th century (depending on their administrative or military function), to the collective term *ministeriales* by the 12th century, these were *Dienstmänner* in the Cologne archbishop's secular principality (i. e., the *Erzstift* known as *Kurköln*) whose elites eventually took their place among the regional lower nobility by the mid-13th century



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

through their development and exercise of administrative and/or military expertise.

Ministeriales had mostly been studied and defined by German legal scholars until social historians of the 1970s challenged the rigidity of legal categories, yet *ministeriales* have not been the subject of any extensive reassessment in Cologne for over a generation. The time is ripe for such a reassessment and Schmitt is to be commended for seeing an opportunity and producing a much-needed monograph. Having begun his study of the *ministeriales* in his master's thesis, Schmitt learned the painstaking prosopographical method from Prof. Dr. Manfred Groten (the master of Cologne prosopography) to produce reconstructions of the social and political constellations in which the *ministeriales* lived and functioned¹. Upon Groten's retirement in April 2015, Schmitt further developed his thesis into the present doctoral dissertation under Groten's successor, Prof. Dr. Andrea Stieldorf².

The extensive opening chapter provides a concise and clear presentation of the voluminous scholarship on medieval *ministeriales*, which indicates how Rhineland research has always lagged behind studies on imperial *ministeriales* and on those in other *Landesgeschichten*. Despite this, however, Cologne's published charters and their witness lists from 1050–1250 provide a useful source base for prosopographical reconstruction of *ministeriales*, their careers, and their families. And thus Schmitt continues the tradition of social historians challenging the older legal histories which assumed that legal categories always represented life lived outside of law codes. This approach certainly makes the *ministeriales* interesting to study.

Chapter two reconstructs the origins and development of Cologne *ministeriales*, while chapter three addresses the issue of their complex admixture of an unfree legal status which was codified with legal guarantees in the shorter and longer *Dienstrecht* charters. In chapter three Schmitt sees in these charters the agency of self-confident *ministeriales*, who had negotiated with the archbishop a secure agreement of their rights as well as their duties and resources, thereby codifying their successes in loosening the original servile bonds to their lord. Indeed, rural *ministeriales* began early to accumulate both fiefs and allodial lands for their service.

¹ Fabian Schmitt, Die Ministerialen in der Politik des Kölner Erzbischofs Engelbert von Berg (1216–1225). Herrschaftspraxis und soziale Mobilität, in: Alheydis Plassman, Michael Rohrschneider, Andrea Stieldorf (ed.), Herrschaftsnorm und Herrschaftspraxis im Kurfürstentum Köln im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit, Göttingen 2021 (Studien zu Macht und Herrschaft, 11), p. 21–49.

² See <http://histrhen.landesgeschichte.eu/2019/02/ministeriale-im-koelner-erztift/> (26/04/2022).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Chapter four takes the prosopographical path to reconstruct two exemplary administrative *ministerialis* families: von Eppendorf and Bachem. The von Eppendorf family rose to prominence through the heritable office of the Cologne *Stadtvogt* or city bailiff for several generations, while the Bachem family did so through the heritable office of *Kämmerer* or chamberlain/treasurer of the *Erzstift*. These ministerial officials functioned as the lynchpins between archbishop's court on the one hand and his cathedral city and *Erzstift* on the other, given both their exercise of the archbishop's regalian authority in these locales as well as their daily presence in the archbishop's court. Though the Bachem family did not have as many branches nor held their administrative office as long as the von Eppendorf family, both operated as the leading ministerial dynasties of the 12th–13th centuries, with the von Eppendorf even fashioned as *nobilis* in archiepiscopal charters. They appear regularly in the witness list of the archbishop's charters throughout this era. Schmitt rightly notes that the receipt of these offices was not a moment of *Aufstieg* for these families, who must have had some prior stature to play such influential roles. And their quick securing of heritability locked out these major offices from other urban *ministerialis* families for generations.

Chapter five delineates the probable origins of rural *ministeriales* from the *servi casati* on the *Erzstift's* rural estates. They rose in the *Hofverband* through service in the office of *villicus* (steward), and by the 13th century were styled *miles* holding fiefs and sometimes accompanying the lord archbishop out of area on campaigns. Though evidence for this subgroup of *ministeriales* is very thin, origins stories of such *Dienstherren* are identified on the manors of Alfter, Altendorf, and Wormersdorf during the 12th century. More evidence survives, however, for administrative *ministeriales* at the archbishop's court, where they held the offices of marshal, butler/cup bearer, and seneschal/steward. These offices provided ample opportunity to serve as intimate counselors to the archbishops while also rubbing elbows with the regional nobility, and during the 12th century these *ministeriales* converged with the nobles to become the third pillar of the archbishops' lordship along with the nobility and the *Priorenkolleg* clergy. Indeed, the exercise of their delegated authority was most pronounced during the regular and sometimes lengthy absences of the archbishops when on imperial or papal business and when the archiepiscopal seat was vacant. These court officials did not, however, overshadow the *Stadtvogt* or the *Kämmerer* and always followed them in charter witness lists, as chapter six makes clear.

Chapter seven provides the thickest and most interesting analysis of administrative *ministeriales* who held the regalian offices of toll masters, mint masters, and supervisors of the substantial market activity in the city of Cologne. These officials have been the focus of much debate for well over a century regarding the extent to which their own efforts to gain autonomy from the archbishop's lordship could have overlapped with those of the patrician merchant elites during the 12th–13th centuries. Previous



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

scholarship had struggled with discerning whether or not these regalian *ministeriales* became intertwined with the patrician families and thus joined them in concerted assertions of autonomy from the archbishop's direct authority as city lord (i. e., both groups thus seeking »emancipation« from varying degrees of unfree status and dependency on the archbishop's lordship).

Previous prosopographical studies in the post-World War II era had confirmed a substantial role played by regalian *ministeriales* in such emancipation efforts, thus making the legal boundary more porous than earlier legal historians had allowed. Yet Schmitt's key contribution to this debate is that the *ministeriales* who held these regalian offices came not from the archbishop's court *familia* but rather were actually members of the patrician burgher elite who held these offices as *ministeriales auf Zeit*. Persuasive 12th-century case studies of the toll masters Gerhard Unmaze and Karl von der Salzgasse make clear that earlier scholars had the issue backwards: it was not a matter of *ministeriales* joining merchant elites in resisting traditional lordship authority, but rather wealthy burgher *optimates civitatis* joining in the office of *ministerialis* for a limited time, thus bringing to bear their pre-existing wealth, social status, and administrative skills and in exchange gradually removing these regalian offices from direct control of their city lord. In fact, Schmitt might have made more of Unmaze's receipt of the toll master's office in the context of his additional role as money-lender to Archbishop Philip of Heinsberg in 1174 *pro necessitate ecclesie et honore imperii*³. Mixing personal business with public financing was widely commonplace among the patrician burgher elites of the city, and wealthy merchant-bankers like Gerhard Unmaze had been financing their archbishop's Italian campaigns since the pontificate of Rainald of Dassel. This municipal reality is so patently obvious with regard to mint masters that Schmitt leaves them completely out of this book as patently not *ministeriales* but burgher elites, yet their interactions with the archbishops were no different than the likes of Unmaze and von der Salzgasse. No sources survive for market managers who could have been either *ministeriales* or merchant elites, though adjacent

³ Gerhard Unmaze offered an enormous loan of 600 marks *pura agenti* (i. e. over 140 kilograms of silver) to Archbishop Philip of Heinsberg to fund the latter's participation in Emperor Friedrich Barbarossa's fifth Italian campaign, in exchange for which the archbishop mortgaged the privilege of collecting the tolls due for the city of Cologne for two years. For an additional 50 marks Archbishop Philip also mortgaged a house in his possession located across from the archbishop's palace and adjacent to another house owned by Unmaze, which by 1182 became Unmaze's own property and combined two-house residence in Cologne (known as the Brabanter Hof and Haus zur Krone. Indeed, thereafter Unmaze was styled Gerardus de curia. See Historisches Archiv der Stadt Köln, Haupturkundenarchiv (HUA) 3/26; Sonja Zöller, Kaiser, Kaufmann und die Macht des Geldes: Gerhard Unmaze von Köln als Finanzier der Reichspolitik und der »Gute Gerhard« des Rudolf von Ems, Munich 1993 (Forschungen zur Geschichte der älteren deutschen Literatur, 16), p. 45–46, 66–67.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

evidence suggests the latter, given the rise of the *Richerzeche* as a supervisory institution for guilds and markets. Indeed, court *ministeriales* are absent from the key municipal administrative bodies known as the *Schöffengericht*, *Richerzeche*, as well as of the parish/district *Amtmänner* officials, with these magistracies administered by the patrician merchant elites, some of whom also held offices as *ministeriales auf Zeit* as only one office among many in their portfolio. This definition of merchant *ministeriales* widens the scope of ministerial functions and social origins, and resolves a decades long debate as well. Schmitt concludes therefore that *ministeriales auf Zeit* have been inappropriately misidentified as the archbishops' court *Dienstmänner*. Furthermore, Schmitt avers, while it can only be assumed to be »probable« yet not at all provable, said court *Dienstmänner* may have contributed in some way to the wider movement of burgher »emancipation« from their prince-bishop's lordship authority.

Chapters 8–10 move briskly through the rather limited remaining evidence for *ministeriales* who served the prince-archbishops of Cologne as (a) castellans (*Burgmänner*) of Volmarstein, Alpen, Padberg, and Wolkenburg (having been drawn from existing local noble families), (b) marshal over the archbishop's holdings of Westphalia, and (c) urban bailiffs (*Stadtschultheißen*) in Soest (a branch of the von Eppendorf family), Bonn, and Andernach. These offices all provided pathways into the local lower nobility with heritable offices. These chapters remind us that the term *ministeriales* covered a diverse group of offices and functions in both rural and urban settings of the *Erzstift*. Chapter 11 finally offers an analysis of the voluminous appendix of tables and diagrams containing Schmitt's research findings regarding *ministeriales* who appear in the witness lists of archbishops' charters included in published primary source collections⁴. Here Schmitt acknowledges the limited usefulness of this material, given that the archbishop's chancery replaced witness lists with the archbishop's seal during the pontificate of Archbishop Konrad of Hochstaden (1238–1261), which provides the *terminus* for this volume's study. By this time *ministeriales* had become *miles* once again (some even using seals themselves), though not all thereby entered the regional lower nobility. In any case, they surely functioned as a counterbalance to the increasingly unreliable noble vassals of the archbishop, and in return were assured heritable offices as administrators of his territorial principality (*Erzstift*). The witness lists do serve the purpose of identifying those few *ministeriales* who traveled with the archbishop (*Stadtvogt* and the castellans of Volmarstein and Alpen) and the majority who remained local within the *Erzstift* and archbishop's court, though even this distinction is hampered by the fact that many of the archbishop's charters do not indicate their place of production nor

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89168](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89168)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

⁴ Schmitt avers that »Die Auswertung der Zeugenliste bildete die Grundlage für alle weiteren Untersuchungen« (p. 321), and if so it would have been better to place this chapter at the opening rather than at the closing of a research monograph.

do we know the method used for selecting witnesses. And indeed we know next to nothing about those *ministeriales* who served in the *Erzstift* yet were never asked to witness a charter nor were eventually raised to the lower nobility by the mid-13th century.

Whether *ministeriales* who mixed service to the *Erzstift* with their own manorial interests, or wealthy patrician merchant-bankers who mixed such ministerial service with their own financial interests for a limited time, social mobility appears to have been a prerequisite for holding ministerial offices rather than a result of having been raised to them. And this dynamic makes much clearer than has been understood before that *ministeriales*, though a legal category of municipal or court administrators and rural unfree vassals, never comprised a closed social class as the *Dienstrechte* charters may seem to imply. The designation of *ministerialis* looks more likely to have quickly become a marker of one role among many others which a person of status could hold, possibly stepping in and out of that role during one's lifetime. Schmitt rightly points out that no individual, let alone a »class« of men or women, was ever bound *auf Lebenszeit* to a service relationship signified by the term *ministerialis*. The original servile functionary of the 11th century evolved into an office-holder who had other roles and pursuits at the same time. »Die Ministerialität war immer in Bewegung« (p. 329), and their historical evolution represents the record of negotiations between *ministeriales* and the archbishops of Cologne as each sought to balance their own private interests and public obligations.

One point of caution may be advised in Schmitt's speculation about *ministerialis* families potentially finding their way into Cologne patrician families, with the von Eppendorf family used as an example. The broad record shows that Cologne's *ministeriales* remained loyal to their prince-archbishop from the 1074 burgher uprising against Anno II and throughout the *Investiturstreit* and *Thronstreit* eras of the 12th century. Even in the midst of the conflicts between patrician factions and the archbishops of Cologne in the 13th century, the von Eppendorf family remained in the archbishop's camp. Indeed, *Stadtvogt* Rutger von Eppendorf and his brother William were killed in the Battle of the Ulrepforte (1268) fighting for the *Weisen* faction allied with Archbishop Engelbert II, directly after Rutger's debt problem led to a brief falling out with the archbishop. Rutger's son and successor Gerhard III von Eppendorf also remained loyal to his lord the archbishop until Siegfried of Westerburg's effectively sidelined him through the purchase of the office of Greve (sub-burggrave), which restored to the archbishop direct appointment power over all future *Stadtvögte*. Only then, when his family's heritable status was threatened at the hands of his own *Stadtherr*, did Gerhard III von Eppendorf seek to leverage support from Cologne's patriciate: he swore an oath to support the interests of the citizenry on 5 May 1288, only one month before the inevitable and fateful Battle of Worringen that permanently expelled the archbishop from the city. Schmitt himself recognizes that the von Eppendorf family's efforts to assimilate into the patrician burgher elites of

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89168](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89168)

Seite | page 6



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the city after 1288 did not go well⁵. In sum, there is no evidence to support the conclusion that any *ministerialis* families transformed themselves from functionaries of the *Erzstift* into members of Cologne's patrician elite.

One could also quibble with the perfunctory bibliographical listing of Anglophone scholarship on Cologne's urban history without making any use of it in the text itself⁶. But having over the years at least once been quite chagrined at not proofreading my own bibliography for accurate authorial attribution, this reviewer is compelled to be gracious.

Fabian Schmitt has provided a much-needed update to the history of *ministeriales* in the Cologne region, and he has added his own useful reassessment of the evidence using the prism of a reconstructed prosopography via archepiscopal charter witness lists. He has thereby moved the historiographical needle forward, as any research monograph is supposed to do. This volume should be consulted by all pursuing similar studies in other parts of the German-speaking Europe as well as by any scholar who seeks a methodology to reassess traditional legal history in light of social and urban history approaches to life lived beyond legal codes. *Ministeriales* remind us that legal codes are only a starting point for discovering how medieval folk actually lived their lives.

⁵ »Obwohl Gerhard und seine Nachfolger in den nächsten Jahren ihr Heil auf Seiten der Stadt suchten, ist die von Hegel behauptete enge Bindung an sie doch nie gelungen« (p. 125).

⁶ Schmitt cites one of my own books in his bibliography, though clearly not taken from the book itself but rather from Hugo Stehkämper's review of it, in which my name was quite inexplicably mangled: Hugo Stehkämper, England und Köln im Hochmittelalter. Eine methodisch bemerkenswerte sowie gehaltvolle Neuerscheinung zur Kölner Stadtgeschichte von Peter J. Huffman, in: Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins 72 (2001), p. 195–210. Had Schmitt actually used the book rather than the review he would easily have seen the odd miscue and not perpetuated it in his volume.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Volker Scior, Boten im frühen Mittelalter. Medien – Kommunikation – Mobilität, Frankfurt am Main (Peter Lang Edition) 2021, 692 S. (Studien zur Vormoderne, 3), ISBN 978-3-631-84954-5, EUR 101,90.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Matthias Rozein, Liège

Le rôle crucial que le messenger joue dans l'établissement des échanges à distance entre deux personnes ou institutions compte depuis longtemps parmi les acquis des recherches sur la communication au Moyen Âge. Mais malgré quelques études consacrées surtout aux envoyés des rois et papes, une analyse à grande échelle des messagers et de leur rôle faisait largement défaut, en particulier pour les premiers siècles de l'époque médiévale considérés trop souvent comme statiques, pris en tenaille entre deux moments forts de la mobilité. Volker Scior s'est proposé de combler cette lacune dans le présent volume, issu de sa thèse d'habilitation soutenue en 2010.

L'auteur situe son interrogation à l'intersection de plusieurs champs de recherche: les domaines traditionnels de la diplomatie et de l'histoire institutionnelle ainsi que ceux, plus récents, de l'épistolographie et de la communication. L'étude adopte un regard décentralisé; elle écarte en grande partie les ambassades royales et pontificales, dont les modalités sont relativement bien étudiées, pour embrasser les messagers au service de personnages de rangs inférieurs, clercs ou laïcs. Le cadre spatio-temporel posé porte sur l'espace franc du VI^e au IX^e siècle.

La démonstration est divisée en trois parties. La première est consacrée à l'étude des termes qui désignent le messenger. Scior relève que la distinction de la langue allemande entre le messenger (*Bote*) – personne de bas rang chargée d'un simple transfert d'une information – et l'envoyé (*Gesandter*) – de haut rang relayant d'importants messages et souvent amenée à négocier au nom de son supérieur – ne se repère pas dans le vocabulaire médiéval. Correspondant néanmoins à une réalité de l'époque, elle ne devrait pas être écartée selon l'auteur. Celui-ci analyse ensuite seize termes latins en usage pour désigner messagers et envoyés durant le haut Moyen Âge. Chacun d'entre eux comporte des connotations propres. Par exemple, *missus* et *legatus*, souvent employés comme synonymes, induisent une référence à celui qui a envoyé l'ambassade, *nuntius* souligne l'annonce du message. D'autres termes, comme *baiulus*, *gerulus*, *portator/portitor* ou *lator*, insistent sur le fait de porter le message et d'en prendre soin.

La deuxième partie porte sur la place du messenger dans des réseaux de communication. En premier lieu sont analysées séparément les correspondances de Boniface, Lul, Alcuin et Éginhard. Après la présentation de leur réseau épistolaire respectif, l'auteur cherche à identifier les porteurs de lettres, ceux qui sont



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

mentionnés nominalelement comme ceux qui demeurent anonymes, et leur relation avec l'expéditeur du message. Enfin, l'enquête se penche sur la manière dont les porteurs sont présentés. Cette grille d'analyse se répète dans les parties suivantes consacrées, dans l'ordre de l'étude, aux épistoliers du royaume franc des VI^e et VII^e siècles, aux épistoliers francs du IX^e siècle ainsi qu'aux lettres écrites dans l'Espagne wisigothique, l'Italie lombarde et les royaumes anglo-saxons. Pour élargir ces considérations, l'auteur recourt dans un second temps aux sources narratives, historiographiques et hagiographiques, pour exploiter non la véracité de ces récits, mais les exigences et attentes exprimées vis-à-vis du comportement des messagers. Scior parvient à démontrer que les termes avec lesquels ces derniers sont désignés varient selon le type de discours et ne sont pas arbitraires: les sources narratives emploient en abondance *legatus*, *missus* ou *nuntius* tandis que les lettres recourent, pour des raisons rhétoriques et pratiques, à des termes soulignant le transport du message. Les désignations peuvent également changer d'un auteur à l'autre: ainsi, Boniface emploie régulièrement *gerulus*, quasi absent chez Alcuin qui préfère *portitor* voire *missus*. L'auteur remarque en outre une différence entre l'historiographie mérovingienne et carolingienne. Si la première est sensible aux messagers des élites non royales, la seconde se focalise presque exclusivement sur les envoyés des rois. Quant aux récits hagiographiques, ils mettent en scène des messagers bien différents; on y mentionne beaucoup plus régulièrement des hommes de rang inférieur. Une tendance se dégage également quant à la présentation du messager: plus son rang social est bas, plus rare est la mention de son nom.

La troisième partie de l'étude explore des aspects pratiques de la communication. L'auteur élucide différentes stratégies pour sécuriser et authentifier le messager et la lettre, indispensables à toute sorte d'échange à distance. Le choix du messager est thématiqué par la suite: le concept de la *fides*, dont les multiples couches sémantiques sont rappelées, s'avère fondamental dans ce contexte. Le rapport entre l'écrit et l'oral est également abordé. Enfin, l'auteur situe les échanges dans l'espace et le temps. Il insiste sur la nécessité de disposer continuellement d'un réseau de messagers pour demeurer connecté. Il met en exergue que toute communication à distance est tirée entre l'attente d'un message et la précipitation d'y répondre et souligne le besoin de protection du messager et le devoir d'hospitalité que lui doit son hôte. Des considérations sur la rapidité du voyage, dépendant avant tout de l'urgence du message, et sur les cadeaux accompagnant les échanges ne manquent pas non plus.

Une conclusion efficace reprend les principaux résultats de l'enquête. En annexe, l'auteur présente sous forme de tableau les envoyés mentionnés dans les correspondances de Boniface, Lul, Alcuin et Éginhard.

Il est à regretter que les grandes collections épistolaires de l'époque considérée aient été traitées de manière inégale. Alors que les grands épistoliers carolingiens jusqu'à Éginhard sont



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

chacun traités individuellement, Loup de Ferrières et Hincmar de Reims n'apparaissent qu'à la marge.

Si l'auteur soutient à juste titre que l'attention des études précédentes portait principalement sur les envoyés des rois et papes, une étude des messagers de ces derniers a été offerte, à ce stade, seulement pour les lettres du »Codex Carolinus«¹: si des références à ces dernières ainsi qu'aux lettres de Grégoire le Grand apparaissent à certains moments de l'étude, la riche correspondance pontificale du IX^e siècle, surtout le registre des lettres de Jean VIII, n'a malheureusement pas été prise en considération.

L'étude se distingue par son caractère soigné et détaillé. L'argumentation est menée de manière très empirique, toujours à l'appui des témoignages des sources. Le corpus considérable qui a été dépouillé mérite d'être souligné. Si l'auteur reconnaît les difficultés que pose une histoire sociale des envoyés du haut Moyen Âge, il parvient à mettre en lumière nombre d'éléments qui caractérisent et les messagers et les échanges que ceux-ci mettent en place. L'étude démontre habilement que le messager, certes porte-parole au service d'un autre, conserve toujours une certaine capacité d'agir de manière autonome. Il représente une figure médiatrice indispensable à la société alto-médiévale qui, l'enquête le confirme abondamment, fut loin d'être immobile. L'ouvrage constitue une synthèse riche et efficace pour l'étude de la communication à distance durant les premiers siècles du Moyen Âge.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89169](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89169)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Achim Thomas Hack, Codex Carolinus. Päpstliche Epistolographie im 8. Jahrhundert, 2 vol., Stuttgart 2006–2007 (Päpste und Papsttum, 35).

Pseudo Basilius von Seleukia, Vita et miracula sanctae Theclae – Leben und Wunder der heiligen Thekla. Eingeleitet und kommentiert von Bernd Kollmann. Übersetzt von Burghard Schröder, Freiburg im Breisgau (Herder) 2021, 406 S. (Fontes Christiani, 93), ISBN 978-3-451-32946-3, EUR 52,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Adelheid Krah, Wien

Beschäftigt man sich mit der frühchristlichen Hagiografie und den Anfängen der Verehrung weiblicher Heiliger, so wird man um die hl. Thekla und ihre Ausstrahlung im byzantinischen Raum nicht herumkommen. Sie war eine Schülerin des hl. Paulus und gehört damit zu den prominentesten Vertreterinnen des Urchristentums. Zwar begegnet uns die hl. Thekla, die mit vollem Namen Theokleia hieß, weder in den Paulusbriefen noch in der Apostelgeschichte; es sind jedoch aus dem 2. Jahrhundert die sogenannten Akten des hl. Paulus und der hl. Thekla überliefert, die neben der »Vita et miracula sanctae Theclae« des 5. Jahrhunderts schon früh eine Theklatradition entstehen ließen. Eines der Zentren ihrer Verehrung befand sich in Seleukia.

Wie in der Einleitung dieser sehr verdienstvollen griechisch-deutschsprachigen Edition betont wird, enthalten die Akten des 2. Jahrhunderts überwiegend Informationen und Berichte über die hl. Thekla, sodass man von einer späteren Verlagerung des Fokus im Titel auf den hl. Paulus ausgehen kann, aufgrund der ihm zugeschriebenen Frauenfeindlichkeit, die auch in der dargelegten Überlieferungstradition der beiden für die hl. Thekla relevanten Quellen einige Spuren hinterlassen hat. Der genaue Titel der Vita der hl. Thekla lautet allerdings »Taten und Wunder der heiligen Apostolin und Märtyrerin Thekla« und stammt wie die Quelle aus der Feder eines am Heiligtum der Thekla in Seleukia tätigen Klerikers des 5. Jahrhunderts. Dieser war Zeitgenosse von Bischof Basilius von Seleukia, der vermutlich zwischen 438 (448) und 458 (468) amtierte. Innerhalb des Werks ist die Vita dem seit dem 3. Jahrhundert beliebten Genre der Praxeis verhaftet, das einen romanhaften Lebenslauf bevorzugt, sowie der Gattung des Enkomions, der Lobrede (vgl. Einleitung S. 54–56). Aufgrund ihrer außergewöhnlichen Persönlichkeit und ihrer geistigen Nähe zum hl. Paulus habe die Jungfrau und Märtyrerin zahlreiche Wunder gewirkt und ihre Anhänger zum asketischen Leben geführt.

Die Sammlung der Wunder der hl. Thekla ist vermutlich das früheste Kompendium eines derartigen hagiografischen Werks; der Autor habe sich dabei von den paganen Wunderbüchern der griechischen Tempelbibliotheken inspirieren lassen und konnte sich in seiner novellenartigen Ausformung der einzelnen Berichte offenbar auf mündliche Erzählungen (Legenden?) stützen. Zentrales Thema ist in vielen die Erscheinung der hl. Thekla bei



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kranken, wobei die griechische Tradition des Heilschlafes bei Krankheit offenbar in den Höhlenkirchen als Wundermittel auf christlicher Ebene weiterhin praktiziert wurde. Auch war sie erfolgreiche Schutzheilige von Seleukia und anderen griechischen Städten bei deren Belagerung durch Feinde. Als moralische Instanz soll Thekla auch Strafwunder gewirkt haben, mit denen sie normwidriges Verhalten meist tödlich geahndet habe. Sogar die Schreibperspektive des Verfassers fand Billigung durch die Heilige, die ihm beim Schreiben visionär erschienen sei, an seinem Text Vergnügen gefunden und ihn zur Fortsetzung der »Miracula«-Berichte aufgefordert habe; seinen Namen gab er nicht preis.

In der Vorrede zur Vita betont er, eine geschichtliche Darstellung des Lebens der seligen Märtyrerin geben zu wollen, distanziert sich jedoch insofern von Herodot und Thukydides, die aus eigenem Antrieb geschichtliche Darstellungen verfassten, als er durch eine göttliche Stimme und einen weisen Mann namens Aichaios dazu aufgefordert worden sei, der – so der Kommentar der Bearbeiter – auch sonst in Werken der damaligen Theklaverehrung hervortritt (S. 78f).

Bei der Lektüre dieser außergewöhnlichen Quelle fallen Sprachmuster und Topoi auf, die in späteren hagiografischen Werken des Früh- und Hochmittelalters facettenartig eingesetzt werden, ohne freilich die stilistische narrative Kunst des griechischen Verfassers der »Vita et miracula sanctae Theclae« zu erreichen.

Das klare Verzeichnis der Werkabkürzungen sowie der bibliografischen Abkürzungen und ein übersichtlich gestaltetes Quellen- und Literaturverzeichnis reflektieren die Bildung des klerikalen Verfassers in Seleukia, der in seinem Werk paganes Wissen in die byzantinische Welt integriert und das Frühchristentum wie das Wirken der Apostolin Thekla vorbildhaft den nächsten Generationen überliefert hat, sowie die Hochschätzung der hl. Thekla bei den Kirchenvätern. Die Überlieferung der Textzeugnisse stammt aus spätbyzantinischer Zeit (Handschriften des 10.–13. Jahrhunderts), wobei »Vita et miracula« immer eine Einheit bilden und sich die Vita in vier zyklische, an den Kultstätten der hl. Thekla entstandene Erzählungen gliedert. Die Bearbeiter gehen davon aus, dass die kultische Verehrung der hl. Thekla von Pseudo-Basilios und Aichaios um die Mitte des 5. Jahrhunderts auf eine neue Basis gestellt wurde, die sich deutlich von der des hl. Paulus abheben sollte. Es wäre zu untersuchen, ob damit nicht ganz gezielt eine Stärkung der weiblich-christlichen Bevölkerung an den Orten der Verehrung der hl. Thekla angesprochen werden sollte, denn die Heilige bestrafte in ihren Strafwundern auffällig viele Männer.

Mit dieser schönen Edition wurde der Text der »Vita et miracula sanctae Theclae« erstmals in deutscher Sprache publiziert. Zu Hilfe genommen wurde dabei aber auch der mit der griechisch-



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

französischsprachigen Edition der Quelle durch G. Dagron erreichte Forschungsstand von 1978¹.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89170](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89170)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Gilbert Dagron (éd.), *Vie et miracles de Sainte Thècle*. Texte grec, traduction et commentaire, avec la collaboration de Marie Dupré La Tour, Bruxelles 1978 (*Subsidia Hagiographica*, 62).

Věra Soukupová, La construction de la réalité historique chez Jean Froissart. L'historien et sa matière, Paris (Honoré Champion) 2021, 553 p. (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 129), ISBN 978-2-7453-5495-2, EUR 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Cet ouvrage important et dense est issu d'une thèse de doctorat soutenue sous la direction de Jean-Marie Moeglin et Martin Nejedlý à l'université Paris-Sorbonne en 2017. Aussi il est normal de trouver dans l'introduction (p. 9–38) l'état des études sur Froissart selon les thèmes abordés depuis le XIX^e siècle. V. Soukupová s'engage, elle, dans une voie théorique et conceptuelle, partant du constat qu'«un texte, et plus précisément un récit, ne saurait être une empreinte pure et simple des événements qu'il relate», et annonce une recherche sur le «récit qui vise à reconstruire de façon véridique la réalité historique que l'auteur a pu connaître», mais aussi le système de valeurs dans lequel il évoluait, les principes universels de narrativité, sans oublier le contexte culturel et littéraire. Se pose enfin le problème des versions des livres de Froissart: au moins deux pour les trois premiers, une seule pour le livre IV.

L'ouvrage est développé en quatre parties. Dans la première, «Les Facettes d'une identité et l'appréhension du monde» (p. 39–152), V. Soukupová s'intéresse dans un premier chapitre («Un chroniqueur hennuyer entre les »nations«», p. 45–79) à ce qui définit Froissart: sa langue, le français, son pays d'origine, le comté de Hainaut, et pose la question de la signification de la »nation« et de la perception de l'étranger, européen ou extra-européen. Dans le second («Le chroniqueur à gages: les liens de Froissart avec ses mécènes», p. 81–152), elle étudie ceux à qui sont dédiées (Robert de Namur, Enguerrand VII de Coucy) ou ceux qui ont commandé (Guy de Blois) les »Chroniques«, et incorpore à son corpus d'œuvres celles de fiction, pour Venceslas de Luxembourg et Jeanne, duc et duchesse de Brabant, ses patrons avec qui Froissart a développé des »liens affectifs«.

La deuxième partie, »L'auteur, le récit et la construction de l'autorité« (p. 153–249) est déclinée en trois chapitres. Il y a d'abord le »je« multiple qui rédige le texte: le conteur, le metteur en mémoire, le juge des événements et moralisateur et le régisseur des informations («Le »je« et la construction du texte», p. 159–176). Ensuite, ce »je« s'affirme auteur en signant son œuvre («La signature: l'auteur et le prologue», p. 177–193). Puis, ce »je auteur« s'insère dans son récit, se présentant comme témoin («La mise en scène de l'auteur-témoin», p. 195–210). Enfin, l'autorité de l'auteur n'est-elle pas fragile? Pour l'affirmer, Froissart se place dans la continuité de Jean Le Bel, comme témoin oculaire et auriculaire,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

et se sert et cite d'autres sources («La construction de l'autorité auctoriale», p. 211–249).

Suit logiquement dans la troisième partie, «Les sources et la véracité référentielle» (p. 251–339), l'étude des sources qui fondent l'autorité de l'auteur: d'abord les sources écrites (p. 259–313), en premier lieu le texte de Jean Le Bel, qui est retravaillé, les sources diplomatiques, assez absentes même si Froissart y avait accès, puis les sources orales (p. 315–339), communiquées par les hérauts d'armes, mais aussi par des anonymes dont il ne donne ou ne veut pas donner le nom.

Dans la quatrième partie, «La réalité historique et le récit du chroniqueur» (p. 341–466), V. Soukupová s'attaque à «la déconstruction et la réalité et la reconstruction de celle-ci dans le récit historique». Mais d'abord quelle est la «réalité historique» (p. 345–388) et le rapport de Froissart à elle? Il y a en premier la construction de l'événement, l'«aventure» mise en intrigue selon la conception médiévale du temps, un temps linéaire, mais aussi un temps «réel» déployé dans le récit. Ensuite, quelle est la nature du récit historique (p. 389–430)? Pour Froissart, il s'agit aussi bien de «chronique» que d'«histoire». Sa forme est celle de la prose, «langue de la vérité», en opposition à l'épopée. Son but, contrairement à la *brevitas* de son prédécesseur Jean Le Bel est de «raconter tout au long», pour élucider les causalités et aussi apporter le plus possible de détails. Cela lui permet de «Recréer la «réalité historique»» (p. 431–466), car le temps fuit, la mémoire humaine est fragile, or lui est doué de *sens et memoire et bonne souvenance de toutes les choses passées et d'engin cler et agu pour concevoir tous les fais dont [il] pourroit[t] estre informé*, et donc rédiger ses «Chroniques» même si l'on note des failles dans sa mémoire. Enfin le récit historique est étudié comme «effet de réel», selon la présentation de Roland Barthes.

Dans sa conclusion, «L'écriture historique de Jean Froissart et sa postérité» (p. 467–488), V. Soukupová rappelle les acquis de son travail et étudie brièvement Enguerrand de Monstrelet et Georges Chastelain (pourquoi l'orthographe «George», alors qu'elle n'écrit pas «Jehan» pour Froissart?). Suit une bibliographie thématique fournie (p. 489–531), et un index des noms, des auteurs modernes et des lieux (p. 535–548).

Durant toute sa rédaction V. Soukupová se réfère aux auteurs ayant travaillé, depuis le XIX^e siècle, mais surtout dans les dernières décennies, sur le texte, l'histoire, l'auteur, l'historien, sur Jean Froissart et son œuvre. Dès son doctorat, elle s'est placée au cœur des débats universitaires sur tous ces thèmes, ce qui montre son envergure intellectuelle et la qualité de son travail. Elle nous offre ainsi un ouvrage qui s'impose comme une référence sur Jean Froissart et ses «Chroniques» pour des années à venir.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89171](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89171)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jace Stuckey (ed.), The Legend of Charlemagne. Envisioning Empire in the Middle Ages, Leiden (Brill Academic Publishers) 2021, 320 p., 9 fig. (Explorations in Medieval Culture, 15), ISBN 978-90-04-33564-6, EUR 134,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Matthew Gabriele, Blacksburg, VA

This volume from Brill complements an existing English-language literature on the medieval European legend of Charlemagne that has grown particularly over the last decade and a half. There is of course work by Jace Stuckey (the editor of this volume under review), books by Anne A. Latowsky and Matthew Gabriele¹, as well as a number of rich and varied publications from the »Charlemagne: A European Icon« project led by Marianne Ailes at the University of Bristol², among many others. In all of these cases, the focus is often not on Charlemagne the man but rather on something more nebulous and insubstantial – a ghost that moves across modern genres and linguistic barriers throughout medieval Europe.

The first two essays of the current volume consider aspects of the legend's genesis. Cullen Chandler writes on the 9th century, summarizing the development of the growing stature of Charlemagne in the decades after his death. All the standard texts are here, from Einhard and others composed under Louis the Pious, to Notker and the Poeta Saxo. Jace Stuckey then revisits the connections of Charlemagne to the East. This essay also covers well-trodden territory, beginning in the 10th century, moving through the narratives of the late 11th and early 12th centuries (including the narratives of the so-called »First Crusade«), and then concluding with a very quick survey of late 12th- and 13th-century mentions connecting Charlemagne to the Christian Holy Land.

The book moves quickly to the next section and to the history written in the later Middle Ages. Carla del Zotto examines Charlemagne's connection to Santiago de Compostella, in both Iberian and Norse traditions, finding similar types of myth-making at work. Next, Christopher P. Flynn considers Charles' representation in the »Speculum Historiale« of Vincent of Beauvais and finds his work, in compiling and expanding Charlemagne's fictional exploits, to have had massive influence on creating the Frankish king as »harbinger of an expanding Europe« (p. 105). The



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Anne A. Latowsky, *Emperor of the World. Charlemagne and the Construction of Imperial Authority, 800–1229*, Ithaca, NY, London 2013; Matthew Gabriele, *An Empire of Memory. The Legend of Charlemagne, the Franks, and Jerusalem before the First Crusade*, Oxford 2011.
² <https://www.charlemagne-icon.ac.uk/> (13/05/2022).

last essay in the section, by Jade Bailey, pulls back a bit to think with how Charlemagne became an exemplar for English kings in the 15th century. Here, focusing on the »Shrewsbury Book« in the British Library, Bailey moves through the five texts within the codex that feature Charlemagne, concluding that he figures as a moral lesson for the manuscript's readers – both role model and cautionary tale.

These essays in turn lead to another section of the edited volume on late medieval literature. Ana Grinberg's focus on the shape of Charlemagne in the romance »Mainet«, which she finds to be less like a crusader than might be previously imagined. In addition, the texts invert expectations of power in interesting ways that represent Charles as a rather unwelcome invader in Iberian affairs. Elizabeth Ponder Melick thinks with the »Saracens« as they were shown in Middle English romances featuring Charles, though this essay really should have engaged with the work of Shokoofeh Rajabzadeh who demonstrates the deep, structural problems of uncritically using the pejorative term in medieval studies³. The last essay in this section is by Larissa Tracy, who compares and contrasts Charlemagne and Arthur and how those figures became ciphers for a contested national identity in English romances.

The volume closes with a really wonderful essay by William J. Diebold on a 2003 exhibition at Aachen that featured, among other subjects, objects related to Isaac, Charlemagne's Jewish emissary to Caliph Harun al-Rashid and the elephant Isaac returned with. Diebold astutely guides the reader through the decisions made and impacts felt by this exhibition, how it subtly (and not so subtly) de-centered Charlemagne himself by naming only Isaac in its subtitle, and being »relentlessly presentist« (p. 244) in the objects it curated and their presentation. Despite these choices, the Charlemagne that a visitor to the exhibition found was quite familiar, building comfortably on tropes about his outlook and rulership that began even within his own early medieval lifetime.

It has been said many times before but edited volumes can be feast or famine – either tightly knit collections that subtly build upon one another and cohere into something magnificent, or they can be disparate and disconnected with only the meagerest threads to link the individual essays together. This collection fits neither extreme. There absolutely is a clear thread (the figure of Charlemagne himself) that links all the essays together and the individual sections work well on their own. The essays on individual manuscripts are in particular fascinating and well-supported in their arguments.

That said, the introductions of the essays tend to be repetitive with the same few pages offering an overview of »who Charlemagne

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89172](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89172)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

³ Shokoofeh Rajabzadeh, The depoliticized Saracen and Muslim erasure, in: Literature Compass 16/9–10 (2019) (<https://doi.org/10.1111/lic3.12548> [13/05/2022]).

was« or »how the legend grew« occurring several times. On that latter point, almost all the essays follow a very direct (and very traditional) scholarly understanding of text-to-text connections and implicit argument from embellishment. Einhard influenced Notker, who then was used by the anonymous authors of the »Descriptio qualiter Karolus Magnus«, and so on. This is fine so far as it goes but demonstrates too little engagement with scholarship on medieval memory and nostalgia, [narrativity](#), discussions of genre difference (or in many cases lack thereof), and the purpose of medieval history-writing⁴. We lose, in other words, a bit of a sense of the »how« and »why« related to the medieval Charlemagne legend. This is unfortunate.

Finally, it should be noted that the title »The Legend of Charlemagne: Envisioning Empire in the Middle Ages« harbors another ghost that troubles the volume. Certainly, all of the authors are talking about rulership but »empire« is more-or-less absent. This matters because that distinction – between king and emperor, between *regnum* and *imperium* – matters as well, one that the Carolingians themselves as well as those in succeeding centuries thought very hard about and worked to either elide or disentangle (depending on the specific historical context).

In the end, the volume is a solid addition to a still-expanding scholarship on the subject of the Charlemagne legend. It is, as with all Brill books, shockingly priced but will nevertheless find a home in many professional and personal libraries with individual essays within surely enjoying, not unlike Charlemagne, long afterlives.

⁴ Mary J. Carruthers, *The Book of Memory. A Study of Memory in Medieval Culture*, Cambridge 2008; Svetlana Boym, *The future of nostalgia*, New York 2001; Marcus Graham Bull, *Eyewitness and Crusade Narrative. Perception and Narration in Accounts of the Second, Third and Fourth Crusades*, Woodbridge 2019; Felice Lifshitz, *Beyond Positivism and Genre: »Hagiographical« Texts as Historical Narrative*, in: *Viator* 25 (1994), p. 95–114; Matthew Gabriele, *This time. Maybe this time. Biblical Commentary, Monastic Historiography, and Lost Cause-ism at the Turn of the First Millennium*, in: Id., James T. Palmer (ed.), *Apocalypse and Reform from Late Antiquity to the Early Middle Ages*, Routledge 2018, p. 183–203.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Vincent Tabbagh, avec la collaboration de Yves Gallet, Kristiane Lemé-Hébuterne, Jean-Michel Matz (†), Laurent Vallière, Pierre Wech, Fasti Ecclesiae Gallicanae. Répertoire prosopographique des évêques, dignitaires et chanoines de France de 1200 à 1500. T. 20: Diocèse d'Évreux, Turnhout (Brepols), 2020, XII-496 p., 31 ill. en n/b, ISBN 978-2-503-59136-0, 70,00 EUR.

Henri Hours, avec la collaboration de Jean-Baptiste Lebigue, Fasti Ecclesiae Gallicanae. Répertoire prosopographique des évêques, dignitaires et chanoines de France de 1200 à 1500. T. 21: Diocèse de Clermont, Turnhout (Brepols), 2021, X-426 p., 11 ill. en n/b, ISBN 978-2-503-59274-9, 70,00 EUR.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rolf Große, Paris

In kurzen Abständen erschienen wieder zwei Bände der »Fasti Ecclesiae Gallicanae«. Derjenige zu Évreux behandelt – nach Rouen (1998) und Sées (2005) – die dritte Diözese der Kirchenprovinz Rouen, derjenige zu Clermont – nach Rodez (2002) und Mende (2004) – die dritte der Kirchenprovinz Bourges. Auf einen darstellenden Teil folgt jeweils der umfangreichere prosopografische mit Angaben zu den Bischöfen, Dignitären und Domkanonikern.

Es ist eine Stärke der »Fasti«, im ersten Teil keinem festen Schema zu folgen, sondern die Themen zu behandeln, die für die jeweilige Diözese von besonderem Interesse sind. Im Band zu Évreux sind dies, neben der »Notice institutionnelle« (S. 3–25), »La cathédrale d'Évreux et son environnement« (S. 27–44), »Le quartier cathédral dans la ville médiévale« (S. 45–62), »Évêques et chanoines d'Évreux dans les verrières de la cathédrale« (S. 63–78) sowie »Les stalles de la cathédrale« (S. 79–85). Es folgt eine Übersicht über die Quellen und die Literatur (S. 87–107). Zu ergänzen wäre hier die Arbeit von Harald Müller, *Päpstliche Delegationsgerichtsbarkeit in der Normandie (12. und frühes 13. Jahrhundert)*, Bd. 1–2, Bonn 1997 (*Studien und Dokumente zur Gallia Pontificia*, 4). Der zweite Teil, »Notices biographiques« (S. 109–423), umfasst Kurzbiografien der Bischöfe von Garinus de Cierrey (1193–1201) bis zu Radulphus du Fou (1479–1511) sowie Angaben zu mehr als 700 Dignitären, Domkanonikern und Geistlichen im Umfeld des Bischofs.

Als ersten Bischof von Évreux rühmt seine im 9. Jahrhundert verfasste Vita den hl. Taurinus, der in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts die Region christianisiert habe. Über seinem Grab vor den Mauern der Stadt entstand die Abtei Saint-Taurin.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Im ausgehenden Mittelalter kam die Legende auf, er sei bereits von Papst Clemens I. (88–97) getauft worden, der hl. Dionysius sei sein Pate gewesen und habe ihn zur Mission nach Évreux gesandt. Tatsächlich ist der erste sicher bezeugte Bischof von Évreux Maurusio, der 511 am Konzil von Orléans teilnahm. Die Diözese erstreckte sich über das Territorium der *civitas Ebroicorum*, der Eburoviken, eines keltisch-gallischen Volksstamms. Sie war von geringer Ausdehnung und umfasste nur ca. 500 Pfarreien. Im Nordosten trennte die Seine sie vom Bistum Rouen, im Westen die Charentonne von Lisieux, im Süden die Avre von Chartres, während es im Südwesten keine natürliche Grenze zu Sées gab.

Seit der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts sind drei Archidiacone belegt, die zunächst in enger Abhängigkeit vom Bischof fungierten. Eine genaue territoriale Abgrenzung ihrer Amtsbezirke dürfte erst im 13. Jahrhundert erfolgt sein; sie waren in 12 Dekanate gegliedert. Ein bischöflicher Offizial ist erstmals 1208 bezeugt.

Die Kathedrale lag stets *intra muros*. Die Abfolge der Bauten ist allerdings umstritten. Vielleicht wurde bereits im 6. Jahrhundert eine Marienkirche mit Baptisterium und *domus episcopalis* im Südwesten nahe der römischen Stadtmauer errichtet. Belegt ist, dass 1076 eine Kathedrale geweiht wurde. Sie wurde 1119 zerstört, als der englische König Heinrich I. die Stadt belagerte und niederbrennen ließ. Der sofort in Angriff genommene Neubau war spätestens 1138/39 vollendet. Im 13. und 14. Jahrhundert erfolgte eine gotische Neugestaltung, weitere Arbeiten wurden bis ins 17. Jahrhundert vorgenommen. Bemerkenswert ist, dass sich im 14. und 15. Jahrhundert mehrere Bischöfe und Kanoniker zu Lebzeiten auf (heute noch erhaltenen) Kirchenfenstern abbilden ließen, um so ihre Memoria zu sichern.

Bei einem Blick auf die Bischofsliste sucht man vergeblich nach großen Namen: Nur zwei von ihnen stiegen zum Kardinalat auf. Die jährlichen Einkünfte des Bischofs waren bescheiden. Mit ca. 2 500 Florentinern lagen sie weit unter denen der Vorsteher von Lisieux, Bayeux, Chartres und Rouen, die mehr als 4 000 Florentiner einnahmen. Sein weltlicher Besitz war gering, einen bedeutenden Lehnshof konnte er, wie auch die anderen normannischen Bischöfe, nicht aufbauen. In seiner Bischofsstadt verfügte er lediglich über die Niederjustiz, während die Hochjustiz in Händen des Grafen lag. Gegenüber dem Domkapitel nahm er hingegen eine starke Stellung ein. Er besetzte die Kanonikate, nur der Dekan, der erstmals 1032 oder 1080 belegt ist, wurde vom Kapitel bestimmt.

Das Kapitel besaß auch das Recht zur Bischofswahl. Es wurde von den Herzögen der Normandie aus dem Hause Plantagenêt respektiert und 1200 von König Philipp II. Augustus bestätigt. Während der Vakanz übte der König die weltlichen Rechte aus. Er bezog die Einkünfte und vergab die Domkanonikate. Die Ursprünge des Domkapitels reichen vielleicht schon in die Zeit vor den Normanneneinfällen zurück. Es umfasste zunächst acht Kanoniker, die auch in späterer Zeit eine besondere Gruppe



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

bildeten. Neue Pfründen wurden erst in der zweiten Hälfte des 12. und im 13. Jahrhundert vom Adel, vor allem den Grafen von Évreux, gestiftet, der sich so die Möglichkeit schuf, Angehörige im Domkapitel unterzubringen. Eine Besonderheit dieses Gremiums war, dass ihm seit 1207 auf Geheiß des Bischofs auch der Abt von Le Bec-Hellouin angehörte, obwohl sein Kloster in der Diözese Rouen lag. Damit verbunden war eine Gebetsverbrüderung zwischen dem Domkapitel und dem Benediktinerkonvent.

Anders gesetzt sind die Akzente im Band zur Diözese Clermont. Um Überschneidungen mit dem Band aus der Reihe »La grâce d'une cathédrale¹« zu vermeiden, konzentriert sich der erste Teil neben der »Notice institutionnelle« (S. 3–33) auf die Liturgie: »La cathédrale, lieu de la liturgie« (S. 35–46) und »La liturgie de la cathédrale et l'usage de Clermont« (S. 47–78). Aufgelistet werden zudem die Quellen und die Literatur (S. 79–106). Leider fehlt der Aufsatz von Rémy Rocques, *Les modalités d'intégration de l'Auvergne au domaine royal, XII^e–XIII^e siècles*, in: Francia 44 (2017), S. 79–97. Die »Notices biographiques« (S. 107–349) bieten Kurzbiografien der Bischöfe von Robert d'Auvergne (1196–1227) bis zu Charles II de Bourbon (1488–1505) sowie Angaben zu 654 Dignitären, Domkanonikern und Geistlichen im Umfeld des Bischofs. Insgesamt amtierten während des behandelten Zeitraums nur 19 Bischöfe, von denen namentlich Charles I^{er} de Bourbon (1476–1488) und Charles II de Bourbon einer sehr bedeutenden Familie entstammten. In der Liste der Generalvikare findet sich auch Guillaume de Grimoard, der spätere Papst Urban V. (S. 215 Nr. 331).

Als erster Bischof gilt der hl. Austremonius, der im frühen 4. Jahrhundert wirkte. Da sich die Diözese über die *civitas* der Arverner erstreckte, bezeichnete ihr Vorsteher sich zunächst als *episcopus Arvernorum* oder *Arverniaesedis*. Erst seit dem 12. Jahrhundert wich dieser Titel dem eines *episcopus Claromontensis* oder *ecclesiae Claromontensis*. Die Diözese gehörte zur Kirchenprovinz Bourges, unter deren Suffraganen sie den ersten Rang einnahm. Sie grenzte an die Bistümer Lyon, Autun, Bourges, Limoges, Cahors, Rodez, Mende und Le Puy. Durch die Errichtung der neuen Diözese Saint-Flour 1317/18 verlor sie mehr als ein Viertel ihrer Pfarreien. Auffallend ist die hohe Zahl an religiösen Gemeinschaften, Kanonikerstifte wie auch Klöster, unter ihnen so bedeutende Häuser wie Sauxillanges, Issoire, La Chaise-Dieu und Souvigny. Wenngleich es Archidiacone seit dem 11. Jahrhundert gab, wurden ihnen territoriale Zuständigkeiten erst im frühen 13. Jahrhundert zugewiesen. Im folgenden Jahrhundert übernahmen allerdings die Erzpriester ihre Aufgaben. Der Bischof besaß seit der Wende vom 12. zum 13. Jahrhundert die Herrschaft über die gesamte Bischofsstadt. 1212 ist erstmals ein Official belegt, 1234/37 ein Generalvikar.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89152](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89152)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Hippolyte Simon (Hg.), Clermont. L'âme de l'Auvergne, Straßburg 2014 (La grâce d'une cathédrale, 12).

Auffallend ist die starke Stellung des Domkapitels. Seine Anfänge reichen in das 10. Jahrhundert zurück, feste Strukturen nahm es im 12. Jahrhundert an; die Bezeichnung *capitulum* ist erstmals 1157 belegt. Bis zum 14. Jahrhundert besaß es das Recht zur Bischofswahl, vergab selbst die freierwerbenden Pfründen und repräsentierte in seinem Selbstverständnis die Kirche von Clermont. Bevor der neugewählte Bischof von seiner Diözese Besitz ergriff, wurde er in das Kapitel aufgenommen. 1207 wurde die Zahl der Pfründen auf 40 festgelegt. Sechs von ihnen blieben Priestern vorbehalten, die zur Residenz verpflichtet waren. Um Kanoniker zu werden, musste man mindestens 14 Jahre alt sein. Bis zum Beginn des 13. Jahrhunderts stand der Abt an der Spitze des Kapitels, bevor er vom Dekan auf den zweiten Rang verdrängt wurde. Die Kanoniker wohnten verstreut über die Stadt, ein eigenes Viertel gab es nicht.

Eine von Bischof Namatius erbaute Kathedrale ist vor 471 belegt. Sie befand sich an der Stelle der aktuellen Domkirche, die von der Mitte des 13. bis in die erste Hälfte des 14. Jahrhunderts im gotischen Stil errichtet wurde. Architektonische Ähnlichkeiten mit dem Kölner Dom, dessen Bau etwa zur selben Zeit in Angriff genommen wurde, sind nicht zu übersehen. Es spricht für die Bedeutung des Domkapitels, wenn die Finanzierung der Arbeiten im Wesentlichen von ihm getragen wurde. Der Bischof scheint sich nicht signifikant beteiligt zu haben. Im 14. Jahrhundert feierte er nur zwölf Messen im Jahr in seiner Kathedrale. Das Kapitel gilt auch als Auftraggeber der Chorfenster vom Ende des 13. Jahrhunderts, deren Ikonografie ohne Kenntnis der im Gottesdienst der Kathedrale verwendeten liturgischen Texte nicht zu verstehen ist.

Aus unterschiedlicher Perspektive behandeln beide Bände für die Geschichte der Diözesen Évreux und Clermont wichtige Aspekte. Insbesondere gewähren sie einen zuverlässigen Überblick über Anfänge und Struktur der Bistümer sowie ihrer Domkapitel. Die Forschung darf sich auf die kommenden Bände der »Fasti« freuen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Benedetta Valtorta, Manoscritti agiografici latini della Biblioteca Capitolare di Verona. Catalogo, Firenze (SISMEL – Edizioni del Galluzzo) 2020, XXIV–320 p. (Quaderni di »Hagiographica«, 18), ISBN 978-88-8450-950-5, EUR 52,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Granier, Montpellier

La bibliothèque capitulaire de Vérone est certainement la plus ancienne bibliothèque de l'Occident chrétien encore existante. Elle conserve plus de 1 200 manuscrits, un aperçu général de ce fonds étant facilement accessible [en ligne](#). Le présent ouvrage est le catalogue détaillé de 34 de ces manuscrits présentant un contenu en tout ou en partie hagiographique latin. Il s'agit du cinquième catalogue de manuscrits hagiographiques paru dans cette collection de suppléments à la revue »Hagiographica«, après les volumes consacrés à Padoue (2), Trente et Rovereto (3 et 10) et à la bibliothèque Laurentienne de Florence (5).

Le livre s'ouvre par une très courte introduction (7 p., outre 2 p. de préface; la double numérotation des manuscrits n'est pas expliquée) avant le catalogue proprement dit (269 p.) et les index (46 p.). Les manuscrits couvrent un très vaste champ chronologique: trois de la fin du V^e ou du VI^e siècle, dont l'un, le XXXVIII (36) est précisément daté du 1^{er} août 517 par une souscription du copiste, le *lector* Ursicinus de l'église de Vérone (texte p. 44); trois du VIII^e; cinq du IX^e; deux des IX^e–X^e; un du X^e; un des X^e–XI^e; deux du XI^e; un des XI^e–XII^e; un du XII^e; deux du XIV^e; six du XV^e; trois du XVI^e et un du XVIII^e siècle; enfin, trois sont des réunions de *membra disjecta* d'époques diverses, du IX^e au XIV^e siècle.

L'auteure décrit précisément l'ensemble du contenu de chaque manuscrit, y compris le matériau non hagiographique; cette démarche permet de saisir des exemples précis de circulation réelle des textes hagiographiques, en particulier dans des manuscrits du haut Moyen Âge. Parmi les 34 manuscrits, seuls deux sont des collections strictement hagiographiques: les fol. 1–143 du manuscrit XCV (90), de la première moitié du IX^e siècle, sont la fin d'un passionnaire *per circulum anni*, pour la période du 14 octobre au 23 décembre, et le XCVI (90*) est un autre passionnaire, du XII^e siècle, pour la période du 26 décembre au 3 mai. La longueur de chaque notice est très variable, en fonction du contenu de chaque manuscrit; la plupart sont brèves, entre une et neuf pages, mais certains manuscrits donnent lieu à des notices bien plus longues: les XVI (14), du début du IX^e siècle (26 p.), LXIII (61), du début du X^e siècle (19 p.), LXXXI (431bis), du XIV^e siècle (39 p.), XC (85), des IX^e–X^e siècles (22 p.), XCV (90), réunion de parties diverses des IX^e–XIII^e siècles (18 p.) et CXIII (214), précisément daté de 1511 (35 p.).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](#)

Certains de ces manuscrits sont des collections originales ou les uniques témoins connus de certains textes: le XXXVIII (36) est un »Martinellus«, collection consacrée à saint Martin: »Vie«, lettres et »Dialogues« de Sulpice Sévère, plus la »Vie de Paul de Thèbes« par Jérôme et des fragments de l'Ancien Testament (»Isaïe« et »Jérémie«). Le LI (49), de la fin du V^e ou du début du VI^e siècle, est une collection de textes dont certains (»De sollemnitatibus«, »Contra Iudaeos« et »Contra paganos«) sont d'inspiration arienne, joints à une collection d'homélies sur les péricopes évangéliques, à un extrait du »Liber de situ et nominibus locorum Hebraicorum« de Jérôme et au sermon 350 d'Augustin; sept des folios manquants de ce manuscrit sont actuellement conservés dans la collection Giustiniani Recanati de Venise. La dernière partie (fol. 73–75) du LXVIII (65), des IX^e–X^e siècles, est un autographe de l'»Invectiva« sur le transfert des reliques de Métron (un personnage peut-être du VIII^e ou du IX^e siècle) par Rathier de Vérone et de Lobbes, avec des corrections d'auteur. Le XC (85), des IX^e–X^e siècles également, est une collection de prières, poèmes et hymnes, de formules liturgiques, d'un catalogue de plantes médicinales et de recettes vétérinaires; il s'agit de l'unique témoin connu du »Versum de Mediolano civitate« (probablement daté de 739–744) et du poème sur la captivité de l'empereur Louis II à Bénévent en 871. Enfin, le CXIV (106), du XVIII^e siècle, est une collection de textes de Rathier ou associés à lui, copiés d'après les manuscrits Munich, Clm 6340 et 6426 (originaires de Freising) et les manuscrits dits Lobbes I et III, aujourd'hui perdus; aux fol. 189v–190r figure la célèbre »Iconographia Rateriana«, dessin représentant les principaux monuments et édifices de la Vérone tardo-antique, d'après un original du X^e siècle.

Les index recensent 106 saints ou groupes de saints et 141 items de la »Bibliotheca hagiographica latina«. 6 textes de la »Bibliotheca hagiographica greca« sont mentionnés en référence, essentiellement comme modèles de traductions latines. Mais le catalogue signale aussi onze textes non répertoriés dans la »BHL«, dont un »De ortu et obitu prophetarum et apostolorum« dans le XLVI (44), de la première moitié du VIII^e siècle. Surtout, deux collections réalisées au début du XVI^e siècle par l'érudit véronais Pellegrino dei Pellegrini († 1541), les manuscrits XLIX (47) et CXIII (214), transmettent dix textes peu connus sur les saints véronais: un poème en dix distiques élégiaques sur l'évêque Zénon (IV^e siècle), un court texte sur la sainte Constantia, une »Vie« de la vierge Placidia, dont la tradition place la mort en 532, des »Vies« des évêques Euprepus (III^e siècle? Il s'agirait du premier évêque de la ville), Théodore (VI^e siècle), Maur (VII^e siècle) et Anno (VIII^e siècle) ainsi que de la sœur de ce dernier, la vierge Marie Consolatrice, et de la pieuse veuve Tuscana († 1343–1344), et une »Vie« de Métron, différente de l'»Invectiva« de Rathier.

Ce catalogue rigoureux et détaillé permet aux chercheurs de se repérer efficacement dans le contenu de collections souvent originales, voire surprenantes, du haut Moyen Âge en particulier; il peut venir appuyer les recherches actuellement florissantes sur la pratique de la collection textuelle médiévale en fournissant des



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

exemples détaillés; il permet enfin de se faire une idée de la vie de la bibliothèque, de ses origines au VI^e siècle jusqu'au XVIII^e.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.2.89173](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89173)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Maura Zátonyi, in Verbindung mit Frank Höselbarth (Hg.), Europäische Spiritualität. Kontemplation im Wirken, Münster (Aschendorff) 2021, 246 S., ISBN 978-3-402-24759-4, EUR 28,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Kai Hering, Dresden

Im Mai 2019 wurde mit der St. Hildegard-Akademie Eibingen ein »Zentrum für Wissenschaft, Forschung und europäische Spiritualität« aus der Taufe gehoben, das sich die Erforschung des Lebenswerkes der genau sieben Jahre zuvor von Papst Benedikt XVI. heiliggesprochenen Benediktineräbtissin zum Ziel gesetzt hat und die Forschungsergebnisse auch einer breiten Öffentlichkeit zugänglich machen möchte. Die von der Akademie überdies angestrebte Beschäftigung mit »europäischer Spiritualität« bringt offenbar Erklärungsbedarf mit sich, auf welchen der hier anzuzeigende Band antworten soll. Erwartungsgemäß wird darin die Frage nach der Existenz einer genuin europäischen Spiritualität entschieden bejaht, sodass den Beiträgen des Bandes die Aufgabe zukommt, das Profil jener – zunächst einmal postulierten – Geistigkeit und der ihr korrelierenden Lebensgestaltung zu erhellen.

Der Band ist in drei Abschnitte gegliedert, die von der »Grundlegung – europäisch und spirituell« über die »Darlegung aus theologischen Quellen« schließlich zur »Profilierung am Lebenswerk der Hildegard von Bingen« führen und jeweils drei Beiträge umfassen. Diese vielleicht nur zufällige trinitarische Grundstruktur des Bandes setzt sich in den einzelnen Aufsätzen weiter fort, denn wie die Herausgeberin und ausgewiesene Hildegard-Expertin Maura Zátonyi OSB in ihrer knappen Einleitung (S. 7–9) erläutert, sollten sich die Beitragenden dem Phänomen europäischer Spiritualität jeweils unter den drei Gesichtspunkten (Begriffs-)Bestimmung, Quelleninterpretation und Gegenwartsbezug annähern.

Walter Kardinal Kasper versteht Spiritualität in seinem eröffnenden Beitrag (S. 13–25) als begriffliche Klammer für eine Fülle geistlicher Lebensformen, deren spezifisch christlicher Charakter in der Vereinigung von tätiger Nächstenliebe und kontemplativer Betrachtung des Göttlichen liege. Angesichts nicht näher benannter Gegenwarts Krisen und der von ihm als allzu diesseitig empfundenen Werteorientierung der europäischen Staatengemeinschaft hält der Autor eine Rückbesinnung auf die historisch gewachsene christliche Spiritualität sowie deren Wiederbelebung (S. 17: »zweite Evangelisierung«) für dringend geboten, ja geradezu »lebens- und überlebensnotwendig« (S. 15). Aus der Perspektive eines langjährigen Diplomaten und Experten für interreligiösen Dialog schildert Michael H. Weninger (S. 27–56) die Entwicklung der europäischen Zusammenarbeit nach 1945 unter dem Aspekt der Rolle der Kirchen. Er zeichnet das Bild



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

einer von den Kirchen und Religionsgemeinschaften mühsam errungenen Anerkennung als europapolitische Partner und Akteure, deren Beitrag zum Integrationsprozess maßgeblich im Vertrag von Lissabon gewürdigt wurde. Klaus Albert Bauer lenkt den Fokus auf das musikkompositorische Schaffen Hildegards von Bingen und die Frage nach dem Platz der Musik im Wechselverhältnis von Kontemplation und Tätigsein (S. 57–75). Ausgehend von den klangvollen Visionserlebnissen Hildegards und ihren Reflexionen über geistliche Gesänge beschreibt der Autor – selbst aktiver Dirigent – das Komponieren, Einüben und Hören von klassischer Musik gleichermaßen als meditative Erfahrungen in Parallele und Kontinuität zur Musikpraxis der mittelalterlichen Klöster.

Kontinuitätslinien spiritueller Art sind auch der zentrale Gegenstand des Beitrags von Maura Zátonyi (S. 79–111), die sich einer bemerkenswerten Handschrift widmet. Der noch dem früheren Mittelalter angehörende Pariser Codex Latin 15 032 verbindet die einschlägigen hagiografischen Werke über Martin von Tours und Benedikt von Nursia mit einer exzeptionell reich glossierten Abschrift der Benediktsregel, was der Autorin Anlass zu einer theologischen Zusammenschau der Texte gibt. Die nachvollziehbar als Leitmotive herausgearbeiteten Gedanken identifiziert sie als konstitutive Elemente einer monastisch geprägten Spiritualität, für die Versenkung im Gebet und Dienst am Nächsten keine Gegensätze darstellen. Demgegenüber versucht Frank Höselbarth (S. 113–148) zu zeigen, dass Johannes Cassian im frühen 5. Jahrhundert die Frage nach dem Verhältnis zwischen Vita contemplativa und Vita activa rigoros zugunsten der Gottesschau entschieden und damit nachhaltigen Einfluss auf die Theologie und Spiritualität des entstehenden okzidentalen Mönchtums ausgeübt habe. Erst um 1300 werde bei dem Dominikanerprediger Meister Eckhart mit dessen neuartiger Auslegung der Maria-Martha-Perikope ein Paradigmenwechsel hin zu einer »Spiritualität des aktiven Lebens« (S. 132, 137) greifbar, was jedoch in Anbetracht vielfältiger monastischer Stellungnahmen zum spirituellen Wert aktiver Lebens- und Weltgestaltung mindestens diskutabel erscheint. Etwas aus dem Rahmen der übrigen Beiträge fällt der religionsphilosophisch ausgerichtete Essay Günter Krucks (S. 149–162), der ausgehend von der christlichen Mystik im Umfeld Meister Eckharts und Johannes Taulers – näherhin dem als »Theologia Deutsch« bekannt gewordenen Traktat – die Hegelsche Kritik des unmittelbaren Wissens thematisiert und hieraus Schlüsse zieht für den Gottesbegriff in der modernen Theologie.

Den dritten Abschnitt des Bandes eröffnen Eberhard J. Nikitsch und Maura Zátonyi mit einem gemeinsamen Aufsatz über gebaute und visionär geschaute Räume auf dem Disibodenberg, Hildegards erster und langjähriger Wirkungsstätte (S. 165–183). Während Nikitsch plausible Argumente für die vermutete Lage und Beschaffenheit der beiden Frauenklöster im Bereich des Benediktinerklosters vorbringt, befragt Zátonyi im Anschluss den »Liber Scivias« danach, inwieweit sich hierin möglicherweise

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89225](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89225)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Wahrnehmungen der realen Landschaft und Architektur manifestieren. Neues Licht auf den historischen Entstehungs- und Wirkungskontext von Hildegards prophetischem Erstlingswerk wirft Matthias Schmandt, indem er die offenbar auch im Kloster Disibodenberg präsenten Einflüsse der Kreuzzugsbewegung fokussiert (S. 185–215). Hildegard engagierte sich demnach als Seherin aktiv in der Werbung für den Zweiten Kreuzzug, dessen Scheitern redaktionelle Eingriffe in den »Liber Scivias« und das Briefkorpus veranlasst haben dürfte, um Hildegards Endzeitprophetien ihre tagespolitische Brisanz zu nehmen oder nunmehr womöglich kompromittierende Schreiben zu unterdrücken. Ein mit 72 Miniaturen ausgestattetes Gebetsbuch, das zwar nicht von Hildegard verfasst, wohl aber ganz auf ihre persönlichen spirituellen Bedürfnisse im hohen Alter abgestellt war und sich im Besitz der Äbtissin befand, rückt Michael Embach (S. 217–236) in das Zentrum seines Beitrags. Bilder und Gebetstexte der Münchener Handschrift Clm 539 zeigten mit ihrer Christuszentrierung deutlich, »dass Hildegards Spiritualität sich den Tendenzen einer modernen, zisterziensisch geprägten Frömmigkeit öffnete« (S. 231).

Den Band beschließen ein Autorenverzeichnis sowie der Abbildungsteil mit den entsprechenden Bildnachweisen, wohingegen auf ein Register leider verzichtet wurde. Insgesamt hinterlässt das Werk beim Rezensenten einen recht gemischten Eindruck. So stehen eher übergreifende Beiträge, die eine christlich-europäische Spiritualitätsgeschichte umreißen, überwiegend profunden Spezialuntersuchungen zu konkreten historischen oder theologischen Phänomenen gegenüber, zudem lösen bei Weitem nicht alle Texte die eingangs formulierten Vorgaben in gleichem Maße ein. Für Mittelalterhistorikerinnen und -historiker dürften in erster Linie die Hildegard von Bingen und der monastischen Frömmigkeit gewidmeten Beiträge Anschlusspotenzial besitzen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.2.89225](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89225)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)